57E ANNÉE MARS 1950

REVUE DE PARIS

MAURICE GARÇON : Pour la Liberté individuelle
JEAN ROSTAND : Notes d'un Biologiste
HOWARD FAST : Mes glorieux Frères (I)
LA VARENDE : En lisant la Chartreuse
JACQUES PERRET : Un Homme perdu
MARCEL ACHARD : La Demoiselle de petite Vertu (fin)
PIERRE FRÉDÉRIX : Le dernier Amour de Byron
Y. RENOUARD : La Peste noire
JACQUES LE BOURGEOIS : L'Angleterre et les Élections
PIERRE ROUSSEAU : La Route de la Famine
DENISE BOURDET : Images de Paris
THIERRY MAULNIER : Le Théâtre
PIERRE AUDIAT : Les Livres d'Histoire
Le Mois à Paris

LA LIVRAISON : 140 FRS

SOMMAIRE

		Pages
MAURICE GARÇON	Pour la Liberté individuelle	3
JEAN ROSTAND	Notes d'un Biologiste	8
HOWARD FAST	Mes glorieux Frères (I)	15
LA VARENDE	En lisant la Chartreuse	39
JACQUES PERRET	Un Homme perdu	47
MARCEL ACHARD	La Demoiselle de petite Vertu (fin)	73
PIERRE FRÉDÉRIX	Le dernier Amour de Byron.	91
Y. RENOUARD	La Peste noire	107
JACQUES LE BOURGEOIS	L'Angleterre et les Élections	120
PIERRE ROUSSEAU	La Route de la Famine	127
DENISE BOURDET	Images de Paris	136
THIERRY MAULNIER	Le Théâtre	145
Pierre AUDIAT	Les Livres d'Histoire	150
	Le Mois à Paris	158
	Chronique bibliographique	166

LA REVUE DE PARIS

publiera prochainement

LA QUERELLE DE LA RADIO

par **Georges DUHAMEL**

de l'Académie Française

IDYLLE A SAMOS
par André DHOTEL

LA DÉFENSE DE L'EUROPE
par Pierre BILLOTTE

LE JOURNAL INÉDIT
d'Adèle HUGO

LA STREPTOMYCINE
par le Professeur Lucien DE GENNES

et la nouvelle comédie d'**André ROUSSIN : BOBOSSE**

★ ★

DIRECTEUR : MARCEL THIÉBAUT

TARIFS DES ABONNEMENTS

France :	Un an (12 num.)	Fr. 1.300 »	**Étranger :**	Un an (12 num.)	Fr. 1.650 »
—	Six mois (6 num.)	650 »	—	Six mois (6 num.)	825 »

En cas de paiement en monnaie étrangère :

U.S.A.	$	6. -	**Égypte**	Piastres.	175. -
Suisse	F.S.	25 »	**Angleterre**	£.	1.16. -
Belgique	F.B.	270 »	**Hollande**	Florins.	19. -
Portugal	Escudos.	155. -	**Italie**	Lires.	3.200. -

payables par chèque adressé à la **REVUE DE PARIS**

Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Élysées (Balzac 02-88).
Compte chèques postaux 360-50 Paris.

Au Brésil : s'adresser à l'Agencia Franceza de Assinaturas
R. F. Besnard, 91, Avenida Almirante Barroso, Rio-de-Janeiro.

Prière de joindre la somme de 20 francs et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.

LA REVUE DE PARIS : Société à responsabilité limitée, capital 75.000 francs.
Propriétaires : Edmée de La Rochefoucauld - André de Fels.

Copyright by Revue de Paris 1950

Avez-vous fait ce calcul ?

Si vous êtes acheteur

DE LA

REVUE DE PARIS

AU NUMÉRO

Vous déboursez chaque mois 140 Francs

Si vous êtes abonné, la livraison ne vous revient qu'à 108 Francs

et vous réalisez ainsi dans l'année une économie de 380 frs

Abonnez-vous chez votre libraire ou directement à la

REVUE DE PARIS

114, Avenue des Champs-Élysées - PARIS-8e

Si vous voyagez beaucoup

prenez un **ABONNEMENT**

CARTE-ABONNEMENT
remplaçant les billets au plein tarif
ou **CARTE**
permettant d'obtenir des billets
au **1/2 TARIF**

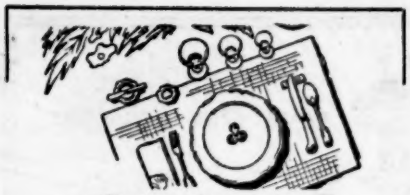
- sur un parcours déterminé
- sur les zones du réseau de la SNCF *(16 zones)*.

Il existe également des abonnements sur des zones autour de certaines grandes villes.

RENSEIGNEZ-VOUS DANS LES GARES

SNCF * SNCF * SNCF * SNCF

21-47



ORFÈVRERIE
Christofle
12, RUE ROYALE, 12 PARIS
MÉTAL ARGENTÉ - ARGENT MASSIF
COUTELLERIE - CRISTAUX - PORCELAINES

Pour les Amateurs de Livres

LIBRAIRIE DU PONT-NEUF
(RIVE GAUCHE)
57, Quai des Grands-Augustins, PARIS-VI
LIVRES ANCIENS ET MODERNES
Catalogues périodiques sur demande
ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES

Fermez! PELIOR vacore
LE RUBAN MÉTALLIQUE
qui rend portes et fenêtres
hermétiques
PARIS-14e • DAN 80-26
40, r. Hippolyte-Maindron

ÉDOUARD LOEWY
LIBRAIRE-EXPERT
184, Bd Haussmann - PARIS-8e
ÉDITIONS ORIGINALES
ET TEXTES RARES
ANCIENS, ROMANTIQUES ET MODERNES
LIVRES ILLUSTRÉS : XVIIIe AU XXe SIÈCLE
Catalogue périodique sur demande

Le BACCALAURÉAT se prépare au
COURS SORBON
5 & 12, rue Henri-Rochefort, Paris (17e) - Wag. 29-01
Cours de vacances du 19 août au 5 octobre
EXTERNAT - DEMI-PENSION - INTERNAT

DENTOL
DENTIFRICE ANTISEPTIQUE
BLANCHIT LES DENTS
Parfume agréablement l'Haleine

LIBRAIRIE HISTORIQUE R. CLAVREUIL
37, Rue St-André-des-Arts - PARIS-6e
DOCUMENTATION HISTORIQUE
MÉMOIRES
Catalogue périodique "LE CURIEUX" *sur demande*
(n° 227 consacré à la Révolution Française en distribution)

2, RUE BALZAC, PARIS
HUTCHINSON
ARTICLES POUR USINES
CAOUTCHOUC SOUPLE, DURCI SPONGIEUX
ÉBONITE
MATIÈRES SYNTHÉTIQUES
COURROIES
TUYAUX
JOINTS
PIÈCES MOULÉES ET DÉCOUPÉES
GARNISSAGES
ETC... ETC...
USINES A: LANGLÉE (Loiret) PUTEAUX (Seine)
PNEUS AVION
PNEUS VÉLO-MOTO
BANDAGES PLEINS
CHAUSSURES CAOUTCHOUC
BOTTES
SNOW-BOOTS à l'Aigle
VÊTEMENTS IMPERMÉABLES
ETC... ETC...
Pour tout problème caoutchouc ...
la solution **HUTCHINSON**

CONSIDÉRATIONS
SUR LA LIBERTÉ INDIVIDUELLE

RIEN n'est plus décevant que de constater combien certains principes les plus essentiels du droit public sont actuellement méprisés. La Révolution Française avait proclamé :

Tout homme étant présumé innocent jusqu'à ce qu'il ait été déclaré coupable, s'il n'est jugé indispensable de l'arrêter, toute rigueur qui ne serait pas nécessaire pour s'assurer de sa personne doit être sévèrement réprimée par la loi.

Pourtant, depuis quelques années, il s'est fait un abus de la détention préventive qui met en cause le principe même de la liberté individuelle.

Le problème n'est pas simple. Un homme est soupçonné ou accusé. Il est présumé innocent. Pourtant des charges sont réunies. Il est à craindre qu'il prenne la fuite, ou qu'il entre en collusion avec les témoins, ou qu'il fasse disparaître les preuves du crime. Toutes ces raisons amènent à penser qu'il est nécessaire de prendre contre lui une mesure de sûreté. Un conflit s'élève : d'une part il faut que sa liberté ne désarme pas la société et n'empêche pas la manifestation de la vérité, d'autre part il est présumé innocent et a droit par conséquence à sa liberté. Si l'on décerne un mandat, ce mandat peut être nécessaire mais ce ne peut être qu'en entourant la mesure prise de précautions qui empêchent la détention de dégénérer en attentat injustifié. On conçoit sans peine que tous les citoyens qui ont le droit d'être protégés contre l'arbitraire doivent être légalement à l'abri des abus.

La loi du 22 juillet 1791 avait déclaré que la liberté est un droit pour l'inculpé, mais exigeait une caution. Le décret des 16-24 septembre 1791 alla plus loin. Il édicta que la liberté sans caution serait un droit en matière correctionnelle et facultative si la peine encourue était infamante. La détention préventive n'était de règle que si le crime reproché prévoyait une peine afflictive et infamante.

De pareilles mesures étaient peu compatibles avec les méthodes de gouvernement d'un régime autoritaire. Arrêter préventivement, c'est politiquement se débarrasser d'un contradicteur, et en matière de droit commun exercer un moyen de contrainte pour obtenir des déclarations, aussi le code de Brumaire an IV supprima la liberté de droit. C'était une réaction contre les doctrines de la Révolution qui avait posé un principe qu'elle avait peu respecté, il faut le reconnaître.

Le Code d'instruction criminelle tenta de fournir des garanties qui furent améliorées successivement en 1856 et en 1865. La loi de 1897 sur l'instruction contradictoire permit, en tout état de cause, de demander la mise en liberté et de porter, en cas de refus, l'affaire devant la Chambre des mises en accusation.

Le système fut loin de donner entière satisfaction. Beaucoup d'arrestations préventives parurent injustes. Divers projets furent élaborés. En 1909, Monis proposa qu'on ne pût maintenir l'incarcération après un certain délai et qu'en cas de refus on eût recours à l'arbitrage du tribunal réuni en chambre de conseil. Le projet fut repris en 1919 par Paul Meunier, adopté par la Chambre et amendé par le Sénat en 1922. Il fallut encore onze ans pour qu'aboutisse la loi du 7 février 1933 qui posa le principe que la liberté provisoire devait être la règle et la détention préventive l'exception. La durée des mandats était limitée et la prolongation autorisée seulement par le tribunal et la Cour sur appel, après débat oral.

Il faut reconnaître de bonne foi que la loi s'avéra d'une application difficile. La multiplicité des voies de recours paralysait la bonne administration de la justice. Une loi de 1935 simplifia. On se souvenait encore de la véhémente interruption de Clemenceau à la Chambre, le 16 décembre 1904 : « La nation réclame dans toute son étendue la liberté individuelle. Les agents de l'autorité sont responsables. La liberté individuelle est sacrée. »

On en était là lorsque la guerre survint et servit de prétexte à un retour aux mesures arbitraires par suppression de garanties importantes.

L'exposé des motifs d'un décret pris le 18 novembre 1939 dit que la législation relative à la détention préventive imposait « trop de formalités qui retardent les procédures » et que « les transfèrements d'inculpés détournent de devoirs plus pressants de nombreux agents de la force publique ». On ajoutait que « le formalisme rigoureux imposé aux juges d'instruction, dont la mobilisation a réduit considérablement le nombre, détourne les magistrats de leur véritable mission qui est la recherche de

la vérité ». En vain disait-on que la modification n'entraînerait « aucun amoindrissement réel des garanties légales de la liberté individuelle ». A la faveur de cette loi transitoire et de circonstance qui, dans la fièvre de l'époque, passa inaperçue, de grands abus se sont instaurés. Il faut ajouter que tout concourut à les provoquer.

L'occupation ennemie introduisit un déplorable état d'esprit. Les Allemands violèrent la liberté des citoyens avec la plus honteuse désinvolture. Avec eux il ne pouvait être question de garanties. La Gestapo enseigna des méthodes de coercition qui se révélèrent efficaces pour obtenir l'aveu. A force d'être soumis à l'arbitraire, on perdit un peu de vue des principes qui devraient pourtant être toujours présents à l'esprit. La loi de 1939 avait enlevé des moyens légaux de disposer trop légèrement de la liberté, et des habitudes fâcheuses s'implantèrent. Trop souvent la détention préventive devint la règle. Dès le début d'une instruction trop de prévenus sont arrêtés sur un simple soupçon, bien que leur représentation soit assurée et que leur incarcération ne facilite en rien la manifestation de la vérité. Le principe qui justifie la détention préventive fut oublié. De simple mesure de sûreté, elle devint une véritable peine infligée arbitrairement par le juge et il arrive même qu'elle soit considérée comme un moyen de pression destiné à obtenir l'aveu.

Sans doute le prévenu peut à tout moment demander sa mise en liberté, mais il demande alors au magistrat de se déjuger, car c'est le même qui l'a mis sous mandat, qui doit revenir sur sa décision. Sans doute aussi il peut interjeter appel devant la Chambre des mises en accusation, mais cette juridiction statue confidentiellement, sans débat contradictoire, et le prévenu ne peut que lui soumettre un mémoire. Pour juger, la Cour devrait avoir lu le dossier dans son entier et trop souvent le temps manque. Faute d'entendre les explications orales que les intéressés pourraient faire valoir, les magistrats sont mal informés et le recours reste plutôt théorique.

Ainsi, les prisons sont encombrées de prévenus qu'un système pénitentiaire déplorable met pratiquement au même régime que des condamnés. La détention préventive est une véritable peine et une peine injuste. Faute d'être limités dans le temps, les mandats maintiennent en prison pendant quelquefois des mois des individus qui bénéficieront d'ordonnances de non-lieu ou de décisions d'acquittement, ou qui seront frappés de peines avec sursis, c'est-à-dire dont le tribunal dira qu'ils ne doivent pas les subir. Que penser d'une détention préventive de vingt-huit mois qui fut terminée par un arrêt de non-lieu rendu par la Chambre des mises de Paris, le 22 février 1928 ?

Il faut ajouter que la détention préventive crée une manière de présomption qui risque d'influer sur l'esprit des juges qui trancheront de l'affaire.

Toutes ces atteintes à la liberté individuelle ne peuvent se perpétuer. C'est en vain que les ministres successifs se sont efforcés par des circu-

laires de donner des avertissements. Déjà sous la Restauration, en 1819, le garde des Sceaux avait écrit :

La mise en liberté provisoire doit être accordée toutes les fois que la caution est une garantie suffisante pour la Société et que la mise en liberté ne peut alarmer la sûreté publique.

Sous le Second Empire, en 1855, une autre circulaire prescrivit :

Les magistrats se montreront très réservés dans l'emploi des mandats de dépôt et mettront un terme à la détention dès que cesseront les motifs qui l'auront causée.

Sous la Troisième République, les mêmes conseils furent plusieurs fois renouvelés, notamment le 20 février 1900 et, plus récemment, le 8 mars 1947. On n'en tint pas grand compte.

Il convient dans ces conditions de réformer une loi dont l'application se révèle fâcheuse.

La loi de 1933 avait esquissé de rendre les magistrats personnellement responsables des abus qu'ils peuvent commettre, mais cette sanction s'avère difficilement applicable. La prise à partie ne sanctionne que l'inobservation des formalités prescrites par la loi et n'atteint que la faute lourde professionnelle. Or les abus se perpètrent dans le cadre de la loi qui n'est pas violée. Il faudrait pouvoir atteindre toute faute dommageable et ce devrait en être une que de garder en prison un homme sur lequel pèsent des charges si légères qu'il bénéficiera d'un non-lieu. On répond qu'une pareille responsabilité aurait pour effet de rendre les juges timides et de les empêcher d'oser prendre des responsabilités. L'argument est valable. Du moins pourrait-on engager la responsabilité de l'État.

Le Code suisse, dans son article 122, attribue une indemnité pour le préjudice résultant de la détention préventive ou d'autres actes d'instruction, à l'inculpé qui bénéficie d'une ordonnance de non-lieu. L'indemnité se demande au tribunal au cours d'un débat public. La crainte de voir exposer son imprudence ou sa légèreté, rend le magistrat prudent et la menace de voir le Trésor payer une indemnité est génératrice de circonspection. Il est véritablement scandaleux qu'un prévenu puisse, comme chez nous, être détenu pendant quelquefois de longs mois, bénéficier d'un non-lieu et être élargi sans excuses. Heureux s'il ne sort pas déshonoré par une décision qui lui notifie qu'il ne fait que bénéficier d'un doute, ce qui couvre tous les abus dont il a été victime.

Tout d'abord les mandats devraient être motivés. Le juge doit faire connaître les raisons de sa décision et ne pas se borner à viser un texte de loi. Le prévenu a le droit de connaître le détail des charges qui amènent à le faire appréhender.

Ensuite la durée des mandats doit être limitée. Quelques cours d'appel l'ont compris et rendent des arrêts qui, lorsqu'ils maintiennent les mandats, enjoignent au juge un délai pour en finir. C'est là un moyen sage, mais que rien n'oblige la Cour à adopter. En Belgique, le mandat du juge

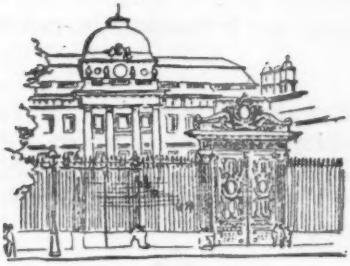
n'a qu'une durée de cinq jours et doit être validé par la Chambre du Conseil et seulement pour un mois. Au bout de ce délai, si l'instruction n'est pas terminée, l'affaire revient devant la Chambre du Conseil et le juge vient faire un rapport pour expliquer les raisons qu'il a de solliciter une nouvelle prolongation. Il s'institue un débat oral et contradictoire, et la prolongation d'un nouveau mois n'est possible qu'à raison d'un jugement *motivé* et pris à *l'unanimité*. La Chambre des mises en accusation peut toujours être saisie en appel.

Ce sont là de très sages principes. Il est excellent que l'appréciation de l'utilité des mandats soit soumise à une juridiction impartiale et que ce ne soit pas le juge même qui a pris une mesure qui soit amené à en apprécier la légitimité.

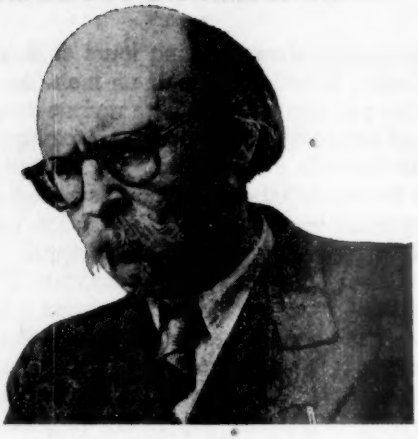
Nous ajouterions, puisque la Chambre des mises doit en définitive exercer le contrôle supérieur, qu'il conviendrait de lui communiquer régulièrement l'état des affaires en cours d'instruction. Chaque mois, les juges doivent faire parvenir au Parquet la liste des noms des individus détenus préventivement, la date de l'écrou, la nature de la prévention, la date de la première réquisition, la date et la nature du dernier acte d'instruction et l'indication des motifs de retard pour les affaires remontant à plus d'un mois. En recevant communication de ces renseignements, la Cour devrait pouvoir se saisir des dossiers où la détention lui paraît insolite et prendre l'initiative de lever les mandats abusifs.

De toute manière il est urgent d'apporter une modification à une législation qui fait trop bon marché de la liberté des citoyens. Les prisons sont encombrées d'une foule de gens qui ne devraient pas être détenus et il est important, alors que d'autres régimes proclament leur mépris pour la liberté des individus, de ne fournir aucun prétexte capable de justifier l'arbitraire.

MAURICE GARÇON,
de l'Académie Française.



NOTES D'UN BIOLOGISTE



L'HOMME, depuis des années, rêvait de libérer l'énergie incluse dans l'atome. A peine a-t-il réalisé son rêve qu'il gémit devant le péril : étions-nous assez naïfs de croire que, jusqu'au bout, nous allions jouer avec des couleurs sans danger ?

***

A entendre certains biologistes, rien ne serait plus difficile à comprendre, dans la nature vivante, que l'origine de menus détails organiques, tels que les callosités qu'on voit aux pattes du chameau, les boutons-pression qui ornent la carapace du crabe. Pour ma part, je me sens plus embarrassé par le chameau tout entier, ou même par le crabe.

Notre façon de juger la nature doit ressembler à celle dont un profane juge une œuvre d'art. Que de contresens doit faire notre admiration ! S'il y a dans la nature de quoi étonner, ce n'est sûrement pas là où nous pensons.

***

Si Dieu transparaissait dans la structure des êtres, les biologistes auraient trop d'avantage sur le commun des mortels.

***

Pour expliquer l'évolution des espèces, on fait volontiers appel à une mystérieuse cause directrice et ordonnatrice. Miracle pour miracle, autant le roman de la Genèse ou les « créations successives » de Cuvier : à quoi bon employer le surnaturel pour ne le faire œuvrer que dans le style même de la nature ?

***

On ne doit pas escamoter l'incompréhensible, mais non plus s'en servir comme d'une explication.

***

Il est aujourd'hui bien certain que, par des interventions de l'ordre physique — injection d'hormones, chirurgie du cerveau —, l'on pourra modifier profondément les pensées, les émotions, tout l'homme enfin. Et le public, naïvement, de s'en étonner. Comme si cela nous enseignait quoi que ce fût sur la responsabilité, sur la liberté! En étions-nous vraiment à croire que l'esprit fût indépendant du corps?

***

On prévoit que la science en arrivera bientôt à commander la conduite humaine et à conférer aux individus une sorte de « vertu artificielle ». Mais, pour ceux qui croient à l'âme, il va de soi que celle-ci ne serait nullement affectée par ces procédés techniques. Simplement de méchantes âmes se trouveraient mises dans l'obligation de bien agir ; elles n'en resteraient pas moins coupables, et l'enfer serait pavé de bonnes actions.

***

Si le mérite humain existe, impossible de jamais l'apprécier dans l'ignorance où nous sommes des facilités ou des obstacles (génétiques, physiologiques, sociaux) qu'a rencontrés le vouloir : ce héros est peut-être bien coupable de n'être pas allé plus haut dans la vertu, ce scélérat bien méritant de n'être pas allé plus bas dans le crime.

***

Si les partisans de la liberté humaine avaient une idée claire de ce que, de toute façon, il leur faut concéder au déterminisme, on peut douter s'ils batailleraient si fort pour sauver ce qui reste.

***

Les sots qui attaquent la science, je les attends à la première pneumonie : refuseront-ils la pénicilline?

***

Quand Gœthe fait dériver de la feuille tous les organes de la fleur, il rencontre une belle vérité. Mais il ne rencontre que l'erreur quand, suivant la même démarche, il veut faire dériver le crâne de la vertèbre, et que l'absurde quand, de l'ombre, il prétend faire dériver toutes les couleurs.

***

« L'esprit de système hait la vérité » (Emerson).

***

Impossible d'expliquer ce fait avec les théories dont on dispose. Mais, vingt ans plus tard, on n'aurait plus aucune peine à l'expliquer s'il n'avait, entre temps, été reconnu faux.

***

Seul l'historien de la science sait combien d'objections valables doit, avant de se faire recevoir, essuyer la vérité.

***

La ligne droite est souvent le plus long chemin d'un point à un autre.

***

Il m'arrive de me demander si deux erreurs qui se combattent ne sont pas plus fécondes qu'une seule vérité qui régnât sans conteste.

***

Tout ce que pourraient arguer les partisans d'une doctrine, c'est qu'elle est la moins mauvaise de celles qui s'affrontent aujourd'hui. Il n'y a pas là de quoi justifier son hégémonie : si la pensée humaine a fait quelque progrès, c'est parce que, dans aucun moment de son histoire, elle ne s'est laissée régir par une moindre erreur.

***

Si l'évolution organique avait été « dirigée » par les animaux, elle n'aurait jamais abouti à l'homme.

***

Comment peut-on être assez sûr d'avoir raison pour souhaiter de n'avoir devant soi que le silence ?

***

S'il y a pour moi une certitude, c'est que la pluralité philosophique est bonne à la recherche du vrai. Des « vitamines », des « oligo-éléments » sont indispensables à la santé et à la fertilité de l'esprit, comme à celles du corps, et, de tout ce qui tend à simplifier, à épurer le régime intellectuel, nous avons à redouter un fâcheux effet de carence.

***

Ce qu'un théoricien ne doit jamais oublier, c'est que, même eût-il mille fois raison, les faits lui réserveraient mille occasions d'avoir momentanément tort.

***

Je ne veux plus lire un livre de science où je trouve, à chaque page, le nom de Karl Marx ou celui de saint Thomas.

***

J'admire qu'on se permette de tailler dans le génie, et qu'on ose décider que tel grand homme eût été plus grand s'il eût pensé différemment. Savons-nous donc les sources profondes de leur supériorité ? Ceux que je révère, je les prends tels qu'ils sont, et, tout matérialiste que je suis, je ne voudrais pas que Pasteur n'eût pas été croyant et que Mendel n'eût pas été prêtre.

***

Si l'on dit, avec Pierre Mauriac, que le matérialisme empêcha Claude Bernard de découvrir les microbes, ou, avec Marcel Prenant, que l'esprit bourgeois empêcha Darwin de comprendre la mutation, alors pourquoi ne pas dire aussi que c'est le matérialisme qui fit découvrir la fonction glycogénique du foie, et l'esprit bourgeois qui fit comprendre la sélection naturelle ?

***

Ce n'est pas dire des sottises qui est grave, mais les dire au nom de principes.

***

Je préfère celui qui refuse de regarder le thermomètre à celui qui, sans le dire, fausse sa lecture d'un dixième.

***

« La science d'État donne la réplique à la religion d'État » (Victor Hugo, Contemplation suprême, *Post-scriptum de ma Vie*, page 243).

***

Quel jugement n'est pas aujourd'hui récusable ? Cet homme est anormal dit le psychanalyste. Mais ce psychanalyste est imprégné de pensée bourgeoise, dit le marxiste. Mais le marxiste est un croyant, dit le rationaliste. Mais le rationaliste lui-même...

***

« L'absurde est la véritable âme de notre monde » (Gœthe, *Mémoires*, I).

***

Cette prétention qu'a l'animal humain de vouloir penser plus haut que son cerveau...

***

Ce que je crois, je le crois assez pour en souffrir, mais pas assez pour vouloir l'imposer à autrui.

***

Pourquoi la vérité serait-elle belle ? Ce qui est beau, c'est que l'homme n'exige pas qu'elle le soit.

***

C'est le même instinct de vie qui préserve l'incroyant du désespoir et écarte le croyant de la sainteté.

***

Si le bien est infiniment méritoire, le mal ne saurait être infiniment fautif.

***

La vie, cette solitude, — mais il n'y a pas de compagnie. Cette prison, — mais il n'y a pas d'espace libre. Cette illusion, — mais il n'y a pas de vérité....

***

Je ne juge pas un régime sur les critiques calomnieuses de l'adversaire, mais sur les éloges candides du partisan.

***

Si chaque homme n'est que le reflet de tous, quelle solitude !

***

Ou s'annuler en s'isolant, ou s'avilir en s'agrégeant.

***

Il est affreux de voir revenir avec des couleurs d'avenir tout ce qu'on exécrait dans le passé.

***

La mauvaise foi ne s'apprend pas.

***

C'est déjà à l'honneur du passé que d'avoir enfanté un présent qui le condamne.

***

Il est des personnes pour qui le mérite serait de se soumettre au plaisir plutôt que de céder au devoir.

***

La vertu que nous prisons le plus, c'est celle qui avait en elle de quoi n'être pas vertu.

***

Les choses dont nous sentons la vanité dès le moment de les faire. Celles dont nous connaîtrons la vanité le lendemain ou dans dix ans. Celles dont, même à l'heure de mourir, nous ignorerons encore la vanité...

***

Rien n'est sérieux pour l'esprit, tout peut le devenir pour le cœur.

***

Il me déplaît de retrouver mes propres opinions chez autrui, car elles y sont dénuées de tout ce qui, en moi, me les rend acceptables.

***

Nous sommes ainsi faits que nous voudrions que le renoncement nous qualifiât pour la possession.

***

Quoi de plus souhaitable : avoir à discrétion ce qu'on ne voulait pas, ou, par miettes, ce qu'on eût voulu ?

***

Point de laideur qui ne soit plus désirable que la beauté dont on est saoûl.

***

Plus j'avance en âge, et plus j'étrécis le champ où je consens d'exercer mon jugement.

***

Ce n'est pas d'avoir vu se faire un peu d'histoire qui renforcera ma confiance en l'histoire.

***

L'œuvre d'un écrivain qui sait trop bien ce que doit être la littérature fait penser à l'écriture d'un homme qui connaît à fond la graphologie.

***

Que les meilleurs, jamais ou presque, ne préfèrent en nous le meilleur, voilà ce que nous avons le plus de peine à accepter.

***

Certains écrivains ont pris le mauvais goût de leur époque, comme ces poissons qui ont le goût de vase.

***

Les banalités des écrivains rares nous fournissent de bonnes citations.

***

L'anormal, en art, nous dépayse à trop bon compte.

***

Ce qui m'offenserait, ce n'est pas qu'on me mît au dessous de celui-ci, mais qu'on pût croire que, tout le premier, je ne m'y mette pas.

***

Vers de Hugo corrigés par Sainte-Beuve...
Nous serions épouvantés s'il nous était donné de nous voir arrangés au goût des meilleurs.

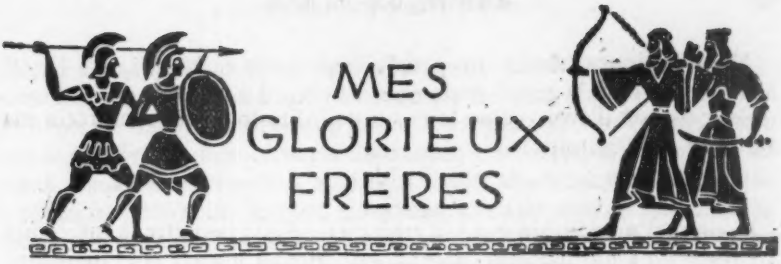
***

Amiel, dans son *Journal intime*, nous confie qu'il eût rêvé d'être un Albert Rilliet.

***

Est-ce la peine de tant soigner sa transparence pour tant de gens qui ont les yeux troubles ?

JEAN ROSTAND



Je ne peux même pas vous parler[1] du vieil homme, mon père, l'Adon, sans parler d'abord de Judas mon frère. J'avais trois ans de plus que Judas, mais de tous les souvenirs de mon enfance, je n'en possède aucun où ne figure Judas. Mon frère aîné, Jean, était doux, aimable et bon, mais il n'était pas dans son caractère de prendre la tête des quatre démons que nous étions ; aussi, de nos actes à tous, le vieil homme me rendait, moi, Simon, responsable, et c'est à moi qu'il demandait toujours des comptes. Il ne m'était jamais permis de poser cette question : « Suis-je le gardien de mon frère ? », car je l'étais ; et toujours la note m'était présentée. Pourtant, Judas était notre chef, et comme les autres, je me tournais vers lui.

Comment dépeindrais-je Judas, le premier d'entre nous qu'on appela le Macchabée ? Fait étrange, d'autres images m'apparaissent plus nettement que la sienne aujourd'hui : Eléazar, bâti comme un taureau, avec sa large figure grimaçante ; Jonathan, petit, svelte, d'une grâce féminine, mais aussi brillant et avisé qu'Eléazar était simple et honnête — et même Ruth, telle qu'elle était alors, longue et souple, avec ses pommettes saillantes et son abondante chevelure rousse, moins rousse en réalité qu'enflammée par les rayons du soleil.

Quant à Judas, n'était-il pas comme les autres ? Grand et droit, plus grand que nous tous, sauf moi-même, il avait cette crinière et cette barbe fauve qui reviennent si souvent dans notre lignée, celle des *Kohanims ;* mais nous sommes généralement roux, comme je le suis et comme l'était Ruth ; il y a eu bien des *Kohanims* grands et aux yeux bleus, aussi droits et beaux que l'était Judas ; mais les autres hommes sont faibles au fond d'eux-mêmes, et c'est par leur faiblesse que les hommes se laissent comprendre.

1. Un peu plus d'un siècle et demi avant la naissance du Christ, une poignée de paysans juifs de Palestine se souleva contre les conquérants gréco-syriens qui occupaient leur pays.

Ils soutinrent pendant des années une lutte héroïque qui peut être considérée comme le prototype des guerres de résistances et de libérations.

Des événements qui se déroulèrent alors, Howard Fast a placé le récit romancé dans la bouche de Simon, un de ces célèbres frères « Macchabées » qui furent les héros de la lutte.

Nous habitions Modin, un petit village sur la route qui relie la ville à la mer, non pas la grand-route tracée du Nord au Sud de temps immémorial, mais l'une de ces petites pistes qui serpentent dans les collines, à l'ombre des cèdres et des pins courbés par le vent. Le village, à une journée de marche de la ville, peuplé de quelque quatre cents âmes, groupait des petites maisons basses en briques. Rien de particulier à dire sur Modin ; il existe des milliers de villages semblables d'un bout à l'autre du pays, certains plus grands, d'autres plus petits, mais tous, en somme, les mêmes.

Nous sommes un peuple de paysans ; par là, comme en mille autres choses, nous différons des autres peuples. Dans les autres nations, en d'autres pays, il n'y a que deux conditions seulement, celle de maître et celle d'esclave. Les maîtres, avec les esclaves dont ils ont besoin pour leur service, habitent des villes entourées de murailles ; les esclaves, des huttes de branchages et de boue. Lorsque les maîtres font la guerre, ils lèvent de grandes armées de mercenaires, et les esclaves, dans leurs huttes de boue, passent ou ne passent pas aux mains de nouveaux maîtres...

Je le dis sans orgueil, nous sommes différents. Seuls de tous les peuples, nous n'habitons pas derrière des murailles — comment pourrais-je avoir de l'orgueil et prononcer la phrase sacrée : « Nous étions esclaves en Égypte » ? Non, je suis sans orgueil, mais je voudrais vous faire comprendre, vous qui me lisez et qui n'êtes pas Juifs, ce que nous sommes, nous autres Juifs — et là encore tant de choses demeurent inexplicables !

A Modin, il y avait alors deux rangées de maisons ; la rue s'allongeait de la maison de Ruben le forgeron à une extrémité du village jusqu'à la maison de Melek, le Mohel, père de neuf enfants, à l'autre extrémité. Entre elles s'élevait une vingtaine de maisons de chaque côté de la rue, toutes ensoleillées, vieilles et vénérables en hiver, et revêtues de bouquets de chèvrefeuille et de roses au printemps ; en été, les pains chauds fumaient sur le seuil et les fromages frais étaient suspendus à l'entrée.

Nous étions des cultivateurs, comme on en trouve dans les milliers d'autres villages de la Judée ; Modin était comme une pépite d'or au milieu de nos vignes, de nos champs de blé, de nos figuiers et de nos carrés d'orge.

Il n'existe pas au monde de terre aussi riche que la nôtre, mais il n'y a pas d'autre peuple qui travaille ses champs dans la liberté. C'est pourquoi il n'est pas étonnant que, parlant de beaucoup de choses à Modin, nous parlions tant de liberté.

Mon père était Mattathias ben Simon, l'Adon ; il avait toujours été Adon. Dans certains villages, l'Adon est choisi pour une année, et l'année suivante, un autre le remplace. Mais aussi loin que remonte le souvenir, mon père était Adon. Même lorsqu'il passait une grande partie de l'année dans la ville, servant au Temple — car nous sommes de la lignée des *Kohanims*, de la tribu de Lévi et du sang d'Aaron — il était toujours Adon à Modin.

Nous le savions. C'était notre père, mais c'était l'Adon ; lorsque notre mère mourut, j'avais alors douze ans ; il devint de moins en moins notre père et de plus en plus l'Adon. Ce fut peu de temps après cet événement qu'il entreprit un de ses voyages au Temple, et nous emmena tous les cinq avec lui pour la première fois. Je n'ai aucun souvenir du Temple, ni de la ville, ni de ses habitants avant ce temps-là ; mais je me rappelle chaque détail de notre expédition, ainsi que la dernière visite que nous fîmes tous les six au Temple quelques années plus tard.

Quand il nous tira de notre sommeil l'aube ne paraissait pas encore, il faisait nuit. Ensommeillés, excités et effrayés par la perspective de notre voyage, nous nous glissâmes dans nos vêtements, sortîmes dans le froid pour faire nos ablutions, avalâmes un brouet brûlant que Jean avait préparé, peignâmes nos cheveux et nous enveloppâmes dans nos longs manteaux de laine comme le faisait l'Adon ; cinq courtes silhouettes rayées de noir suivirent dehors le géant. Le village s'éveillait lorsque l'Adon le traversa majestueusement, précédant, ses fils : Jean, le premier, puis moi, Simon, puis Judas, puis Eléazar, et enfin la petite silhouette déjà essoufflée de Jonathan qui n'avait que huit ans.

Et c'est ainsi que pendant treize longs milles, par monts et par vaux, nous cheminâmes avec l'Adon, mes frères et moi, et atteignîmes les portes de la cité sainte, la seule cité que nous appelons la nôtre, Jérusalem.

D'autres peuples habitent les villes et regardent la campagne, mais nous, de nos terres, nos yeux sont tournés vers la ville. Nous étions en ce temps-là, comprenez-le bien, un peuple conquis : nous vivions sous la botte du Macédonien. Les Grecs ne voulaient pas de nous pour esclaves ; un dicton chez les Gentils affirme : « Prends un Juif pour esclave, il sera encore ton maître » ; mais ils convoitaient nos richesses. Aussi nous chargeaient-ils d'impôts, nous pressuraient-ils et nous volaient-ils, mais ils nous laissaient, tout au moins en ce temps-là, une illusion de tranquillité et de liberté.

Il en était ainsi dans les villages. En ville, c'était différent, et moi, encore un enfant, tandis que je marchais avec mes frères derrière l'Adon, je vis les premiers signes de ce que les hommes appellent l'hellénisation. La ville était comme un joyau blanc — c'est du moins le souvenir que j'en garde maintenant après tant d'années — fière, haute et belle ; les rues ruisselaient de l'eau que les grands aqueducs amenaient au Temple ; les tours s'élevaient orgueilleuses, et le Temple solennellement couronnait l'ensemble. Mais les habitants étaient nouveaux pour moi : rasés de près, nus jusqu'à la taille, ils nous regardaient d'un air de mépris.

— Sont-ils Juifs ? demandai-je à mon père.

— Ils *étaient* Juifs, dit-il, d'une voix assez sonore pour que puisse l'entendre quiconque se trouvait à vingt pas. Ce n'est plus que de la boue aujourd'hui !

Nous continuâmes notre marche, l'Adon du même pas assuré et mesuré qu'il avait à Modin, mais nous, les enfants, prêts à tomber de fatigue; nous gravissions toujours plus haut la colline, passions devant les jolies maisons blanches de la ville, le stade grec où des Juifs nus lançaient le disque et couraient, les cafés, les restaurants, les fumeries de haschich; effarés et excités, nous traversions une foule grouillante de femmes peintes, de marchands bédouins, d'entremetteuses et de prostituées, d'Arabes du désert, de Grecs, de Syriens, d'Égyptiens, de Phéniciens; et partout, naturellement, on apercevait des troupes macédoniennes — arrogants mercenaires de toutes couleurs, de toutes races, liés par l'unique et simple fait que leur besogne, le meurtre, leur assurait la solde, les armes et la nourriture!

A force de monter, nous arrivâmes au Temple, et là, nous fîmes halte tandis que l'Adon récitait les prières. Des lévites, en robes blanches et portant la barbe comme l'Adon, s'inclinèrent devant lui et se retirèrent vers les solennelles portes de bois.

« Et tu aimeras le Seigneur, ton Dieu, disait l'Adon de sa voix profonde et sonore, car nous avons été esclaves en Égypte et Il nous a tiré de la servitude pour construire un Temple à sa gloire éternelle. »

Je ne désire pas vous parler de notre enfance, qui est hors du temps et de la durée, mais de la brève jeunesse, si affreusement brève, de mes frères glorieux. L'une pourtant détermine l'autre. Je suis allé au Temple enfant, j'y suis retourné bien des fois, et enfin, la dernière fois, j'étais un homme.

S'il est un signe de l'âge d'homme, c'est la perte des illusions. En ce temps-là, la ville était une prostituée, ce n'était pas un édifice magique de pierre blanche. En ce temps-là, le Temple était une bâtisse, rien de plus, pas trop bien construite d'ailleurs. En ce temps-là les lévites, dans leurs robes blanches, étaient sales, vils et rampants, ils n'étaient plus les messagers oints du Seigneur. Seule, Ruth, pour moi, ne parut pas changée. Ce que je ressentais pour elle quand j'avais douze ans, je le ressentais à dix-huit et à vingt-huit. J'ai dit que nous avions été au Temple un grand nombre de fois et finalement une dernière, mais il se passa bien des choses entre temps. Nous grandîmes; nous changeâmes; la sève monta en nous; nous tuâmes un homme, nous, jeunes garçons; et il y avait Ruth. C'était la fille de Moïse ben Aaron ben Simon, un petit Juif simple et vaillant au travail qui habitait la porte à côté, un vigneron, possesseur de dix-neuf sillons de vigne sur le flanc de la colline. Mais c'était un philosophe à sa manière, comme le sont tous les vignerons; nous sommes une nation de vignerons, le peuple du *raisin noir*, comme nous appellent les Égyptiens avilis par la servitude et envieux de ce qu'ils n'ont pas. Moïse ben Aaron conservait son vin dans deux profondes cuves de pierre, et lorsqu'il était particulièrement satisfait de la récolte, il envoyait Ruth avec un grand

hanap pour l'Adon. Elle restait là, près de la table, la bouche ouverte, ses yeux bleus remplis d'anxiété et toute troublée tandis que l'Adon emplissait sa première coupe.

L'Adon se versait une mesure, l'examinait dans la lumière, disait la phrase sacrée : « ... *boray pri hagofin !* », en vidant le contenu. Puis il rendait son verdict.

— Mes félicitations à Moïse ben Aaron ben Simon ben Enoch ben Lévi — une génération de plus si le vin lui plaisait particulièrement. Un noble vin, un vin agréable. Tu peux dire à ton père que la table du saint roi David ben Jessé n'en connut point de meilleur.

Et Ruth s'enfuyait.

Mais elle était nôtre. Elle pleurait de nos peines. Elle souffrait de nos chagrins. Lorsqu'elles eurent surmonté leurs craintes, elle et sa mère firent notre cuisine, notre ménage et notre raccommodage — tout comme le faisaient les autres femmes de Modin. Nous sommes un peuple béni et fécond ; seul Moïse ben Aaron n'avait qu'un seul enfant, une fille, et s'en affligeait comme d'une malédiction. Pour ma part, je ne voyais en Ruth nul sujet de tristesse. Je l'aimais, et je n'ai jamais aimé d'autre femme.

Ainsi vivions-nous dans cette éternité de l'enfance, soumis à la main de fer du vieil homme, l'Adon, notre père, jusqu'au jour où soudain notre enfance prit fin et disparut à jamais. Pris en faute, nous étions punis comme aucun autre enfant du village ne l'était. Croyez-moi, l'Adon savait punir. Un jour vint où Judas eut neuf ans — déjà revêtu de cette incroyable beauté et de cette noblesse qui demeurèrent siennes toute sa vie, déjà si différent de moi, Simon, déjà adulé tandis qu'il traversaitle village, déjà recevant les meilleurs morceaux, les bonbons, les gâteaux — ; ce jour-là, il jouait avec la coupe à vin de cristal de mon père ; il la laissa tomber et elle se brisa.

Seuls, lui et moi étions à la maison quand se produisit l'accident, l'Adon était sorti pour labourer avec Jean ; Jonathan et Éléazar étaient ailleurs, je ne sais où. Sur la pierre du foyer gisaient les débris de ce merveilleux verre ancien, rapporté de Babylone lorsque notre peuple revint d'exil. Jamais je n'oublierai l'insondable terreur empreinte sur le visage que Judas leva vers moi.

— Simon, Simon, il me tuera! Simon, qu'est-ce que je vais faire? Qu'est-ce que je vais faire?

— Cesse de pleurer!

Il ne pouvait arrêter ses larmes ; il pleurait comme si son cœur allait se briser, et quand l'Adon revint, je lui dis, avec assez de calme, que j'étais le coupable. Une seule fois, l'Adon me frappa ; pour la première fois, je connus la force redoutable du bras du vieillard ; le coup me projeta à travers la pièce. Judas plein de remords, raconta l'incident à Ruth : elle vint me trouver tandis que j'étais étendu au soleil dans la

cour derrière la maison, se pencha sur moi, m'embrassa et murmura : « O bon, très bon Simon ben Mattathias, ô bon et doux Simon... » Je ne sais pourquoi je raconte tout cela, car Judas était un enfant et moi déjà un homme, selon notre façon de compter, bien que très proche de Judas par les années ; mais notre enfance n'était pas faite de tels incidents, elle s'écoulait plus lentement, plus doucement.

Étendus sur les collines, en gardant les chèvres, nous comptions les nuages qui moutonnaient dans le ciel ; nous pêchions dans les ruisseaux frais ; un jour, nous allâmes jusqu'à la grand-route qui va du Nord au Sud, et là, cachés dans les buissons, nous vîmes défiler vingt mille mercenaires macédoniens, belle parade d'armures étincelantes, qui allaient faire la guerre aux Égyptiens ; accroupis sur les falaises en surplomb, nous lançâmes sur eux une pluie de pierres. Une autre fois, une matinée entière, nous marchâmes tous les cinq vers l'Ouest et enfin, du haut d'un rocher, nous contemplâmes l'étendue scintillante et sans limite de la mer, la Méditerranée, dont seule une voile blanche griffait la pure surface.

Ce fut Jonathan qui parla :

— J'irai par là, vers l'Ouest, un jour.

— Comment ?

— En bateau.

— As-tu jamais entendu parler d'un bateau juif ?

— Les Phéniciens ont des bateaux, dit pensivement Jonathan, et les Grecs aussi. Nous pouvons les leur prendre.

J'arrache ces bribes d'un passé qui était comme l'âge d'or. Nous étions tous les cinq toujours ensemble, les cinq fils de Mattathias l'Adon grandissant comme des chiots, puis ensemble travaillant, construisant, jouant, riant, pleurant parfois, brunissant sous le soleil doré de la terre natale.

Mais un jour, nous tuâmes un homme, et c'en fut fini de nos courses errantes dans les forêts de pins, de nos antres dans la neige, de nos pièges tendus aux perdrix sauvages.

Nous répandîmes le sang ; ce temps qui n'a pas de commencement s'acheva, et s'ouvrit la brève et glorieuse maturité de mes frères.

C'est de cela que j'ai entrepris de parler ; je voudrais en écrire le récit et donner une réponse à l'énigme de mon peuple. Il y avait un gouverneur pour tout le pays des collines qui s'étendait de Modin à Bethel et à Jéricho ; trois cent vingt villages lui étaient livrés, qu'il saignait, suçait et pressurait. Son nom était Périclès ; il avait un peu de sang grec dans ses veines, ainsi que bien d'autres. Ce sont les pires des Hellènes ceux qui ont juste une trace de sang grec car ils s'acharnent à être plus grecs que les Grecs. Périclès avait aussi un peu de sang juif, et pour cela, afin de s'en purifier sans cesse, sa main était toujours impitoyablement pesante.

Ceci se passait avant le temps où les Grecs décidèrent que notre pays serait un pays meilleur dans un monde meilleur s'il n'y avait plus de Juifs du tout. Le rôle de Périclès était de nous pressurer ; son contrat lui enjoignait de tirer des trois cent vingt et un villages au profit d'Antiochus Epiphane — le Roi des Rois comme il lui plaisait de se nommer — cent talents d'argent par an. C'était une grosse somme d'argent pour un petit district d'un pays minuscule, mais si forte qu'elle fût, Périclès était décidé à garder un talent pour lui lorsqu'il en remettait deux au Roi. Cette pratique impliquait la contrainte, et si Périclès nous pressurait, chacun des quatre cents chiens de mercenaires qui travaillaient pour lui nous pressurait pour son compte.

Périclès était un gros homme, immense et puissant, dont la face, rasée de près, s'encadrait de bourrelets de chair rose et tombante ; à peine un homme, il portait, par contre, toutes les marques de la féminité. Lorsque l'on retrouva le corps d'Asher, le petit garçon de quatre ans de Ruben ben Gad, dans le bois de cèdres, la moitié de ses entrailles arrachées, le bruit courut, à tort ou à raison, que Périclès était l'auteur du crime.

Ce fut le cri de Jonathan que nous entendîmes, Judas et moi, tandis que nous remontions la petite vallée où paissaient nos chèvres.

Nous nous mîmes à courir, et quelques instants après, nous étions sur la hauteur. Les chèvres tournaient en rond, et au milieu d'elles, Jonathan se débattait sous l'étreinte de Périclès. Deux mercenaires syriens regardaient d'un air moqueur, vautrés dans l'herbe, leurs armes négligemment jetées sur le sol.

Cela se passa très vite. Périclès lâcha Jonathan à notre vue, recula d'un pas, et Judas, le couteau tiré, fut sur lui. Le Grec portait un plastron de cuirasse en cuivre, mais Judas tailla dans la chair par en dessous de deux coups rapides, et je me souviens de mon étonnement devant le flot de sang rouge. Les mercenaires se redressèrent avec une stupéfiante lenteur ; le premier n'était pas encore sur ses pieds que déjà je l'atteignais à la mâchoire avec une pierre de la grosseur de sa tête. Le second se traîna pour reprendre son épée, trébucha, se rattrapa et se mit à courir ; à ce moment, Eléazar apparut et s'élança sur le mercenaire. En dix pas, il le rattrapa, le lança en l'air, et, une de ses mains à la gorge, l'autre s'agrippant au bord inférieur de sa cuirasse, le fit tournoyer comme une balle. Eléazar n'avait alors que seize ans, mais déjà il était plus grand et plus fort qu'aucun autre homme à Modin. Le Syrien retomba avec un bruit sourd ; ramassant son épée, Eléazar se tint debout au-dessus de lui. Mais c'était fini. L'autre mercenaire avait la tête broyée et Périclès gisait immobile au milieu d'une mare de sang.

Il y avait trois hommes morts ; nous les avions tués ; notre enfance était révolue, close à jamais.

Nous trouvâmes l'Adon et mon frère Jean qui travaillaient aux terrasses. Depuis un temps immémorial, le paysage prend ainsi sa forme.

On construit un mur sur une colline et on le comble avec des paniers d'humus rapporté des terres basses. A une des extrémités, on fait une citerne et un radier pour recueillir l'eau de pluie ; un lopin de terre ainsi travaillé donne cinq récoltes par an. Le vieil homme et mon frère Jean travaillaient là au soleil, leurs longs pantalons de toile roulés au genou, maculés de terre, le dos nu luisant de sueur ; en nous voyant venir, l'Adon laissa pendre au bout de son bras nerveux la lourde masse de pierre dont les coups habiles portés çà et là façonnaient et redressaient les pierres du mur.

Jonathan pleurait. Judas était blanc comme un linge, et Eléazar était redevenu un enfant, un enfant effrayé qui avait tué pour la première fois.

Je racontai à l'Adon ce qui s'était passé.

— Tu es sûr qu'ils sont morts ? dit-il avec calme en frottant sa masse dans la paume de sa main, sa grande barbe rousse étincelant sur sa poitrine nue.

— Ils sont morts.

— Jonathan ben Mattathias — Jonathan le regarda — sèche tes larmes ; es-tu une fille pour les répandre ainsi sur toi ? Un chien est mort, est-ce une raison pour pleurer ? Où sont les corps ?

— Là où ils sont tombés.

— Tu les as laissés ! Simon, tu es fou, tu es fou !

— Un Kohan...

J'allais rappeler la loi qui interdit à un Kohan de toucher un mort, mais l'Adon était déjà en route. Nous le suivîmes jusqu'à la petite vallée, et là, sans un mot, nous chargeâmes Périclès sur ses épaules. Nous prîmes les deux autres corps et revînmes à la terrasse. De ses propres mains, l'Adon dépouilla le Grec et les mercenaires de leur armure et de leurs armes.

— Retourne garder les chèvres, ordonna-t-il à Jonathan. Essuie tes yeux.

Tout à coup, il embrassa Jonathan et le serra contre lui le berçant un moment dans ses bras ; puis il le baisa au front. Jonathan recommençait à pleurer ; l'Adon lui dit, d'une voix devenue dure soudain :

— Ne pleure plus jamais. Plus jamais. Plus jamais.

On ne nous avait pas encore vus et nous fîmes rouler les trois corps contre le mur, à l'intérieur de la terrasse, les recouvrîmes de terre et travaillâmes jusqu'au soir pour achever la besogne.

Après le dîner, assis autour de la table devant l'unique lampe qui brûlait, l'Adon nous parla. Il parla d'une voix profonde, solennelle, selon les rites antiques, s'adressant à chacun de nous tour à tour, et nous gratifiant de quatre générations :

— A vous mes fils, qui avez réchauffé ma vieillesse, qui avez senti le poids de mon bras et la morsure de ma colère, à vous je parle d'homme à homme, car ne peuvent revenir en arrière ceux qui ont enfreint le com-

mandement de Dieu. Nous qui étions saints, nous ne le sommes plus. Nous avons payé le prix de la liberté, qui se mesure toujours en sang, comme Moïse l'a fait, comme Josué, comme Gédéon. Dorénavant, nous ne demanderons pas le pardon, mais seulement la force ; oui, la force.

Il s'arrêta ; et tout à coup, sa vieillesse devint manifeste, des rides profondes creusèrent son visage et la douleur obscurcit ses pâles yeux gris.

— Mettez vos mains sur les miennes ! dit-il soudain en posant sur la table ses grandes mains sèches la paume en dehors. Et, penchés les uns sur les autres, nos mains vinrent s'appuyer sur les siennes. Comment pourrais-je oublier les visages de mes frères frôlant le mien, et nos souffles qui se mêlaient ?

— Faites un pacte avec moi, continua-t-il presque sur le ton de la supplication. Depuis que Caïn a tué Abel, la haine, la jalousie et l'amertume ont été parmi les frères. Faites un pacte avec moi, que vos mains ne fassent qu'une et que vous donniez vos vies les uns pour les autres !

— Amen, qu'il en soit ainsi, avons-nous murmuré.

— Qu'il en soit ainsi, reprit l'Adon.

Mon frère Jean se maria. Je m'en souviens, car ce fut le dernier jour de grâce, le jour qui précéda celui où Apelle vint remplacer Périclès. Il épousa une fille simple et douce, Sarah, la fille de Melek ben Aaron, qui opérait les circoncisions et faisait pousser les figues les plus belles et les plus sucrées de Modin. « Un fruit de l'arbre de son père », disait-on de Sarah. La fierté de Modin était telle qu'on libéra huit esclaves sur les douze du village longtemps avant la date où ils auraient eu le droit de le réclamer. Ce jour-là, Modin était rempli de membres de notre famille, venus d'aussi loin que Jéricho ; lorsqu'il s'agit de cousinage, qui donc en Judée ne peut se prévaloir de multiples liens du sang ? On occit quarante moutons qui furent mis à la broche. Le *zalah* remplit la vallée de son parfum, et des marmites de *merkahah*, sauce savoureuse, bouillonnaient dans chaque foyer. Il y eut un véritable carnage de poulets qu'il fallut plumer, farcir de pain et de viande, assaisonner avec trois crus de vin vieux et mettre à rôtir dans le four commun. A quatre reprises, ce même jour, les lévites dansèrent et les jeunes filles chantèrent. Enfin, dans le pré au bout du village, toutes joignirent leurs mains et dansèrent la danse nuptiale, cercle de jeunes filles riant et tourbillonnant, tandis que les hommes tapaient du pied et frappaient dans leurs mains en cadence.

Je cherchai Ruth après la danse. J'avais deux ans de moins que Jean, et je savais ce que je voulais lui dire. Je la trouvai dans la cour de sa maison, dans les bras de Judas.

On dirait que je suis assoiffé de rechercher et de découvrir la faille en Judas, lui à qui jamais personne ne put faire le moindre reproche ; mais le mal et le doute étaient en moi, pas en Judas. Moi, Simon, aux

longs bras, large et laid de visage, déjà un peu chauve à vingt ans, lent dans mes mouvements, et presque aussi lent d'esprit, moi, Simon, je me suis résigné et je n'ai voulu voir que le pacte scellé de nos mains réunies. Ni l'un ni l'autre n'en surent rien. Et pourtant, que Dieu me le pardonne, j'étais rempli d'une telle haine que je sortis de Modin, loin des danses, des libations et des chants, et marchai pendant des heures, bien avant dans la nuit. J'eus la pensée, et cela sûrement ne me sera pas pardonné, de transpercer ma propre chair et de répandre mon sang ; enfin, la nuit déjà à demi écoulée, je revins. Devant la maison de Mattathias, le vieil homme, l'Adon, était debout. Il me parla :

— Où étais-tu, Simon ?

— Je marchais.

— Lorsqu'un Juif marche seul par une nuit comme celle-ci, c'est qu'il n'a point la paix dans son cœur.

— Il n'y en a pas dans le mien, Mattathias, dis-je amèrement, l'appelant par son nom pour la première fois de ma vie.

Mais il ne réagit pas. Il se tenait là, debout dans le clair de lune, ce vénérable Juif antique et barbu, au delà de la passion, au delà de la haine, drapé de la tête aux pieds dans son manteau blanc, dont les rayures noires dessinaient des lignes effrayantes, tombant droit de sa tête couverte, puis s'enroulant autour de lui pour finalement l'enraciner dans le sol.

— Tu n'es plus un enfant, mais un homme qui doit se dresser pour soutenir son père.

— Je ne sais si je suis un homme. J'en doute.

— Je n'en doute point, Simon.

Je voulus passer outre et entrer dans la maison, mais il m'arrêta d'un bras qu'on eût dit de fer.

— N'entre pas la haine au cœur, dit-il avec calme.

— Que sais-tu de ma haine ?

— Je te connais, Simon. Je t'ai vu venir au monde. Je t'ai vu têter le sein de ta mère. Je te connais, et je connais les autres.

— Maudits soient les autres !

Il y eut un long silence ; puis, d'une voix presque brisée par le chagrin, l'Adon reprit :

— Demande-moi maintenant si tu es le gardien de ton frère.

Je ne pouvais parler. Un moment, je restai là, immobile, toute vie m'ayant quitté, comme vidé de tout ; puis l'Adon me serra dans ses bras. Il me retint un instant, et je rentrai, le laissant là, sous la lune.

Périclès était mort ; ils nous envoyèrent Apelle. Périclès était un loup, Apelle était à la fois un loup et un porc. Périclès avait un peu de sang grec, Apelle n'en avait pas du tout.

Il faut que vous compreniez ce qu'étaient les Grecs, vous qui lisez

ceci alors que je suis mort, ainsi que mes enfants et les enfants de mes enfants. Ce n'est pas un peuple, cette chose que nous appelons, nous, les Grecs, ni une civilisation. Dans les vieux récits, on parle d'une cité merveilleuse, loin vers l'Ouest, où l'on découvrit beaucoup de choses inconnues auparavant. Les Grecs de cette cité nous ne les avons jamais connus, mais seulement des bâtards, les maîtres orgueilleux de l'Empire syrien du Nord.

Apelle était un peu Syrien, un peu Phénicien, un peu Égyptien, et de bien d'autres races encore. Il vint à Modin le lendemain des noces de mon frère, porté dans une litière par vingt esclaves. Quarante mercenaires marchaient devant la litière et quarante derrière — on voyait tout de suite qu'il n'entendait pas subir le sort de Périclès.

En plein centre du village, là où se tiennent les baraques de la foire, la litière fut déposée à terre ; un des esclaves se tordit le pied et tomba. Apelle sauta de la litière et regarda autour de lui. Il avait un petit fouet de fils d'argent entrelacés, et s'élançant sur l'esclave accroupi sur le sol qui massait son pied foulé, il lui fendit la peau du dos en deux endroits ; Apelle était un petit homme actif, gras comme un porc, entouré de bourrelets de chair rose de la tête aux pieds, pas beau, mais il exhibait sa nudité à tous les regards et portait une élégante petite jupe avec une luxueuse tunique courte.

Le temps de déposer la litière, presque tout Modin — hommes, femmes et enfants — était sorti en foule pour voir le nouveau gouverneur. Il y avait eu deux semaines bénies sans Périclès, absence inexpliquée, mais bénie ; on savait pourtant que cela se terminerait un jour ; toutes les bonnes choses ont une fin. Nous étions là, à l'observer en silence, tandis qu'il déchirait le dos de son esclave.

Les mercenaires nous repoussaient avec leurs piques et, dans l'espace qu'ils avaient dégagé, Apelle parada un instant, puis s'immobilisa dans une attitude étudiée : le menton rentré le ventre en avant, les pieds écartés, les mains jointes derrière le dos, léchant ses lèvres en parlant, il s'adressa à nous dans un Araméen zézayant, de sa voix pointue d'eunuque.

— Quel est ce village ? Affreux endroit — qu'est-ce que ce village ?

Personne ne répondit. Il sortit un mouchoir de dentelle et le passa délicatement sous ses narines.

— Des Juifs, zézaya-t-il ; je déteste l'odeur des Juifs, leur aspect, leur air — et leur orgueil, ces sales bêtes barbues. Pour que ce soit bien entendu, je répète, je n'aime pas les Juifs. Et toi — il désigna du doigt David, le fils de Moïse ben Simon, âgé de douze ans — dis-moi comment s'appelle cet endroit ?

— Modin, répondit le petit garçon.

— Qui est l'Adon ?

Mon père s'avança et se tint silencieux, drapé dans son manteau à

rayures et sa formidable dignité, les bras repliés, le visage fermé, impassible.

— Es-tu l'Adon? demanda Apelle avec humeur. Des centaines de villages puants et des centaines de chefs — les Adons, seigneurs de ceci et seigneurs de cela!

On aurait dit plutôt des lamentations que des sarcasmes.

— Quel es ton nom? Tu as bien un nom, je pense.

— Mon nom est Mattathias ben Jean ben Simon, répliqua l'Adon de sa voix profonde et sonore, qu'il baissa encore d'un ton pour la faire contraster avec le piaillement de l'eunuque.

— Trois générations, approuva Apelle. Y a-t-il un Juif, le plus sale soit-il, le moindre mendiant ou le moindre esclave, qui ne puisse dévider trois ou six ou vingt générations de ses ancêtres?

— Différents de certains, dit doucement mon père, nous savons qui sont nos pères.

Apelle s'avança et le frappa en plein visage.

L'Adon ne bougea pas, mais un cri, presque d'angoisse, jaillit du peuple, et Judas, à côté de moi, bondit en avant. Je le saisis et l'arrêtai, et les piques levées arrêtèrent les autres. Ce n'était que le début de mes rapports avec Apelle, mais déjà j'avais reconnu cette soif de sang qui a poussé tant de gouverneurs à réduire nos villages en abattoirs.

— Je n'aime pas l'insolence et je n'aime pas la rébellion dit Apelle. Je suis gouverneur, et mon devoir est de répandre parmi vous, peuple enténébré par l'ignorance, quelque intelligence de cette culture noble et libre qui a fait du nom de la Grèce le synonyme de civilisation. Je ne veux pas être un maître dur. Je suis un homme juste, la justice sera ma loi. Cependant, les représentants du Roi doivent se déplacer en sécurité. Périclès n'a pas disparu dans un nuage. Périclès a été assassiné, et ce meurtre ne peut rester impuni. Chaque village subira sa part de responsabilité. C'est ainsi que la loi et l'ordre seront établis dans le pays, c'est ainsi que régneront la paix et la sécurité.

Il fit une pause, passa son mouchoir sous son nez, et tout à coup appela :

— Jason!

Le capitaine des mercenaires, sale et suant sous son armure de bronze, s'avança :

— N'importe lequel, dit Apelle.

Le capitaine marcha devant les villageois alignés. Il s'arrêta en face de Déborah, la fille de Lebel, le maître d'école. Elle avait huit ans; c'était une belle petite gamine leste et gaie au visage pâle et dont les cheveux noirs nattés en deux longues tresses retombaient dans le dos. D'un seul geste rapide et calculé, le capitaine des mercenaires brandit son sabre et l'enfonça dans la gorge de l'enfant; sans un cri, elle tomba dans la mare de sang qui giclait de sa blessure.

Personne ne bougea; seuls s'élevèrent le gémissement d'angoisse de

la mère et le cri du père, mais personne ne bougea. Ce que voulait Apelle n'était que trop évident. Puis une rumeur monta de la foule. Apelle grimpa dans sa litière, et les mercenaires, sabres et piques levés, l'entourèrent. Puis les esclaves soulevèrent la litière et Apelle sortit de Modin.

Les cris de la mère de Déborah le poursuivirent, de plus en plus aigus.

Je revins à la maison de Mattathias ; il était assis à la grande table de bois de cèdre, ce centre de notre vie familiale, aussi loin que je puisse me souvenir, là où l'on mangeait le pain du matin et buvait le lait chaud du soir, là où la Pâques était célébrée et le jeûne de l'expiation rompu ; il était là, la tête dans les mains, toujours revêtu de son long manteau à rayures. Eléazar et Jonathan restaient accroupis devant le feu, mais Judas marchait de long en large, tirant de son cœur d'amers accents.

— Voici Simon, dit l'Adon.

— Et Simon sait! s'exclama Judas se retournant et me faisant face, les mains tendues vers moi. Y a-t-il du sang sur mes mains ou sont-elles pures ?

Je m'assis, me versai du lait et rompis du pain.

— Mais tu m'as retenu! criait Judas, debout au-dessus de moi. Quand ce chien a frappé mon père, tu m'as retenu! Et quand l'enfant...

— Vaudrait-il mieux que tu fusses mort ?

— Il vaut mieux mourir en combattant!

— Oui, approuvai-je, en continuant à apaiser ma faim dévorante. Ils étaient quatre-vingts, en armes et armures, et il y a moins de quatre-vingts hommes dans Modin, sans piques ni épées — ni armures, sauf celles que nous avons prises aux mercenaires.

Les bras tendus, les mains à plat sur la table, Judas me fixa dans les yeux :

— As-tu peur ?

— Assez, dit l'Adon. Faut-il que toujours vous soyez prêts à vous sauter à la gorge ? Il y a assez de tristesse dans notre pays. Toutes nos mains sont lavées dans le sang. Allez ce soir à la maison de Lebel, demandez-lui pardon et demandez pardon à Dieu, comme je le fais moi-même.

Le temps passe ; notre pays est un pays qui panse les blessures sous un soleil guérisseur. Je trouvai Judas un jour, peu de temps après, couché sur la colline avec les chèvres ; il leva ses yeux vers moi et sourit. Je me souviens de ce sourire, car le sourire de Judas, mon frère, n'était pas une chose qu'on pouvait oublier, ni à laquelle on pouvait résister.

— Viens avec moi, Simon, et sois mon frère.

Je m'assis à côté de lui :

— Je suis ton frère.

— Je sais. Je sais, et je te fais mal, je ne sais comment. Toute ma vie je t'ai fait souffrir, Simon. C'est vrai, n'est-ce pas ?

— Ce n'est pas vrai, répondis-je, gagné déjà à lui comme étaient gagnés à sa cause tous ceux qu'il voulait avec lui.

— Et pourtant, quand moi-même j'avais mal et qu'il me fallait un réconfort, quand je pleurais et que mes larmes demandaient à être essuyées quand j'avais faim et que je voulais du pain, ce n'est pas l'Adon que j'allais trouver, ni ma mère qui était morte, ni Jean, mais toi, Simon, mon frère.

Je ne pouvais le regarder ; je ne voulais pas le regarder.

— Quand vous marierez-vous, Ruth et toi ?

— Un jour. Un jour, quand les choses iront mieux.

— Elles n'iront pas mieux.

— Mais si, crois-moi, Simon.

Nous restions là, étendus et silencieux sur l'herbe ; je ne regardais rien ; mais Judas, le regard fixé sur l'autre côté de la vallée, contemplait les défilés tortueux qui conduisaient vers la plaine côtière.

— Comment les hommes se battent-ils ? demanda Judas tout à coup.

— Quoi ?

— Comment les hommes se battent-ils ?

— Étrange question.

— Je ne cesse de me la poser, reprit-il pensivement. Comment se battent les hommes ? Avec des armes, avec des armées. Et les armées, ce sont les mercenaires, toujours des mercenaires. Des hommes à louer — dans le monde entier, l'humanité est divisée en trois groupes.

Il s'étira, couché sur le dos, les bras écartés, les yeux plongeant dans le ciel bleu de Judée, où la fine dentelle des nuages s'effilochait en tous sens comme le lin nouveau sur le métier.

— Trois groupes, reprit-il doucement : les esclaves, ceux qui possèdent les esclaves, et les mercenaires qui, pour tuer, pour assassiner, se louent à la Grèce, à l'Égypte, à la Syrie où à ce nouveau maître de l'Occident, Rome. Tu as entendu, Simon, Rome ; et Rome en fait des citoyens pour les payer moins cher. Mais il en a toujours été ainsi ; des mercenaires... Un roi loue dix ou vingt ou quarante mille mercenaires, et marche contre une ville. T'es-tu jamais demandé, Simon, pourquoi nous libérons nos esclaves au bout de sept ans ?

— C'est la loi, et il en a toujours été ainsi. Car nous avons été nous-mêmes esclaves en Égypte — comment peux-tu l'oublier ?

— C'est ce que me répondrait l'Adon — et Judas sourit. — L'Égypte, c'était il y a bien longtemps. Mais vois, au lieu de trois, il y a quatre catégories d'hommes sur cette terre : les esclaves, leurs maîtres, les mercenaires — et les Juifs.

— Nous avons des esclaves, dis-je.

— Nous les libérons, nous les épousons ; ils font partie de nous. Pourquoi n'avons-nous pas de mercenaires ?

— Je ne sais pas. Je n'y ai jamais pensé.

— C'est un fait, nous n'en avons pas. Et lorsque vient la guerre, lorsque le Syrien, le Grec, l'Égyptien nous envahissent, nous sortons avec nos couteaux et nos arcs à leur rencontre.

— Nous ne pouvons pas avoir de mercenaires. Si l'on engage des mercenaires, il faut faire la guerre ; sans quoi, d'où viendrait l'argent pour les payer ? Nous n'avons pas d'esclaves, reprit Judas d'un ton égal, parce que si l'on a des esclaves, il faut des mercenaires pour les surveiller, il faut de l'or pour payer les mercenaires, et il faut toujours et éternellement faire la guerre, car il n'y a jamais assez d'or, jusqu'au jour où quelqu'un est plus fort, et alors il faut les murailles d'une ville pour se défendre. Nous n'avons rien de tout cela, ni villes fortes, ni esclaves, ni or, ni mercenaires.

— Nous n'avons rien de tout cela.

— Rien que notre terre. Mais il doit y avoir un moyen, un moyen de se battre sans faire massacrer, un moyen de fortifier notre terre. Il doit y avoir un moyen...

Un matin, de bonne heure, je m'éveillai dans cette partie grise du temps, ce hiatus entre le jour et la nuit, qui est, nous disent les rabbins, un éternel souvenir du temps où il n'y avait encore que le vide, le continu, le non-séparé, sans jour ni nuit, sans mois ni année. Nous dormions comme à l'accoutumée, dans l'unique grande chambre de notre maison, par terre sur nos paillasses, mes frères, moi-même et l'Adon ; mais nous n'étions plus que cinq depuis que Jean s'était marié. En me retournant, je vis la sombre silhouette de l'Adon debout devant la fenêtre ; il tenait à la main l'épée de Périclès, qu'il avait dû sortir de la cachette sous les poutres du toit. Je l'épiais, retenant mon souffle ; il tira l'épée du fourreau, la tint comme un objet familier. Les minutes passaient et il était toujours là, avec l'épée nue ; je ne ressentais ni crainte ni appréhension, mais seulement une ardente curiosité pour ce qui se passait dans son esprit. Il souleva l'épée, comme s'il voulait en estimer le poids, l'équilibre, connaître son toucher et s'en souvenir quand le jour serait venu. Puis, toujours en silence, il alla vers l'alcôve où il rangeait les grandes urnes de poteries à huile d'olives. Levant le couvercle de l'une d'elles, il plongea l'épée dans l'huile et replaça le couvercle.

Je me retournai et me rendormis.

Environ trois semaines plus tard, un peu moins peut-être, — ou un peu plus — trois femmes à demi-nues, échevelées, les pieds en sang, arrivaient chancelantes à Modin. L'une portait un enfant mort sur son sein ; la seconde était jeune, la troisième très âgée — c'était le commencement d'un flot de réfugiés qui allait déferler sur Modin pendant quatre ou cinq jours.

Tous racontaient la même brève et tragique histoire. Ils étaient de Jérusalem, c'étaient des gens de la ville. Beaucoup ayant renoncé à se considérer comme Juifs, étaient prêts à devenir Grecs et toujours plus Grecs. C'étaient des gens civilisés et cultivés. Ils avaient renoncé à la

barbe, aux pantalons de toile, aux manteaux à rayures. Ils portaient la tunique et allaient jambes nues. Beaucoup d'entre eux se soumettaient à des opérations douloureuses pour effacer les signes de la circoncision ; ils parlaient grec et prétendaient être gênés quand il leur fallait converser en hébreu ou en araméen. Ce qui se passait n'en était donc que plus terrible pour eux.

Antiochus Epiphane, le Roi des Rois, qui régnait sur tout le pays depuis Antioche, avait nommé un nouveau général à Jérusalem. Il s'appelait Apollonius, et il était pour Jérusalem ce qu'Apelle était pour Modin. Il avait fait son entrée avec dix mille mercenaires au lieu de quatre-vingts et ne s'était pas montré sensible à l'effort des Juifs pour devenir des Grecs. Le jour du Sabbat, il avait permis à ses mercenaires d'aller dans les rues pour toucher leur solde à la pointe de leur épée — le jour du Seigneur, le jour où aucun Juif ne lève la main pour se défendre. Toute la journée les mercenaires massacrèrent, jusqu'à n'avoir plus la force de lever le bras. Ils coupaient les doigts pour prendre les bagues, les bras pour avoir les bracelets ; ils firent de Jérusalem une boucherie ; les survivants, à demi-fous, à demi-hystériques, nous racontèrent que dans les rues, les ruisseaux de sang vous montaient jusqu'à la cheville. Enfin, les mercenaires forcèrent l'entrée du Temple et sacrifièrent des porcs sur l'autel.

A l'un de ceux qui racontaient cette histoire, mon père demanda :

— Où était Ménélas, le grand prêtre ?

— Apollonius l'avait acheté.

Mon père rentra chez lui. Il prit dans le foyer une poignée de cendres, s'en enduisit le visage et les cheveux, et, ruisselant de larmes, récita la prière des morts.

Judas vint me trouver.

— Baigne-toi et habille-toi. L'Adon va au Temple et nous allons avec lui.

— Est-il devenu fou ?

— Tu le lui demanderas. Je ne l'ai jamais vu dans cet état.

J'allai à mon père, ces mots sur la langue : « Es-tu fou ? » mais quand je vis son visage, je ne pus que me taire.

— Baigne-toi, Simon, me dit-il doucement, oins-toi d'huile et de parfums, car nous partons pour le Temple de Dieu.

Alors, de nouveau, et pour la dernière fois, Mattathias et ses cinq fils montèrent au Temple de Jérusalem. Comme tant d'autres fois auparavant, nous marchions à la file, le vieil homme, l'Adon en tête, puis mon frère Jean, puis moi, Simon, puis mon frère Judas, mon frère Eléazar et enfin Jonathan.

Nous étions des hommes, et les temps anciens étaient révolus. Jonathan, lui-même, n'était plus un enfant ; quelques semaines avaient suffi

pour lui faire perdre sa grâce fragile ; il commençait à prendre de l'énergie et de la vigueur. L'arrogance discrète et humble de Judas — cette timide arrogance si consciente de son charme et de sa beauté, la pire des arrogances — commençait à prendre un autre caractère elle devenait rectitude et pureté, mais je ne fis que le pressentir alors. Si j'avais haï Judas, si j'avais toujours haï Judas, ma haine à la longue commençait à s'apaiser. Déjà, la question d'âge n'avait plus de sens avec Judas ; il était sans âge, et le demeura jusqu'à sa mort. Jean et Eléazar étaient simples et directs, faciles à comprendre, mais Judas était au-delà de mon intelligence ; Jonathan instable comme le vif argent, se transformait encore.

Nous traversâmes un pays morne. A l'approche de la ville, on rencontrait, de plus en plus nombreux, des mercenaires marchant en cohortes ou attablés dans les tavernes le long de la route, accompagnés de femmes, car il y a toujours des femmes pour les mercenaires.

Enfin nous arrivâmes. Les murs, non seulement abattus, mais démantelés avec une fureur sauvage, étaient couronnés à perte de vue d'une rangée de piques dont chacune portait la tête d'un Juif. La puanteur de la chair en décomposition remplissait toute la ville. Les ruines calcinées des maisons dessinaient encore leur plan, et çà et là, on apercevait un bras ou une jambe sectionnés, oubliés par la corvée d'enterrement et qui pourrissaient sous les mouches.

Comme en ces temps très anciens, en ce jour de notre enfance où pour la première fois nous avions pénétré dans la glorieuse cité de David, nous montions et montions toujours vers le Temple. Le Temple était encore debout ; nous pouvions nous en assurer ; au-delà, l'Acra, l'énorme tour de pierre que les Macédoniens avaient construite pour loger leur garnison, était intacte ; on la renforçait même de murailles nouvelles, de contreforts, et une grande activité se déployait autour d'elle ; mais on avait dévasté le Temple aussi follement que la ville. Les massives portes de bois avaient été brûlées. Les précieuses tentures étaient arrachées, et partout, sur les murs lisses, on avait tracé d'obscènes symboles phalliques, dessins hideux d'hommes et de femmes accouplés avec des bêtes.

Des lévites se tenaient encore aux portes ; ou du moins, il y avait des hommes qui portaient la tenue des lévites. Ils s'avancèrent pour nous arrêter, mais apercevant Mattathias, et devant l'expression de son visage, ils se retirèrent, et nous passâmes.

Dans le Saint des Saints, la demeure la plus secrète de Dieu, où sont les pains de proposition et le chandelier à sept branches, sur l'autel souillé de sang séché, une tête de cochon nous regardait avec des yeux ronds. Une grande corne remplie de viande de porc était posée contre l'autel, et des immondices couvraient le sol.

Mattathias un instant immobile sur le seuil, entra ; j'eus alors, pour la

première fois dans ma vie, la pleine révélation de ce qu'était le vieillard, l'Adon, mon père.

Il n'eut point de défaillance, s'avança vers l'autel, et s'immobilisa au milieu des immondices. Nous le suivions. Judas leva la main pour repousser la tête de porc qu'on avait jetée sur l'autel.

— Laisse cela tranquille, dit froidement l'Adon.

Jean doucement commença la prière pour les morts, mais l'Adon l'interrompit sèchement.

— Pas ici! Prie-t-on pour les morts ici?

Les minutes passaient et il était toujours là, immobile, nous tournant le dos. Enfin très lentement, il se détourna. L'impassibilité de son visage me stupéfia. Son manteau était rejeté en arrière, et les purs rayons du soleil qui descendaient du toit faisaient resplendir sa tunique de soie claire, sa barbe toute blanche et ses longs cheveux blancs aussi. Plein de sérénité, il nous regarda, son regard se posant sur chacun de nous, comme s'il cherchait simplement à s'assurer de la présence d'une certaine vertu; son regard se fixa finalement sur Judas.

— Mon fils, dit-il doucement.

— Oui, père.

— Quand tu purifieras ce lieu, fais-le bien.

— Oui, père, dit Judas dans un souffle.

— Trois fois avec de la lessive, comme le dit la Loi. Trois fois avec des cendres. Et trois fois avec le sable froid et propre du Jourdain.

— Oui, père, dit Judas d'une voix à peine perceptible; les larmes jaillissaient de ses yeux.

— Et trois fois encore à l'eau froide, avec un soin plein d'amour.

— Oui, père.

L'Adon se dirigea ensuite vers Jean et l'embrassa sur la bouche; il fit de même pour moi, puis pour Judas, Eléazar et Jonathan.

— Nous n'avons plus rien à faire ici. Rentrons chez nous, dit-il enfin.

En sortant du Temple, l'Adon s'arrêta à la porte, saisit un lévite par le bras et lui dit :

— Où habites-tu?

— Dans l'Acra, répondit l'homme, marquant un mouvement de recul.

— Y a-t-il là d'autres Juifs?

— Oui.

— Combien?

— Environ deux mille.

— Des riches? poursuivit l'Adon. Des propriétaires? Des gens cultivés?

— Oui, des gens cultivés.

— Un morceau d'Athènes sur la terre des Juifs. C'est cela?

Le lévite s'inclina, ne sachant comment interpréter la courtoisie de l'Adon.

— Des amis du Roi des Rois ?

— Oui, des amis du Roi des Rois.

— Et Ménélas, le grand prêtre, est-il avec eux ?

— Oui, oui...

— Tu diras à Ménélas que Mattathias ben Jean ben Simon est venu ici de Modin pour goûter la gloire de la civilisation, tu lui diras que j'ai amené mes cinq fils. Dis-lui qu'un jour nous reviendrons.

Puis nous retournâmes à Modin.

***

Si vous n'êtes pas Juif, mais un étranger, un *nokri*, comment pourrai-je vous dire ce que signifie chez nous ce nom de « Macchabée » ?

C'est un vieux, très vieux terme, chez un peuple qui a une vénération étrange pour les mots. Nous sommes le peuple du Livre du Mot et de la Loi. Dans un monde où bien peu savent lire ou écrire, chez nous, le moindre porteur d'eau sait lire et écrire, et un mot ne se prononce pas à la légère. *Macchabée* est un vieux, vieux mot, très étrange ; et pourtant dussiez-vous lire les cinq livres de Moïse et toutes les autres écritures des temps passés, vous chercheriez en vain le mot *Macchabée*. Il n'est écrit nulle part.

C'est un mot d'une nature particulière : ce n'est pas un titre que puisse prendre un homme, mais un don que seul le peuple peut lui faire. Du temps de mon père, il n'y avait pas de Macchabée, ni du temps de son père, ni de son grand-père ; mais si vous parlez aux anciens, aux rabbins, de Gédéon, ils ne diront pas Gédéon ben Joas, ce qui était son nom, ils l'appelleront tout simplement « le Macchabée ». Mais combien ont été comme Gédéon ? Le terme ne s'applique pas à David, ni même à Moïse, qui s'est tenu devant la face de Dieu ; mais d'Ezéchias ben Aas, et peut-être d'un ou deux autres, ils diront : « C'étaient des Macchabées ».

Ce n'est pas un mot comme « Melek » ou « Adon », ou même comme « rabbin », qui signifie « maître » avec une nuance spéciale de vénération difficile à expliquer. Le Macchabée n'est le maître de personne, et personne n'est son esclave ni son serviteur. De temps à autre, à de très longs intervalles, surgit du peuple un homme, un homme du peuple, né du peuple et lié au peuple ; et parce que le peuple l'aime, il l'appelle le Macchabée. Certains racontent qu'autrefois on disait *makabeth*, ce qui signifie « le marteau » ; ces hommes étaient des marteaux que brandissait le peuple. D'autres soutiennent que ce nom voulait dire jadis « détruire », car celui qui le portait détruisait les ennemis de son peuple. Pour moi, je sais seulement que c'est un mot qui n'a pas son semblable dans notre langue, un titre porté par quelques-uns, et que j'ai connu peu d'hommes

qui l'eussent mérité ; le rabbin Ragesh disait qu'il n'y en avait même qu'un seul : celui-là auquel il l'a donné.

Un jour, en rentrant des champs avec ma houe, couvert de sueur et de poussière, pieds et jambes nus, les pantalons roulés aux genoux, je vis l'Adon sortir l'épée de la jarre d'huile d'olives. Judas était devant la fenêtre en tenue de voyage, paré pour une rude expédition dans les collines, les jambes protégées par des guêtres au-dessus de ses épaisses sandales, son manteau à rayures rejeté sur l'épaule et fixé à sa ceinture. Sur la table, un baluchon de pain, de figues et de raisins secs était préparé. J'allai me laver la figure et les mains, et pendant que je m'essuyais, Eléazar entra ; il tenait à la main l'arc en corne de Judas, qu'on avait enterré dans la cour derrière la maison, et une poignée de flèches.

— Voilà, dit-il, les tendant à Judas ; une fois de plus : puis-je venir ?

— Non, répondit sèchement Judas.

— Où vas-tu ? interrogeai-je.

— Je ne sais pas.

— Où va-t-il ? demandai-je à mon père.

Le vieil homme secoua la tête. Judas enroula une corde d'arc autour de ses doigts et la fourra dans son sac, puis glissa le petit arc et les flèches dans sa ceinture sous son manteau.

— Réponds-moi, dis-je en colère. Je t'ai demandé où tu allais.

— Je te l'ai dit : je n'en sais rien.

— Qui le sait ?

— Je vais dans les collines, reprit Judas après un long moment d'hésitation. Je vais aller dans les villages, voir les gens et leur parler.

— Pourquoi ?

— Pour voir ce qu'ils veulent faire.

— Qu'attends-tu d'eux ?

— Je ne sais pas. C'est pourquoi je pars.

Je regardais mon frère et je me demandais quelles étaient ses intentions ; c'est alors que Jonathan entra avec Ruth. Judas et Ruth sortirent ensemble dans la cour ; un instant plus tard, ils étaient de retour.

— Je t'accompagne, dis-je à Judas.

— Je veux partir seul.

On ne discutait pas avec Judas. Il était de ces hommes qui refusent toute explication.

Jean arriva. Nous étions tous là. Judas embrassa ses frères, puis vint vers moi et m'entraîna dehors.

Il me regarda un moment et mit ses bras autour de moi. Comme toujours, en face de lui, mon amère et brûlante colère me quitta.

— Veille à ce qu'il n'arrive rien, dit-il.

— Que crois-tu qu'il puisse arriver ?

— Je ne sais pas, Simon, je ne sais pas. J'essaye de voir clair dans les ténèbres. Prends soin d'eux.

Les jours passaient et imperceptiblement chaque jour était pire que le précédent. Au petit village de Goumad, à une heure de marche de Modin, les mercenaires d'Apelle massacrèrent une famille entière parce qu'ils avaient découvert trois flèches derrière un chevron du toit. Le chef de famille, Benjamin ben Caleb, fut crucifié. Un jour ou deux plus tard, trois jeunes filles étaient enlevées à Zorah, village au sud de chez nous. Un des habitants, qui avait voulu les défendre, avait été tué. En Galilée, en Samarie et en Phénicie, où dans les villes les Juifs étaient mêlés aux Gentils, c'était pire encore, et d'horribles récits de tortures arrivaient jusqu'à nous en Judée. Pourtant, si curieux que cela puisse paraître, à Modin la vie continuait très semblable à ce qu'elle était par le passé.

Quatre jours après le départ de Judas, le soir, une douzaine de villageois étaient assis à la table de Mattathias, buvant du vin, grignotant des noix et des raisins, parlant de l'envahisseur et de l'horreur de notre vie.

Pour moi, je contemplais Ruth avec tout mon cœur et mes yeux ardents. Elle était assise près de sa mère, comme toujours sa tête droite, le cou tendu comme si elle écoutait. Dieu me pardonne, il me semblait qu'elle attendait Judas, et la lueur de la lampe, éclairant de biais son visage, donnait à sa peau l'éclat du bronze. Comme je la revois bien ce soir-là : son port de tête, les ombres sous ses pommettes, les tresses enroulées de sa chevelure rousse ; je n'ai jamais connu une femme semblable ; et pour qui était-elle, sinon pour Judas ? Qui d'autre aurait pu se tenir à ses côtés, être digne d'elle, par le visage, la stature et le cœur, dans l'antique tribu des Kohanims ?

C'est alors qu'une chèvre bêla ; je l'entendis et sortis furtivement pour ne pas rompre les chaudes effusions et l'entrain des villageois ; je craignais qu'un chacal des collines n'eût pénétré dans l'enclos. Passant par la porte de la cour, je me dirigeai vers la colline jusqu'à l'enclos de pierres où l'on gardait les animaux. Ce n'était pas une chèvre, mais deux béliers qui s'étaient pris par les cornes, et l'un d'eux criait de douleur. Je les séparai ; la soirée était si fraîche et si douce, la lune si ronde et brillante que je n'eus pas le courage de rentrer : je m'assis solitaire au pied d'un olivier d'où je pouvais contempler la lune et humer la pure brise de la mer.

J'étais là depuis un instant lorsque j'entendis une voix m'appeler :

— Simon, Simon ?

— Qui appelle Simon ? demandai-je.

Mais je le savais ; mon cœur battait et mes mains soudain étaient moites.

— *Un jeune homme avait attrapé un coup de lune...* — Ruth apparut au coin de l'enclos, en chantonnant les paroles de la chanson — ... *assis sous un arbre, il rêvait d'une ravissante jeune fille.* Tu t'ennuyais, Simon ?

— Je croyais qu'un chacal était entré dans l'enclos. Tu ne devrais pas être ici avec moi.

— Pourquoi ?

Elle était devant moi ; le pointe de ses pieds nus taquinait mes sandales, et elle souriait malicieusement.

— Pourquoi ne devrais-je pas être ici avec toi, Simon, qui est venu défendre les chèvres contre un chacal ? Et si ce n'avait pas été un chacal, mais un lion, comme en vit David ?

— Il n'y a pas eu un seul lion en Judée depuis trois cents ans, répondis-je froidement.

— Si tu voulais étendre ton manteau, j'aimerais à m'asseoir.

Elle riait.

Obéissant, j'étendis mon manteau et elle s'assit à côté de moi.

Je ne savais que dire et nous restâmes silencieux tandis que la lune montait au firmament et que ses rayons se répandaient comme de l'argent liquide sur les collines de Judée. Enfin, elle parla.

— Tu m'as aimée, Simon, du moins je l'ai cru.

Je la regardais fixement.

— Je l'ai cru, et pendant bien longtemps... chaque jour, je venais dans la maison de Mattathias, je me demandais : « Simon sera-t-il là ? Me regardera-t-il ? Me parlera-t-il ? Touchera-t-il ma main ? »

Envahi par la rage et le dépit je ne pus que répondre :

— Et Judas n'est parti que depuis quatre jours !

— Quoi ?

Elle se tourna vers moi, incrédule.

— Tu m'as entendu.

— Simon, qu'ai-je à faire de Judas ? Simon, que t'ai-je fait ? Tu as été de pierre, de glace — et non seulement pour moi, mais pour ton père, pour Judas !

— Sans raison ?

— J'ignore tes raisons, Simon.

— Et quand tu es sortie avec Judas, avant son départ...

— Je n'aime pas Judas, dit-elle avec lassitude.

— Le sait-il ?

— Il le sait.

Je secouai désespérément la tête.

— Il t'aime, je le sais.

— Simon, ta vie entière sera-t-elle consacrée à Judas ? N'y a-t-il rien d'autre que Jonathan, qu'Eléazar, que Jean ? Quelle faute portes-tu pour eux ? Judas m'a prise dans ses bras et j'ai eu pitié de lui. Je ne lui appartiens pas. Je n'appartiens à personne, Simon ben Mattathias. Je ne peux appartenir qu'à un seul homme.

— Tu as eu pitié de lui ? murmurai-je. Tu as eu pitié de Judas ?

— J'ai eu pitié de lui, Simon ; tu ne comprends pas ?

— Non, non...

Assise là, au clair de lune, comment dire ce qu'elle était, comment la dépeindrai-je ? Je la pris dans mes bras, refermai sur elle les pans de mon manteau et nous nous étendîmes sous l'olivier...

Nous marchâmes ensuite dans la nuit, la main dans la main, grimpant de terrasse en terrasse, jusqu'aux crêtes dénudées des collines où le vent qui faisait gémir les arbres verts nous caressait d'un souffle frais et embaumé, moi, Simon, et cette femme qui m'ôtait toute crainte de la mort, de l'avenir, de la misère et de la souffrance, et me révélait une vie jusqu'alors inconnue.

Ce furent quatre semaines d'un bonheur intense. Qui n'était un secret pour personne. A Modin, où la moitié de la ville nous était apparentée d'une manière ou d'une autre, il ne pouvait y avoir de secret. Quiconque voyait Ruth me regarder, ou me voyait regarder Ruth, savait tout ce qu'il y avait à savoir.

Nous apprenions à nous connaître. Elle m'obligea à m'éprouver moi-même, à descendre au fond de moi et à découvrir la nature et la signification de l'amère et subtile inimitié qui me séparait de Judas. Comme elle me connaissait bien, cette grande et belle femme! Comme je la connaissais peu! Un jour que je lui parlais de Judas — je ne lui en reparlai jamais par la suite — elle se retourna vers moi, presque en fureur :

— Tu disais connaître Judas, tu ne le connais pas! Et tu ne me connais pas. A tes yeux, je ne suis pas une personne, un être vivant!

Je la regardai, ses longues jambes, ses seins hauts, royalement plus vivante que quiconque.

— Simon, lorsque tu me connaîtras, tu n'auras plus jamais peur. Je te le promets. Pour toi, je serai forte, Simon. Les mauvais jours vont venir ; je le sais et je sais où iront les fils de l'Adon ; mais je serai forte pour toi, Simon. Nous avons devant nous une longue vie, si longue, si longue... et un jour tout sera comme avant, le soleil luira de nouveau sur une terre aimable et pacifiée.

Elle aimait la terre comme je l'aimais, comme un Juif aime sa terre et ses fruits. Elle était fertile, des fils et des filles viendraient après moi ; la vieille semence lèverait à nouveau et toujours. Je dis à l'Adon que nous allions nous marier dans le mois.

— Tu es un homme, et tu as l'âge du mariage. Pourquoi viens-tu me l'annoncer?

— Parce que tu es mon père et que je veux ta bénédiction.

— Pourtant tu ne m'as pas demandé mon avis?

— Je l'aime, elle m'aime.

— Où est ton frère?

— L'ai-je fait partir? M'a-t-il dit où il allait? Est-ce là toute ma vie. Où est mon frère, toujours, où est mon frère?

— Est-ce ta vie? me demanda gravement l'Adon. Ta vie est à Dieu, pas à moi, ni à toi. Tout Israël est dans l'affliction, mais rien ne compte que ton propre bonheur.

Avec Ruth, nous parlions de notre enfant. Nous devions l'appeler Déborah si c'était une fille, David si c'était un garçon. Elle était belle, mais maintenant un nouvel éclat s'ajoutait à sa beauté. Même dans notre village de Modin, où on l'avait vue en maillot, puis grandir et se former, même pour Modin, elle était une créature nouvelle, et les gens, se retournant sur son passage, disaient : « C'est une reine du vieux royaume d'Israël, une Kohan rousse du temps jadis. » Si les vieillards me croisaient dans la rue, ils ajoutaient au « *shalom* » (« paix ») : « Dieu veuille que tu engendres une race de rois! »

Tel était mon bonheur et voici qu'il prit fin ; c'était il y a bien longtemps, les larmes sèchent et la douleur passe comme toutes choses. Les événements tournèrent mal, insensiblement, de sorte que pendant les deux ou trois semaines qui s'écoulaient entre les visites d'Apelle ou d'un de ses hommes, nous pouvions oublier et continuer à vivre. Modin fut épargné plus longtemps que d'autres villages. Les impôts devenaient plus lourds ; nous étions insultés plus souvent et les insultes étaient plus graves : un jour, le rabbin Enoch fut flagellé presque à mort. Mais ce n'était rien encore que nous ne pussions supporter.

Judas était parti depuis cinq semaines lorsqu'Apelle lui-même revint avec cent hommes et fit appeler tous les habitants sur la place du village.

HOWARD FAST

(A suivre.)

TRADUCTION C. DE PALAMINY

EN LISANT LA CHARTREUSE

LA *Chartreuse de Parme* est un livre de promptitude et d'inspiration. C'est essentiel de savoir qu'elle fut composée en cinquante-deux jours, du 4 novembre au 26 décembre 1838, et à Paris ; qu'elle fut en partie *écrite* et en partie *dictée*. Stendhal précise : « *J'improvisais en dictant : je ne savais jamais, en dictant un chapitre, ce qui arriverait au chapitre suivant.* » Et c'est ainsi que l'auteur, vivant dans une atmosphère fiévreuse, dans une pression croissante, fit de son livre une manière de « somme » de toute sa jeunesse, au hasard de l'anecdote, au fil du souvenir des aventures et des rencontres que la vie et la lecture lui avaient procurées ; car pour quelques privilégiés, lire c'est vivre encore.

La Chartreuse serait donc, comme le disait si bien la duchesse de Vicence dès la parution, des sortes de *mémoires*, et son attrait spécial en vient. Elle garde cette variété du récit personnel, ce flux du souvenir vainqueur. Elle est emportée par un souffle de juvénilité, une brise ardente et qui ne tombe jamais. Elle reste essentiellement orale, animée, sans réticences de plume ni appesantissements stylistiques. Ses hautes qualités et ses minces défauts en proviennent. Elle ne veut qu'assurer et convaincre qu'à ce moment du monde, bien des gens couraient, se démenaient, se précipitaient à la recherche du bonheur. Henri Beyle y proclame sa philosophie en retrouvant dans tous les êtres, par un acte incessant d'incarnation, son besoin de sentir et de jouir de sa sensibilité : ce *libido satiendi* des innombrables cœurs qu'il fait battre avec le sien, dans toutes ces poitrines altérées. Henri Beyle revit dans une cervelle ducale comme aux tripes d'un estafier, sous la peau d'une belle ou le cuir d'un vieillard ; dans l'amour, la haine, la concupiscence ou l'archangélisme. Ces huit semaines où il se replongea dans sa jeunesse, dans sa vie telle qu'elle fut ou qu'elle aurait dû être, il les a passées en contacts, en palpations, en attouchements, en caresses, avec une sensibilité, une sensualité toujours vivaces et présentes quoique volontairement minimisées. Les attentifs sont profondément remués par cette persistance

du désir qui peut échapper aux indifférents, aux mornes ; et c'est à la fois la cause de cet éclatant succès et de cet insuccès sourd entre lesquels vacille encore *la Chartreuse*.

Livre de nostalgie ruisselante, alors que la fatigue de Stendhal et la laideur de la rue Caumartin se combinaient pour opprimer l'écrivain. Tout est écrit à peine entrevu, tout jaillit à peine réveillé, hors de cette ambiance adolescente, de cette splendeur du jadis dont l'homme se grise, envahi, chaque jour plus, par la résurgence de ses émois, de ses rêves, de ses féeries. Impossible de penser même à un plan qui l'eût contraint. Les personnages et les événements défilent, se poursuivent sur l'écran du souvenir.

On y perd de la cohésion, de la volonté, des dimensions relatives et mesurées, logiques ; on y gagne une allégresse et une verve toujours renouvelées et le choix le plus juste : *celui du plaisir*, car l'acte ou l'incident n'est retenu qu'en proportion de l'agrément qu'en prit l'imagination du créateur. L'écrivain se souvient de son plaisir et espère que le plaisir du lecteur suivra. Il n'a pas tort. On y trouve une nervosité que rien n'alourdit. Il n'y a point de chairs mortes dans *la Chartreuse*, et c'est l'avantage du livre sans plan de ne comporter jamais de remplissages.

La Chartreuse de Parme est une étude très poussée de l'esprit italien dans un moment de transition, vers 1820, à l'instant où la Péninsule, échappant à l'emprise française, reprend son découpage ancien et tente de rattraper aussi ses mœurs monarchiques. Cette étude y emploie une foule de personnages dont l'activité extérieure et intérieure nous renseignera, avec le minimum de commentaires ou de « considérations », loin de toute pédanterie ou froideur. L'Italie se retrouve divisée en aimables petits États à qui rien ne manque pour le bonheur, sauf l'esprit de tranquillité envolé à jamais ; sauf cette vieille résignation si utile, si quiète, que connaissaient les vieux âges, loin de notre compétition perpétuelle et de notre angoisse. Les gouvernements, les princes et les grands-ducs sont en réaction, réaction très tenace plutôt que très violente, contre le libéralisme éclos sous Napoléon, contre un éventuel jacobinisme et une révolution possible. Les principicules se maintiennent à grand renfort de ruse, d'espionnage et de police.

Et voici les admirables frasques d'un jeune aristo qui veut, des premiers de sa caste, *vivre sa vie*, dans le milieu le plus conformiste, le plus compassé, tandis qu'autour de lui, d'autres frénésies et de toutes sortes bouillonnent et fusent, soulevant, elles aussi, fendillant avant de le faire sauter, le couvercle, la croûte de respectabilité maintenant factice, la bonne tenue monarchique. Tous voulaient alors *se réaliser*, attraper le bonheur, tous les bonheurs, pouvoir, fortune et amour ; mais l'amour étant le couronnement italien de la vie, lui seul pourrait suffire.

Le duché de Parme, c'est un panier de crabes, et ce serait atroce si ce n'était délicieux, car l'ardeur générale est telle qu'on y est gagné, qu'on finit par ne plus réfléchir, ne plus se poser de questions ni faire de rappro-

chements, et qu'on s'engourdit la conscience dans ce jeu rebondissant. Ils aiment, ils haïssent ; ils sont fidèles jusqu'à donner leur vie, ignobles jusqu'à écœurer, plats à faire pleurer ou sourire. Ils sanglotent d'amour et empoisonnent en s'essuyant les yeux ; ils écrivent d'atroces lettres anonymes entre deux sonnets tendres. L'enthousiasme serait l'ennemi n° 1, mais tous sont follement enthousiastes, pour le bien et le mal. Et d'une gaîté, mais d'une gaîté foncière, médullaire, sans nom! La bonne administration autrichienne, si sage, les avait par trop civilisés, aussi par trop poncés : l'arrivée des barbares, des sauvages, des Français, des héroïques voyous de l'Empire et de la Révolution, les désaxe, les bouleverse, les affole. Les voilà méconnaissables, intimement, si beaucoup portent encore la poudre et les basques. Les princes ont des esprits de laquais et les laquais, des âmes royales. Les voleurs et les bandits sont poètes ; les dénonciateurs, des cœurs d'élite. On y rencontre des premiers ministres qui, près d'une lampe, vérifient la pointe de leur poignard comme des *bravi*, des duchesses qui avouent, gentiment, et dans une salle de bal, au milieu de trois cents flatteurs, avoir assassiné le souverain ; des princes vertueux qui violent des dames mûres ; de très charmants simoniaques ; des archevêques fort saints qui agissent en courtisans infâmes, très éloquents et qui, cependant, mettent un quart d'heure à ouvrir la bouche ; des vierges infiniment pures qui se donnent en cinq secs, tout debout. Des jacobins qui restent aristocrates dans les moelles. Un grouillis insensé de jolis monstres, mais si vivement présentés qu'on les admet. Tout cela est vrai, sans doute, tout en étant peu vraisemblable, mais reste indéniable, indiscutable à force de prestesse. Cela fut, n'en discutons pas ; on y devine le détail noté, et la rapidité du mouvement suffirait pour convaincre.

***

Mais il arrive cette chose si curieuse et qui n'a pas été assez remarquée : ce livre, qui voulut être jacobin, est, en définitive un des monuments aristocratiques les plus sûrs et des plus choyés par leur auteur. Stendhal, avec ses airs de tête et ses déclarations libérales, restait un aristocrate et un oligarchique ; un *sang bleu*. Il dépassait même l'aristo, car celui-ci ne hait pas le peuple, et Beyle le détestait. Dans la vie d'Henri Brulard, il spécifie : « *Ce serait pour moi un supplice de tous les instants que de vivre avec le peuple* »... On doit rappeler, c'est vrai, qu'il écrivit : « *Courier avait raison, c'est par une ou plusieurs catins que la plupart des grandes familles de la noblesse ont fait fortune. Cela est impossible à New-York, mais on bâille à tout rompre à New-York* », oubliant que, plus souvent encore, les fortunes des gentilshommes vinrent des grands services rendus : celles des Sully, des Colbert, des Turgot. Mais si Brulard est injuste pour la caste, avec quelle joie s'y mêle-t-il, s'y frotte-t-il! Seuls ses tenants valent : eux seuls ont réalisé la bête humaine de qualité, dans une liberté profonde, une audace intime et loin des idées sordides, dans leur orgueil,

leur insolence de conscients privilégiés. Eux seuls se soumettent entièrement à cette morale du bonheur dont Stendhal fit sa religion, et ils osent s'en targuer. Ce sont des gars qui s'épanouissent dans le goût de l'exquis, du magnifique, et surtout du risqué. Pour Stendhal, on commence à vivre dès l'instant où l'on se décide à risquer sa vie. Rien d'autre pour sortir des instincts animaux. Ce goût de l'épique domine tellement toute *la Chartreuse* que les bourgeois y font figure d'escargots au milieu de mantes religieuses. Voici le livre de la fête aristocratique, loin des pénitences et des grimaces hypocrites chères aux démocraties. On y rencontre de ces superbes injustices qui valent la peine de respirer et vous dilatent. On y prend un bain d'intrépidité et d'entrain. La pleurnicherie sociale et ses lamentations haineuses sont inconnues, comme cette fausse pitié, cette basse pitié, cet efféminement, qui sèment l'envie, l'amollissement, le dégoût, qui ont créé la délectation morose de toute une nation, de toute une humanité : du peuple. Ici, plutôt que de lui faire valoir ses souffrances, on lui prône ses joies, et on lui dirait : « Tu es triste, tu es malheureux ? Alors tu n'es qu'un imbécile, et garde ton lot, tu n'en mérites pas plus ! »

On savoure, dans *la Chartreuse*, la valeur des maisons puissantes, des individualités hautaines et fortes, des richesses particulières, pour amener autour d'elles la joie, la certitude, le séidisme, ce dévouement à la fois pratique et mystique qui est une des résonances les plus fortes de l'âme humaine. Le mot *maître* détient encore tout son pouvoir. On se grandit en obéissant, en se confiant à des mains puissantes. Les domestiques des hautes maisons sont résolus à devenir des *bulli*, des coupe-jarrets, des escogriffes ; à marcher droit sur les prisons, le prétoire, le palais ducal, au choix de madame et à son premier signe. Il est vrai que madame est de grande race, reste familière, se montre généreuse et de main ouverte, fait crever ses tonneaux de vin et distribue ses dernières métairies, et que son bon ami corrige les sonnets du cocher.

« *Avec ces cris de république, ces fous nous empêcheraient de jouir de la meilleure des monarchies* », inscrit Stendhal en épigraphe du chapitre XIV, et il regrette cette époque-là où l'audace menait le monde. Où l'on ne vivait pas sous la domination du paperassier, de l'ignoble plumitif. Une fois qu'on était nanti d'un passeport, l'avidité du scribe ne pouvait aller plus loin. Fabrice, dans ses malheurs, en usa près d'une bonne demi-douzaine et tous différents. Il en exhibe aux noms de Vassi, marchand de baromètres, de Bossi, clerc, et le comte Mosca lui en fournit des paquets. Notre héros mesure un mètre soixante-dix-sept, a vingt-trois ans et en porte dix-huit. Or, il utilise le passeport de Giletti qu'il vient de tuer, qui, lui, mesurait un mètre quatre-vingt-neuf, avait quarante-deux ans et fatigué... L'employé qui contrôle aime mieux aller prendre un verre que de conclure, et passe la main. D'ailleurs, un bon passeport, bien fait et bien faux, ne nous coûterait que de 40 à 50 francs, assure Ludovic, le cocher à la rime et au couteau faciles. Et cela suffisait, cela répondait à

tout. Liberté nominale? Non. Liberté réelle? Oui. Et ces petits États augmentaient le caractère, nourrissaient l'indépendance et la fantaisie individuelles. Individualisme, c'est aristocratie.

Fabrice est intimement persuadé que *sa naissance lui donne le droit d'être heureux*, et cette notion subtile montre bien la connaissance que Beyle avait de ces âmes tellement chargées d'héritage, comme il sut les approcher, si même il n'eut pas le sentiment de leur appartenir. Fabrice en sera plus téméraire, plus déraisonnable. Plus admirable et plus émouvant. Tels gens sont, pour Stendhal, le sel de la terre. Il semble, en fait, les avoir comme catalogués, de la même façon que dans *l'Amour*, il classait les passions. Avec soin, il aurait dessiné chaque type d'aristocrate. Sans entrer dans le détail qui serait trop facile, nous signalerons qu'après avoir représenté la hardiesse essentielle et quasi légitime de la caste et sa fantaisie chez Fabrice, Beyle exprime sa valeur décisive et politique dans l'âge mûr avec le prince de Parme et son ministre Mosca ; la courtisanerie grandiose d'un Crescenzi ; la courtisanerie minuscule avec ce personnage si admirablement bouffon de Gonzo, et la courtisanerie ambitieuse d'un Fabio Conti. En même temps, nous attirons l'attention sur sa volonté de *répliques féminines*, depuis Clélia, la sotte touchante, jusqu'à la marquise Raversi, en passant par l'éblouissante Gina et la Balbi. Ne dirait-on pas que Stendhal se fût complu à une symétrie? Et ces caractères sont d'autant plus caressés que notre libertaire se montre impitoyable pour les parvenus de la politique ou de la finance, pour un Rassi, par exemple, dont il écrit avec volupté que le prince lui botte le derrière. Pour le « comte » Rassi, Stendhal eût été un bon hobereau du XVIIIe siècle qu'il n'aurait pas été moins dur.

Notre républicain n'est à l'aise que dans les grandes maisons pleines de familiers dévoués. Voyez la valeur qu'il accorde à la gent domestique, voyez le rôle du valet chez Stendhal comme dans le théâtre classique. L'aristo fut un bon maître ; il le fallait, sans cela personne n'eût compris la place de confident et d'entremetteur tenue par le domestique dans la vie théâtrale. Stendhal s'engoue jusqu'à l'absurde.

D'ailleurs, il s'est réalisé lui-même dans le comte Mosca, dans sa complexité, et c'est bien plutôt Stendhal qu'il voulut peindre plutôt qu'un Metternich trop grand seigneur. Mosca, ce serait Henri Beyle tel qu'il aurait voulu paraître, voulu être, même. De grandes affaires et de grandes amours ; gouverner les unes et les autres et les faire réussir dans l'expansion de la race. Fidélité au monarque, intuitive et combattue, mais soumise. Et qu'il est quand même plaisant ce comte Mosca! Comment ne pas aimer ce ministre suprême qui n'a pas voulu mettre son prince en fausse position, mais qui s'embusque avec quelques officiers en demi-solde, ses amis intimes, prêt à mettre l'épée à la main pour sauver le *préféré de la femme qu'il aime*. Comment ne pas apprécier le serviteur raillé, mais qui charge pour ne pas permettre à la populace de profaner la statue de son maître mort! Ce délicieux Mosca, qui considère l'autorité

comme un mal nécessaire et, bien loin d'en renforcer le joug, tente toujours d'en pallier les méfaits. Voilà comment eût agi M. le comte de Stendhal.

***

Cette tendance aristocrate, c'est bien peu de chose par rapport à la valeur littéraire d'un livre, et pourtant cela compta beaucoup dans l'accueil qui fut fait et qui est fait encore à *la Chartreuse*. Cette magnifique chronique ne trouva pas de *milieu bien déterminé* hors des jeunes gens ; hors de ceux qui se laissent aller sans contrôler à leur agrément et sans le compliquer de revendications politiques. Ne cachons pas que tous les grands succès contiennent du sectarisme, déclaré ou secret. Ici, il y eut flottement. Les gens de droite d'un certain âge, ceux qui consacrent les réputations en les soutenant de leurs achats, eurent tendance à s'indigner et, par manque de sensibilité, ne retinrent que les ridicules jetés sur l'ancien régime. Les démocrates, moins théoriques, ne purent que s'indigner de relever chez Stendhal, ce camarade de combat d'un Paul-Louis, un tel engouement pour les seigneurs, un tel dédain pour le libéralisme pleurard, pour l'empoisonnante démagogie. Nous connûmes un respectable homme de gauche (qui serait ultra aujourd'hui), vraiment scandalisé par les proclamations de ce Beyle : « *Je ne veux faire la cour à personne, moins encore au peuple qu'au ministre...* » Et par les affres de la duchesse, au chapitre VI, sur la triste vie américaine : « *ce respect qu'il faut avoir pour les artisans de la rue qui, par leur vote, décident de tout* ».

En fait, il se pourrait que Beyle fut surpris lui-même des tendances qu'il libéra dans sa dictée enthousiaste. Mais ses remords, ses retours, ses réticences ne purent lutter contre l'attrait victorieux, contre l'être entier qui s'exaltait dans ces sensations raréfiantes. Mais il l'admit ; le livre se trouva décidément orienté puisque, finalement, il le dédia aux « happy few », à l'agrément du petit nombre ; qu'il le proposa à ceux qui restent les gentilshommes éternels, aux jeunes gens qu'une éducation reçue avec la naissance a déjà formés, et qui doivent se mouvoir parmi les complications du monde matériel et spirituel. Disons toutefois que l'audience de *la Chartreuse* ne risque pas de diminuer, car l'aristocratie durera, en effet, éternellement ; c'est une forme normale de la vie. L'aristocratie change de formes et de titres, voilà tout, mais elle est constituée essentiellement par des facilités héritées et l'apport consanguin de délicatesses. Toute la bourgeoisie du monde est actuellement dans une condition de noblesse. Il n'y manque que le titre qui n'est, par rapport au comportement, qu'une étiquette négligeable. Dans une société communiste, les aristocrates seront, sont, les fils de fonctionnaires qui trouvent, avec l'habitude du commandement, une vie plus aisée et ces loisirs nécessaires à la maturation de l'homme, à la qualité des âmes. Tant qu'il y aura des jeunes gens pour souffler au milieu du labeur actuel préconisé par des crétins, *la Chartreuse* ne risque pas d'être oubliée.

Mais ici se pose alors un problème que nous n'eussions voulu pas même effleurer. Moralité ou immoralité du livre? En soi, *la Chartreuse* est plus qu'immorale, elle est amorale ; cependant cette amoralité a-t-elle une portée convaincante?

Amorale autant que faire se peut. Fabrice, ce charmant garçon si plein des vertus de del Dongo, n'est pas le fils de son père. Que le bonhomme del Dongo ne fût pas capable de procréer un enfant pareil et dût se résigner à engendrer des Ascagne horribles et blafards, il n'en reste pas moins que cette marquise del Dongo, qu'on nous fait tant respecter et chérir, s'est abandonnée au beau lieutenant Robert et n'en éprouve aucun trouble, si ce n'est le regret d'une séparation. Que cette Gina qui nous ravit n'est qu'une femme légère et pratique, vite consolée de la mort de l'excellent Pietranera, qu'elle trompait d'ailleurs, et qui se donne sans passion au cher Mosca, qui s'offrirait avec passion à son joli neveu de quinze ans moins âgé qu'elle. Ne parlons pas de l'empoisonnement du prince, de bonne guerre, mais enfin le mariage Sanseverina, pour assurer la matérielle, est de digestion difficile. Que Fabrice se décide mûrement à devenir un mauvais prêtre ; qu'il s'astreigne à une comédie abominable qu'on sait nous rendre amusante et jolie ; que ce généreux comte Mosca combine artistement l'intrigue qui doit porter son neveu utérin et indigne à l'archevêché de Parme, voilà les manières de nos héros. Pour le reste, c'est aussi affreux. Le pouvoir, la justice, la piété, la candeur sont bafoués, salis. L'adultération des hauts sentiments est générale ; et finalement si ce livre tellement gai se termine sans gaîté, la morale n'y paraît point. C'est le jeu ordinaire de la vie. Il y a eu, avant, triomphe des conjurés. Le comte est fort riche. Gina s'apaise. Fabrice aime et possède. Après, ils n'existent plus ; on en est détaché quand ils meurent.

Nous avons été gagnés, séduits, par la nervosité du propos, par l'élan du récit ; nous n'avons pas le temps de nous reprendre, ni le recul nécessaire au jugement.

A la fin, en présence des tombes, nous ne sommes encore que poésie et trouble et volupté. Alors, *la Chartreuse?...*

Eh bien! Si nous pensons que l'éblouissant livre ne doit pas être mis entre de trop jeunes mains, nous n'estimons pas qu'il soit, tout en étant immoral, *d'action immorale.* C'est trop rapide et trop gai. Nous nous voyons en présence d'un *jeu* supérieur, et finissant par donner une impression de jonglerie, d'irréalité. La surprise que causent ces gestes et ces sentiments leur enlève du pouvoir d'imitation. De plus, la période exploitée prive quelque peu le livre de valeur exemplaire, la période et le lieu. Ces choses paraissent exceptionnelles et ne peuvent orienter une vie normale. Déjà, en 1840, ces façons étonnèrent. Et nous sommes en Italie, terre des merveilles pour tant de générations, terre des magies ; la petite folie italienne, tout homme l'a connue mais brève, elle ne peut être conductrice. L'Italie, jusqu'à nos jours, fut la patrie de toutes les passions. On s'y rendait pour augmenter encore son exaltation, sa frénésie. La vie

pratique en restait bien éloignée. Notons en passant que cette sorte d'Italie est en régression ; peut-être est-elle anéantie pour un siècle. Le peuple italien s'est dévalorisé au point de nuire à sa patrie. Mais enfin, l'Italie fut la terre des voyages exceptionnels, d'amours défendues ou d'amours nuptiales, des violents bonheurs mais temporaires.

Ajoutons ceci : l'amoralité de *la Chartreuse* est telle qu'à la manière de certains poisons elle n'agit plus. La dose est trop forte pour être assimilable et efficace. Ajoutons encore, ce qui aura plus de valeur, qu'on y constate quelque chose de spécial et de délicat. La morale laïque y est abominée, soit ; la morale chrétienne, plus haute, trucidée, martyrisée. Mais il y reste quelque chose de plus difficile encore : la *morale chevaleresque*, la morale aristocratique, fleur de l'être, et sans laquelle le monde ne serait qu'un mauvais lieu. Celle-ci est brillamment représentée par nos quatre protagonistes, par ceux qui déterminent les sympathies et les engouements. Fabrice, Mosca, Gina, Clélia sont menés par quelque chose de transcendant et de superbe, et le reste peut grouiller de reptiles, cela suffit. Si les adeptes de *la Chartreuse* finissaient par prendre modèle sur nos quatre héros, il n'y aurait que demi-mal, car, à défaut d'une vie édifiante et bonne, ils se soumettraient aux exigences d'une vie belle et dangereuse, une de ces existences léonines nécessaires à l'humain pour le faire encore croire à l'homme, à sa destinée. *La Chartreuse*, en dernière analyse, est une leçon de chevaleresque, et elles sont bien rares. Qu'on y compare *la Confession d'un Enfant du Siècle* paru deux ans auparavant et l'on appréciera le dédain de cette mélancolie paresseuse, de cette mollesse avachie, qu'allait s'octroyer la jeunesse. Romanesque, *la Chartreuse*, mais non romantique. Quel éloge et, même, quelle vertu!

LA VARENDE

RÉCENTES PUBLICATIONS STENDHALIENNES

Signalons parmi les ouvrages récents consacrés à Stendhal : *Stendhal, le Bord de l'Eau* et *la Note Secrète*, par C. Liprandi (Aubanel, Avignon), *Aux Ames sensibles*, choix de lettres présentées par E. Boudot-Lamotte (Gallimard), *Notre Stendhal*, par Jean Davray (Albin-Michel), *Autour de Stendhal*, excellent ouvrage de notre collaborateur René Dollot, consacré surtout aux séjours de Stendhal en Italie, et le *Petit Dictionnaire Stendhalien (Le Divan)* de Henri Martineau, passionnant répertoire des amitiés stendhaliennes. Si l'on est curieux des origines de *la Chartreuse*, on se référera utilement à l'ouvrage de Pierre Martino *(Stendhal* - Boivin). A l'origine de *la Chartreuse*, il y a les fameuses *Chroniques Italiennes* dont Stendhal avait acheté le manuscrit en 1832. Pour Martino « *les personnages et les faits essentiels de* la Chartreuse, *dont l'action se passe entre 1815 et 1830, viennent du XVIe siècle.* » La vie d'Alexandre Farnèse a inspiré celle de Fabrice del Dongo. Quant au récit de la captivité de Fabrice, il a été écrit sous l'influence de la lecture des *Mémoires d'un Prisonnier d'Etat au Spielberg*, le célèbre livre d'Andryane. Ces « sources » doivent être, bien entendu, combinées avec les souvenirs de la jeunesse de Stendhal, ainsi que l'expose brillamment notre collaborateur La Varende.

UN HOMME PERDU

BARTIN résuma sa conversation avec le vieux Popo, seul Indien qui baragouinât le créole :

— ... Zéro. Pas une lueur. Pourtant le gars n'a pas l'air d'un imbécile, il fait même un petit effort pour comprendre, chose rare, je vous le dis.

Bartin ralluma son mégot, posément, comme si l'opération eût mérité les mêmes soins que l'entrevue en cours. A la manière des interprètes professionnels, il donnait très bien l'impression de rester hors du coup. Il reprit d'une voix neutre :

— Je lui ai posé les questions sous les formes les plus variées, avec des mots simples, des images bien concrètes, et je n'en tire que des monosyllabes négatifs accompagnés d'expressions fugitives, tantôt amusées, tantôt ahuries. Vous avez pu vous en rendre compte aussi bien que moi. Je n'ai pas besoin de traduire les jeux de physionomie, c'est international.

— Ça dépend, fit Johnny de sa belle voix catégorique, j'ai connu un vieil Algonquin qui fronçait le sourcil pour exprimer son plaisir quand on lui faisait boire du coca-cola.

— Vous avez pu vous méprendre, fit Bartin, et, de toutes manières, apprécier le coca-cola est déjà une opération complexe. En outre, froncer le sourcil est un signe très sophistiqué par l'usage immodéré qu'en font les gens civilisés ; votre Algonquin s'en servait peut-être à tort et à travers, par esprit de complaisance ou d'imitation.

— Allons, fit la voix tranquille et un peu vulgaire de Thomas, au fait!

Mais Bartin continua, pédant :

— L'ahurissement est une émotion élémentaire, ses manifestations sont instinctives et identiques à travers le temps et l'espace. Supposez que, pour des motifs différents, le président Truman et le chasseur d'auroch en soient comme deux ronds de flan, ils offriront la même expression. Il n'y a pas à chinoiser là-dessus.

— On ne chinoise pas. Mais qu'une idée d'avion, qu'une idée de chute extraordinaire, n'éveille aucun souvenir dans ce vieux crâne, dit Bill en désignant l'Indien, ça ne prouve encore rien. Bentley a pu tomber assez loin d'ici, rencontrer la tribu après plusieurs jours de marche et...

— Aucune réaction particulière non plus quand je lui ai dit que nous cherchons un homme blanc dans les parages, sinon les mêmes signes de surprise, corrigés d'un rien d'amusement, parce que ces gens-là sont incapables de nous prendre au sérieux. Nous valons mieux que les nègres, mais nous restons des hurluberlus tant soit peu funestes ; rigoler doucement est leur manière de tenir les distances. A bien regarder les choses d'ailleurs...

— Ça va, fit Thomas. On n'est quand même pas ici pour débiner la civilisation. Je vais lui payer encore une tournée, ça peut lui décoller la mémoire.

Mais Bill tira le bidon à soi. Il était contre l'abus du tafia, à cause de la morale ou de l'hygiène, la chose n'était pas nette dans son esprit, peu importe. La main serrée sur le goulot il revint au cœur de l'affaire, envisageant l'hypothèse où la tribu aurait un intérêt quelconque à dissimuler la présence de Bentley :

— Vous voyez ce que je veux dire ? Une séquestration pour des mobiles insoupçonnables, d'origine mystique, par exemple, ou superstitieuse ou...

— Du roman, dit Bartin.

— Pardon ! s'écria Johnny, les Indiens ont une puissance de dissimulation fantastique, c'est bien connu, et pour crever leur couche de mystère...

— Feuilleton, fit Bartin. Ces gens-là ne sont énormes en rien et guère plus mystérieux que mes pieds. Si vous recommencez tous à avoir des visions de cinéma, on va nager.

Le vieux Popo était toujours parmi eux, assis sur un petit banc et fumant avec condescendance une Chesterfield. Son attitude était celle d'un homme pour qui toute espèce de conversation représente un jeu futile et un peu dégradant. Les autres Indiens somnolaient ou rêvassaient, nullement préoccupés en apparence par les étrangers qu'ils avaient accueillis sous leur toit, à l'extrémité du grand carbet commun. C'était un hangar de noble proportion. La voûte en palmes tressées reposait sur des poteaux, à cinq pieds environ du sol, ce qui ménageait une ouverture basse, mais hospitalière et secrète. La clarté y était uniforme, légèrement pourprée à cause de la teinture de roucou dont les Indiens s'enduisent le corps et qui finit par imprégner toutes choses. Les hamacs, tendus côte à côte, oscillaient à peine en mijotant l'odeur sacrée du clan, douceâtre, entêtante, odeur de la race épuisée qui transpire dans ses onguents de pourpre.

Les étrangers avaient accosté au début de la matinée, à bord d'un gros canot indigène appareillé d'un propulseur Johnson 9 CV. Aban-

donnés par les canotiers noirs au moment où ils s'engageaient dans cet affluent de l'Itany, les quatre blancs avaient dû se résigner à poursuivre la route sur un seul canot, à se débrouiller par leurs propres moyens dans plusieurs barres de roches et même dans un saut important. Rien que pour franchir le saut, il avait fallu toute une journée d'efforts et l'espoir de trouver au-delà le village des Indiens Chitobas qui faisait le but de l'expédition. Ils furent heureux de trouver le village, parce que toucher au but est toujours une satisfaction, mais le but ne remplissait pas d'emblée ses promesses.

L'expédition était montée par un grand quotidien d'Ohaha City qui, sur la foi de rapports aussi vaseux qu'affirmatifs, et sous le charme de sensationnelles révélations, prétendait retrouver Alexander Bentley, enfant d'Ohaha, aviateur célèbre pour avoir, quinze ans plus tôt, disparu au plus épais de la forêt équinoxiale, aux confins des Guyanes et du Brésil, dans des circonstances qui pouvaient effectivement laisser un doute sur sa mort. L'opinion, elle, avait décidé qu'il était encore vivant, captif de la forêt ou des Indiens, et les agences internationales avaient entretenu pieusement cette belle et mystérieuse histoire qui plaisait tant au public. Déjà trois tentatives avaient échoué plus ou moins piteusement, mais pour celle-ci, les promoteurs avaient mis tout le paquet : une publicité terrible, une auréole d'aventure super-romantique avec la caution morale de Pizarre et Livingstone, toute la solidarité des enfants d'Ohaha, ce qu'il fallait des plus nobles sentiments de fraternité humaine et tout un tralala de pittoresque ethnographique minutieusement gratiné. Trois journalistes avaient été désignés pour cette mission, trois hardis pionniers de l'information aussi talentueux qu'intrépides : Bill, Thomas et Johnny, tous trois munis de boussoles étanches, crayons phosphorescents, théodolites à pas variable, etc... Question peaux-rouges ils avaient lu tous les livres et vu tous les films. En outre, l'expédition était pourvue d'un petit œil électronique fonctionnant sur accus pour détecter les zones taboues. Arrivée à pied d'œuvre, cette équipe imbattable eut néanmoins quelques difficultés avec les populations indigènes et même avec les autorités locales, qui firent preuve d'une incompréhension et d'un manque d'égards bien inattendus. On expliqua aux sauveteurs qu'ils débarquaient en pleine période électorale et qu'on avait d'autres chiens à fouetter. C'est pourquoi ils décidèrent de s'adjoindre un auxiliaire du cru, capable d'aplanir les différends d'ordre psychologique ou administratif qui menaçaient de freiner leur élan, sans compter les mille riens qu'on ne peut prévoir dans une virée qui frise l'exploration. Ils choisirent donc ce Bartin, personnage à priori un petit peu louche, comme tous les blancs fixés dans ces parages. Mais l'idée qu'il pouvait être ancien bagnard, comme les jaloux l'insinuèrent, ne fut dans leur esprit ni une objection, ni une recommandation ; quand on a un peu vécu, on sait choisir son homme au coup d'œil sans lui demander de références. Le précieux Bartin, outre qu'il entendait fort

bien l'américain, parlait le créole français, le créole anglais et le taki-taki, jargon des canotiers noirs. Il avait de l'aplomb sans préjudice du doigté, une grande expérience de la rivière et des bois, enfin, montrait sur le plan général, un jugement subtil avec une tendance légère au sentencieux. Ajoutez à cela une égalité d'humeur exemplaire. En huit jours, il était passé tout naturellement, sans heurts, du rôle de factotum indigène à celui de pair et compagnon. Quand les circonstances semblaient vouloir démontrer que le véritable chef de la mission, c'était lui, Bartin, il n'abusait pas de l'avantage ; à peine un petit accent du côté de la familiarité, mais très supportable, et Bill lui-même n'en souffrait pas dans son amour-propre de chef responsable de l'expédition.

— Eh bien, moi, je vais vous dire une chose, déclara Johnny : j'ai cru surprendre un petit je-ne-sais-quoi dans le regard.

Johnny était un vrai brave type, le costaud serviable, la crème des athlètes, un de ceux qui, dans les grandes épreuves du journalisme, vous empoignaient indifféremment à bout de bras la grosse catastrophe à peine équarrie ou le bobard fumant pour le balancer à travers le monde avec le clin d'œil du champion. Bartin répondit :

— Si vous voulez procéder à l'analyse des je-ne-sais-quoi dans un regard d'Indien, vous allez perdre du temps. On ne fait pas du travail efficace en collectionnant les je-ne-sais-quoi.

— Donnez la photo, dit Bill, je vais la montrer aux autres, individuellement : la leur coller sous le nez, comme ça, hop! le choc visuel!

— Un test, précisa Johnny.

A cet instant, le vieux Popo, sans doute gagné par l'ennui, s'esquiva discrètement, à l'anglaise. On le vit, souple encore dans sa vieille peau fripée, traverser la nappe de soleil et disparaître dans le sous-bois.

— Je ne vous empêcherai pas de faire des tests, reprit Bartin, qui avait suivi du regard le vieux Popo, mais, question photo, j'aime mieux vous dire qu'ils n'ont pas eu d'album de famille pour s'exercer le coup d'œil. Montrez-leur le portrait de Bentley, la gorge de Dorothy Lamour ou une vue du Niagara, ce sera toujours zéro.

Bill fit observer qu'on n'avait pas fait six ou sept mille kilomètres pour s'avouer battu avec autant de légèreté :

— Nous pourrions, dit-il, tenter l'expérience en procédant à une deuxième distribution de pacotille. On en profiterait pour les examiner un à un, soigneusement, dans l'hypothèse où Bentley serait tout bonnement parmi eux, amnésique total.

— Ou abruti intégral, fit Thomas avec un accent de pitié et de résignation un peu prématuré.

— En ce cas, dit Bartin, je me demande si ça vaudrait la peine de le reconnaître.

Ces paroles soulevaient brutalement un problème de haute morale et posaient un cas de conscience des plus captivants. Thomas profita du flottement pour attraper le bidon, Bill lui-même présenta son quart

distraitement et, d'un accord tacite, le débat fut éludé. Bartin fit seulement un geste courtois, l'air de dire : « Personnellement j'estime que la question méritait cinq minutes d'examen, mais n'en parlons plus, c'est votre affaire. »

A vrai dire, malgré leur bonne condition physique, ses compagnons n'étaient pas dans leur meilleure assiette. Il y avait cette atmosphère un peu suffocante, l'énorme et silencieuse pression de la forêt, l'odeur de la tribu qui les travaillait sournoisement. Il y avait aussi ces canots de matériel qu'on avait dû laisser en arrière par suite de la défection des canotiers. Sans être d'un usage constant, le théodolite à détecteur compensé et l'œil tropico-électronique fournissaient un appui moral sérieux. Maintenant, c'était le régime du couteau de poche et des allumettes mouillées. Même pas de camera. Dieu merci, il restait les fusils, quelques vivres, du tafia et environ quinze heures de carburant pour le propulseur.

— De toutes manières, reprit Bartin, je fais réchauffer deux boîtes de haricots au lard. J'ai la dent.

— Oké, fit Bill, et tout compte fait, je pense qu'il vaut mieux surseoir à la deuxième distribution de pacotille jusqu'à l'arrivée du chef.

— Oh! fit Bartin fouillant dans la caisse de vivres, il ne faut pas vous exciter sur cette question de chef; ce n'est sûrement pas un personnage considérable. Chez ces Indiens, tout est mis en veilleuse, y compris la notion de commandement.

— On lui donnera tout de suite les cadeaux? demanda Johnny.

— On pourrait commencer par le couteau et seulement lui parler de fusil comme d'une chose possible, proposa Bill.

— Quoi! Vous prétendez lui acheter ses révélations? s'écria Bartin.

Tout en préparant le feu avec une grande dextérité, il jouait l'indignation, déplorant que Bill voulût introduire dans ces peuplades naïves des procédés de marchandage aussi abjects. Pour finir, il conseilla de donner ce qu'il y avait à donner, sans histoire ni calcul.

Les préparatifs du repas n'excitèrent, sous le carbet, aucun sentiment de curiosité notable. Au bout d'un quart d'heure, deux Indiens revenant de la rivière, la pagaie sur l'épaule, s'approchèrent du petit bivouac et s'arrêtèrent devant Johnny qui ouvrait une boîte de conserve avec un déploiement de force impressionnant, comme il faisait toutes choses. Accroupis sur leurs talons, ils assistèrent à l'opération avec un sourire largement déployé, du genre hilare, mais qui visiblement ne correspondait à aucune liesse intime. Ils avaient plutôt l'air de tuer le temps en assistant, faute de mieux, au plus insignifiant des spectacles. Dès les premiers contacts avec les Indiens, Bill, Thomas et Johnny avaient été impressionnés par leur indifférence à la nouveauté, allant jusqu'à la trouver suspecte et soupçonnant des relations clandestines avec le siècle. Mais ici, on ne pouvait même pas arguer du voisinage des orpailleurs, ni parler de créolisation, et pour d'aussi parfaits sauvages, ils avaient, par exemple,

une façon de fumer les Chesterfields qui donnait à réfléchir, en particulier à Johnny :

— Ils avalent la fumée et la rejettent par le nez! Vous avouerez que c'est marrant, disait-il, surpris, sinon vexé, de voir fleurir les derniers raffinements de la civilisation au cœur des bois inexplorés.

Alors Bartin rappelait que ces Indiens avaient tout de même inventé le tabac, la pipe et la cigarette roulée dans une écorce :

— Quand on fume depuis deux mille ans, disait-il, c'est bien rare si on ne sait pas souffler la fumée par le nez.

— Il n'y a pas que ça. Je trouve qu'ils sont quand même un peu durs à épater. Il est inadmissible qu'une boîte de haricots au lard ne paraisse même pas les intriguer un peu.

— Le concept inné de la boîte de conserve est philosophiquement valable, déclara Bartin qui attisait le feu à coups de chapeau.

— Oui, dit Bill, ce sont de grands philosophes.

— N'exagérons rien.

— Ou de parfaits abrutis, grogna Thomas, qui décidément avait le jugement mesquin.

— Vous n'y êtes pas, dit Bartin remuant la tambouille. Les Chitobas, permettez! Une élite, une sélection. Ils ont su nous distancer en esquivant les obstacles et les pièges du progrès, oui, à mon avis, ils sont très en avance sur nous, voilà.

— Oh zut! grogna Thomas.

— Zut? Eh bien! vous verrez où nous en serons dans une dizaine de siècles.

— Je suis de l'avis de Thomas, fit Johnny : zut! Envoyez la bectance.

Une fois encore, Bartin resta seul en face de ses vues lointaines. Le climat aidant, ses amis avaient contracté comme une paresse de l'esprit et montraient chaque jour un peu plus d'intolérance à l'égard des paradoxes les plus bénins. Johnny distribua les assiettes, et Bartin servit les rations. Sensible regain d'allégresse : Johnny lança même à l'adresse des deux Indiens un « *hello boys* » très expansif et sans arrière-pensée. Les deux Indiens s'éloignèrent.

— Je les ai vexés?

— Ça m'étonnerait. Mais ils n'ont pas comme nous le sens de l'apostrophe.

— Si Bentley est tombé sur des gars de ce genre-là, grogna Thomas, il n'a pas dû rigoler tous les jours.

L'image de Bentley, un instant oubliée, revint à l'esprit des sauveteurs, mais d'une façon déjà plus indécise et précaire et qui n'avait rien de commun avec les tableaux imaginés au départ d'Ohaha. L'enthousiasme des retrouvailles dans le décor luxuriant de la forêt tapissée d'orchidées, le vieux cacique écrasant une larme au milieu d'un cercle d'Indiens solennels et nostalgiques, les grandes bourrades dans les côtes du rescapé parmi les illuminations du whisky d'honneur au son des musiques pré-

colombiennes, etc., tout cela n'était plus envisagé avec sérieux. On peut même dire que dès les premiers contacts avec la forêt, l'idée d'échec avait fait son chemin assez rapidement. Ils éprouvaient tous beaucoup de sympathie pour la légende de Bentley, mais déjà le sentiment d'être soutenu par l'opinion universelle commençait à défaillir. Et puis, aucun d'eux n'avait connu personnellement Bentley, aucun n'avait de mobile particulier pour pousser la tentative au-delà des limites raisonnables, comme l'eût fait un frère, par exemple. A plusieurs reprises, ils avaient même convenu entre eux que l'image de quelques os blanchis, éparpillés par les fauves dans les fourrés profonds, semblait assez conforme au bon sens.

— Bien! fit Thomas, la joue gonflée de nourriture, quand est-ce qu'on repart? La Conférence de Toronto a lieu le 15 septembre, et si j'arrivais à temps, le coup serait joli.

Déclaration un peu cynique, mais, à tout prendre, elle restait dans la ligne d'une conscience professionnelle vigilante. Et puisque Thomas avait aussi crûment posé la question du retour, puisque, de toutes manières, ce serait lui qui en porterait désormais la responsabilité, ses camarades jugèrent décent de faire parler leurs scrupules, et Bill le premier, en sa qualité de chef de mission :

— On peut quand même attendre à demain, dit-il en lapant le dernier jus d'une boîte d'ananas. Ne serait-ce que par courtoisie à l'égard du chef et pour entendre sa déposition.

— Faire une ultime expérience avec la photo.

— Se retaper un peu la cloche avec du gibier frais.

— N'ayons rien à nous reprocher, soit! reprit Thomas. Qu'en pense Bartin?

— Je conçois bien que vous ne puissiez explorer tout le bassin de l'Amazone, répondit Bartin. Puis, s'installant confortablement, la tête sur son hamac roulé, il ajouta que, personnellement, la chose lui serait égale, qu'il n'avait aucun rendez-vous urgent et qu'à dix ans près, il ne calculait pas son temps.

***

Toclo, le chef de la tribu, fit son apparition vers le milieu de l'après-midi, retour de chasse. Il était accompagné de deux adolescents, dont l'un portait sur les épaules un pécari sanglant, et du vieux Popo qui avait dû aller à sa rencontre.

— Tiens tiens! fit Bill du coin de la bouche, on a l'air de nous traiter comme d'insignifiantes créatures, mais on va quand même prévenir le chef. Nous nous faisions des idées, mon cher Bartin; leur indifférence a des limites.

Bartin, d'un hochement, apprécia la justesse de l'observation, sans quitter des yeux le groupe des chasseurs qui traversait la clairière ensoleillée.

Tandis que Toclo baissait la tête pour entrer sous le carbet, Bill, Thomas et Johnny rassemblèrent en vitesse leurs souvenirs relatifs au protocole peau-rouge. Bartin avait beau dire, on ne peut aborder un chef indien, même en pleine décadence, sans un petit semblant d'étiquette. Finalement, ils choisirent de se lever sans précipitation, d'effectuer trois pas en avant, le corps modérément incliné, dans une attitude qui tînt le milieu entre le roi d'Angleterre accueillant son cousin le Tsar, et le maître d'hôtel un vieux client. Il y avait, en plus, dans leur physionomie, quelque chose dans le genre : « Hein? Quand même! Ça vous épate un peu de nous voir ici, avouez-le! »

Debout, le bras droit appuyé sur son arc, et le gauche pendant avec mollesse, Toclo les considéra sans expression bien définie, mais, à coup sûr, il y avait une expression. Son visage, aminci par les cheveux noirs qui tombaient le long des joues, montrait la trace d'une cruelle blessure. Toute la partie inférieure du nez avait été arrachée, et la cicatrice se terminait sur la pommette comme une étoile nacrée qui tirait un peu l'œil gauche. Évidemment, pour les jeux de physionomie, ces dégâts pouvaient prêter à confusion, mais le coup terrible qui avait tourmenté la structure du visage ne semblait pas en avoir modifié l'expression fondamentale, qui était le calme. Tout ce qu'on pouvait affirmer, c'est qu'il considérait les visiteurs avec calme. Un calme établi une fois pour toutes et sans point faible. Pas même une lueur de surprise, à peine un léger effort d'attention sur le visage et le chapeau des visiteurs comme pour évaluer leur pouvoir de perturbation. Chacun eut droit au même regard et d'une égale durée, puis il prononça quelques mots délicats faits d'explosives douces et de dentales amorties. Popo transmit à Bartin, qui traduisit :

— Le seigneur Toclo nous fera tenir un peu de venaison pour le dîner.

Bill remercia au nom de ses camarades, puis Toclo, d'un revers de main, rejeta sur l'épaule une longue mèche noire et, sans autres façons, s'éloigna vers son hamac d'un pas coulé, ondoyant, le buste bien droit.

— Excellente impression, fit Thomas.

— Alors? dit Johnny, on lui donne ses cadeaux et on lui parle?

— D'abord, reprit Thomas en sautant sur le bidon, d'abord lui payer une vraie ration plein bord, quelque chose d'adéquat à son rang. C'est un bon gars, mais il a besoin de se dégeler.

— Doucement! fit Bill de cette voix pénible, un peu gourmée dont il expédiait toujours les affaires de tafia. Il n'admettait pas qu'on traitât cette entrevue à la rigolade et entendait la conduire à son gré. Toclo lui avait fait impression, c'était visible. Alors, Bartin? Qu'est-ce que vous en dites?

— Bah!... plutôt mieux que je ne pensais.

— Dans quel genre?

— Dans le genre chef.

Bill exigea un commentaire plus étoffé, mais Bartin n'avait pas envie de se casser la tête sur la psychologie de Toclo :

— Bon, dit-il, mettons que c'est un homme qui a l'air de tenir le coup. La race finit sur les genoux, mais lui termine un peu plus frais que les autres, voilà tout.

***

A travers ses cheveux rabattus, Toclo cligna de l'œil une dernière fois sur la droiture de sa flèche, puis se mit à réviser l'empennage. Tout en lissant les plumes rouges et noires, à petits pincements soigneux entre le pouce et l'index, il parlait doucement pour ses voisins de hamac, pour le vieux Popo et deux jeunes gens assis près de lui. Selon toute vraisemblance, il donnait quelques brefs détails sur sa journée de chasse, mais l'idée qu'il pût cravater son public semblait exclue. Il s'agissait plutôt d'entretenir ou d'enrichir encore un petit peu l'expérience de la tribu. Une sorte de compte rendu rituel où figuraient l'incident de poursuite, la conjoncture de brise ou la tournure d'empreinte, qui méritait l'attention d'un auditoire blasé, excessivement difficile sur la question, mais hanté par l'idée de gibier, obsédé par un destin de chasseur dont nul ne voyait la fin.

La flèche une fois rangée, le hamac de gros coton rouge fut secoué soigneusement pour en faire tomber les petites poussières qui toujours s'accumulent au mitan, chose agaçante pour les fesses. Quand les étrangers se présentèrent devant Toclo, celui-ci reposait avec grâce, une jambe pendante et le bras replié sous la nuque, attitude familière, nullement apprêtée, commune à tous les habitués du hamac, mais il faut convenir qu'elle évoquait assez bien le satrape daignant recevoir dans sa litière de pourpre l'hommage de ses tributaires. Bill servit le tafia, et presque tous les hommes présents, une dizaine, vinrent chiner un petit coup, la calebasse à la main. Ils grimaçaient sous le choc de la première gorgée, poussaient parfois un léger gloussement, et ces petites manifestations d'intempérance firent beaucoup de peine à Bill. Bien qu'il eût réduit les rations à la dose congrue, il éprouvait un remords, car il portait en lui la mauvaise conscience de ses aïeux, songeait aux Pieds Noirs avilis, aux Sioux ravagés par l'alcool des pionniers impies. A vrai dire, le tafia fut dégusté dans le recueillement, mais sans frénésie aucune, comme on apaise une soif qui a trop attendu. Le chef, en particulier, but sa ration à petits coups, comme une potion éventée. Le fusil et le cent de cartouches furent mieux estimés. La tribu conservait encore, sans même y attacher de valeur mystique, une vieille pétoire de l'époque Louis XVIII et un Lefaucheux archirouillé dont, paraît-il, Popo avait tiré la dernière cartouche dans sa jeunesse. On saurait donc se servir du cadeau. Le chef, maintenant assis sur son hamac, faisait jouer le mécanisme avec une charmante maladresse et l'air de croire que cet objet pourrait effectivement, à la rigueur, remplacer l'arc. Mais le

cadeau véritablement apprécié fut le couteau ; examiné avec soin, ouvert, fermé, ouvert encore, il suscitait un plaisir bien plus franc, sans arrière-pensée.

Bill, qui observait intensément les attitudes du chef, se pencha vers Bartin :

— Quand même, dit-il, vous avouerez qu'il n'a pas l'air tout à fai comme les autres.

— C'est un chef, répondit Bartin avec un geste pour signifier qu'après tout se distinguer des autres est dans la nature du chef.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire...

— Bon. Alors ? On lui expose le cas ? fit Thomas.

Bartin s'assura que Toclo ne parlait vraiment pas un mot de créole et pria le vieux Popo d'expliquer le but de leur mission. On ne peut dire que le vieux Popo broda beaucoup sur le sujet. En vingt secondes de susurrement clapoteux, il eut traduit l'objet de la visite. On entendit, parmi les Indiens présents, comme un léger postillonnement de commentaires, puis le chef répondit en trois mots, d'une voix tranquille, presque suave, avec une légère indication de surprise et cette fine lueur d'égaiement qui semblait, dans les rares excès de la mimique indienne, jouer le rôle de correctif, de remise au point. Le vieux Popo traduisit à Bartin, qui transmit d'un ton un peu cavalier :

— Eh bien voilà, on ne peut pas dire que le noble cacique, instruit de nos recherches, en soit tombé sur le cul, mais cela revient au même. Pas plus d'homme blanc que d'avion sinistré dans le secteur soumis à sa juridiction.

Toclo avait repris sa position de repos, légèrement en biais sur le hamac, un bras sous la nuque et la jambe gauche pendante ; on voyait le pied trapu, les orteils écartés, la cheville et le bas du mollet marqués des nombreuses cicatrices habituelles aux coureurs des bois. Les traces de roucou avaient disparu pendant sa course au gibier, la peau était lisse et cuivrée, sans éclat. Sous le genou, une sorte de jarretière en coton tressé, ornement plus ou moins rituel.

— Alors ? fit Johnny, on se contente de ça, oui ? On n'insiste pas ?

Avant de partir, Bill présenta la photo du disparu. Toclo la prit du bout des doigts sans modifier grand-chose à sa posture indolente. Il tourna, retourna l'image et finalement choisit de la regarder dans le mauvais sens :

— Pardon, chef, excusez, fit Johnny en retournant l'image à l'endroit.

L'examen de la photo fut beaucoup plus long qu'on ne s'y attendait. Malheureusement, le visage du chef, à demi caché par ses mèches pendantes, ne laissait rien voir des mouvements de l'âme. Bill était nerveux.

— Vous frappez pas, dit Bartin, il croit que vous lui faites un cadeau et se demande à quoi il peut bien servir.

Finalement, le vieux Popo prit l'image des mains de Toclo pour la

rendre à Bartin en confirmant le résultat négatif de l'expérience. Puis il échangea avec le chef quelques mots d'une tonalité joviale où, selon toute vraisemblance, il était question des visiteurs comme d'inoffensifs crétins.

Les quatre blancs retournèrent à leur petit bivouac et Thomas proposa de passer aux choses sérieuses, telles qu'une tournée de quinine arrosée d'un ponche bien tassé qu'il se chargeait de préparer. Bill se fâcha soudain, déclarant que tout cela ne méritait vraiment pas qu'on se noircît la gueule, qu'au surplus la provision tirait à sa fin et qu'il ne fallait absolument pas taper dedans sans en avoir un réel besoin.

— J'en ai un réel besoin, fit Thomas en toute bonne foi.

Cependant, Bartin commençait d'amarrer son hamac en sifflotant un air créole. Bill et Johnny en firent autant, sans siffloter toutefois, n'échangeant d'autres paroles que deux ou trois jurons concernant une corde emmêlée, la distance des poteaux ou le cafouillage d'une moustiquaire. Il était tard, personne n'avait faim, on se contenta de quelques biscuits. Absolument rien ne justifiait une tension de l'atmosphère, mais enfin chacun sentait, sauf Bartin peut-être, qu'il y avait un petit moment délicat à passer entre la fin d'une mission ratée et le repli sur les bases. A l'autre bout du carbet, un flûtiste enfantin sifflait dans un os de biche un air extrêmement ténu, sur trois notes.

— Eh bien, moi, je vais vous dire une chose à laquelle je pense, déclara Bill en s'asseyant avec précaution pour éprouver la tenue des amarres.

Thomas remuait bruyamment le fond de son quart à la pointe du couteau, et, comme personne ne semblait impatient de connaître la chose à laquelle pensait Bill, celui-ci reprit avec vivacité :

— Et d'abord, passez-moi la photo de Bentley.

— Je parie, dit gravement Bartin, que vous soupçonnez une ressemblance entre Bentley et Toclo ?

Passé le petit instant de surprise, Thomas et Johnny avouèrent qu'ils n'avaient pas fait le rapprochement, mais reconnurent l'idée puissante, énorme, dynamique au possible, et l'accueillirent avec entrain comme un divertissement imprévu au seuil d'une veillée qui s'annonçait morose. Ils trouvaient même des plus heureux qu'une hypothèse aussi excitante vînt couronner leur échec.

Comme le jour baissait, on alluma la lampe tempête, et la photo fut examinée une fois de plus. L'image du chef était encore présente, mais la cicatrice défigurante faisait un empêchement majeur à toute conclusion immédiate, et la pensée n'était pas habile à reporter sur la photo la blessure de Toclo. Ah! si quelqu'un avait connu personnellement Bentley... pour une telle confrontation, le moindre souvenir est plus décisif que la meilleure photo.

— Et encore! fit Bartin, même sans la cicatrice, il n'est pas dit qu'on pourrait se prononcer à coup sûr. Ça fait tout de même quinze ans ; quinze ans de vie dans les bois, l'imprégnation indienne, les remanie-

ments imposés par un régime d'émotions sans rapport avec le précédent. Des traits importants ont pu s'effacer, se combler, dévier, d'autres absolument nouveaux se modeler et s'établir selon que s'éteignaient les vieilles routines de l'intelligence ou que s'en frayaient les nouveaux cheminements. Cela dépend de la résistance du sujet, et si vous me dites que Bentley était un de ces individus trop bien trempés, rétifs à toutemodification, alors je vous dis qu'il est crevé depuis longtemps, voilà mon avis.

Mais les avis de Bartin s'appuyaient toujours sur des considérants un peu obliques sinon cornus ; quel que soit le jeu, il avait une tendance à le gâcher en y introduisant des règles compliquées.

— Quand même, dit Bill, concentré sur la photo, je ne rigole pas : il y a quelque chose dans les yeux. Et même dans le bas de la figure... quand on cache l'emplacement de cette damnée cicatrice...

— Ça y est! s'écria Johnny, j'y suis! Bentley s'est cassé la gueule à l'atterrissage.

— Non! trancha Bartin, c'est un accident de chasse. Un jaguar, m'a dit le vieux Popo, d'un coup de patte. On voit d'ailleurs, nettement, au moins deux sillons, deux griffes. C'est signé.

— Rien de signé du tout, rétorqua Bill avec animation, et la blessure par accident d'avion est non seulement admissible, mais elle corrobore mon hypothèse.

— Bravo! s'écria Johnny.

Bill fit encore observer la façon bizarre dont Toclo avait manipulé le fusil :

— Vous ne pensez pas qu'il mettait un rien d'affectation dans la maladresse?

— Le voile se déchire, fit Thomas.

— Je dis ça parce qu'il a beaucoup moins hésité pour sortir les lames du couteau, et ils n'ont pas de couteau à lame pliante que je sache. On peut alors imaginer le réveil inopiné d'un vieux réflexe, un relâchement dans la surveillance des attitudes.

— Supérieur! s'écria Johnny d'un ton qui n'était plus tellement sérieux.

— Et la photo qu'il a regardée d'abord à l'envers? Comme par hasard? Et quand il l'a tenue à l'endroit, cette espèce de méditation comme si...

— Mieux que ça, interrompit Bartin en appuyant un doigt sur son nez, j'ai flairé, moi aussi, un certain nombre de je-ne-sais-quoi, mais j'ai surtout noté un détail suspect : vous avez remarqué sa façon de parler, en ouvrant à peine la bouche, comme un homme attentif à ne pas se laisser trahir par quelque dent aurifiée?

Johnny émit un sifflement admiratif prolongé, Thomas affirma que la vérité était en marche, mais Bill parut vexé. Il répéta que son hypothèse n'était pas aberrante et se déclara surpris, peiné même, par ces ricanements imbéciles.

— Pardon, fit Bartin, moi, je ne rigole pas. Il n'y a pas de quoi rigoler, surtout quand on se demande pour quels motifs délibérés ou non Bentley

n'est pas tombé dans nos bras. Avez-vous quelque hypothèse à ce sujet?

— Ça!... fit Bill, nous verrons plus tard. Et d'un geste large, il sembla donner le champ à toutes sortes d'explications, y compris les plus saugrenues.

— Hypothèse de l'abrutissement intégral, proposa Thomas qui tenait à son idée. Puis il annonça son intention d'aller se coucher afin, disait-il, de ne pas épuiser en un soir un si beau sujet de conversation.

— Oui, on va se coucher, dit Bartin, mais pour en finir, j'attire votre attention sur la question poil. Sauf les cheveux, les Indiens ont un système pileux très pauvre. Votre Bentley était-il naturellement imberbe? Manquait-il de ce qu'on appelle les caractères secondaires de la virilité?

Sans être bien renseignés sur ces détails, les trois compagnons se récrièrent d'une même voix, comme si la question eût fait injure à tous les fils de l'Ohaha.

— Bon. Alors nous aurions vu la barbe, reprit Bartin sur le ton de la démonstration scientifique; sinon toute la barbe, au moins le menton râpeux et en tous cas l'apparence d'une joue à barbe, mais plutôt toute la barbe, à mon avis, car l'Indien, quoiqu'imberbe ou parce qu'imberbe, est enclin à honorer le barbu; il est troublé par la barbe, la barbe lui en impose, le grand vainqueur des Aztèques fut la barbe de Cortez...

— Oui, dit Bill, mais une barbe, ça se rase.

— Effectivement. On peut aussi raser le poil des jambes, des dessous de bras, de la poitrine et du dos de la main sans parler des petites bouclettes du gras de l'épaule, si ça se trouve. Oui, il n'y a pas d'impossibilité absolue à ce que Bentley, chef de tribu, ait consacré depuis quinze ans, au plus profond des forêts sauvages, deux heures par jour à se raser de près les deux cinquièmes de la surface du corps afin de parer à l'éventualité d'une enquête comme la nôtre.

Bartin s'exprimait en homme attentif à maintenir la conversation au bord de la plaisanterie, mais l'argument lui-même était sérieux. Bill en convint loyalement, avec cette réserve que Bentley, malgré ses vertus indiscutablement viriles, n'était peut-être pas ce qu'on appelle un poilu; la photo, d'ailleurs, ne laissait pas supposer une barbe copieuse.

— De toutes façons, trancha Bartin, on ne peut confondre une peau naturellement imberbe avec une peau rasée, même de très près.

— Pâte épilatoire, suggéra Johnny du fond de son hamac.

Cette fois, il y avait un peu d'abus; Thomas affirma que la plaisanterie, qui avait magnifiquement démarré, commençait à patiner et, quant à lui, tout en remerciant pour la bonne soirée, il prenait ses dispositions pour la nuit. Ayant sorti un bras du hamac pour attraper la lampe, il souffla dessus :

— Mieux vaut, dit-il, garder le pétrole pour les cas où on en aurait vraiment besoin.

Personne ne lui disputa le dernier mot, et l'obscurité fut accueillie avec une sorte de recueillement. On entendit quelques grincements de

cordes indiquant des changements de posture, puis Johnny qui blasphéma doucement contre sa moustiquaire emmêlée. Du côté indien, tout était calme. Le délicat flûtiste avait lâché son os de biche et le souvenir des trois notes se dandinait encore sous le carbet avec le frou-frou des chauves-souris.

— Ça ne fait rien, fit alors Bill d'une voix tamisée par la moustiquaire, je continuerai demain ma petite enquête.

Cette façon de marquer son obstination en guise de bonsoir fut jugée puérile et inamicale. Une minute de blâme silencieux. Puis, Thomas, penchant la tête hors du hamac, exigea une mise au point :

— Alors? On ne part plus demain matin?

— On m'a confié une enquête, je ne veux rien laisser dans l'ombre.

— Ah!.. l'ombre, l'ombre, dit Thomas agacé, elle est plus forte que toi, l'ombre, et ton enquête, elle peut durer quinze ans, elle aussi, et il faudra encore une expédition pour venir te chercher.

Johnny proposa de rester jusqu'à midi; après tout Bill était responsable, et il fallait respecter tant soit peu ses avis.

— Nous aurons, dit-il, toute la matinée pour examiner les mâchoires et le poil du caïd et le faire passer aux aveux spontanés. Tant qu'à faire, autant repartir la conscience vraiment tranquille. Tout le monde d'accord, oui? Bartin?

Bartin n'était pas encore couché. Assis sur son hamac et fumant une cigarette, il balançait doucement les pieds :

— Oh! moi, vous savez...

On ne vit pas le geste, mais le ton exprimait à la perfection une immensité de bon vouloir, des latitudes sans fin, une disponibilité inépuisable.

***

Quand Thomas se réveilla, il poussa comme d'habitude son « *hello !* » retentissant, affreusement trivial, mais qui, dans ces parages, avait la grandeur d'un cri de bête. Puis il se leva pour secouer les camarades. Mais les trois hamacs étaient vides, flasques nacelles sous les moustiquaires carguées. Alors il enfila ses chaussures sans hâte, sifflant une rengaine de jazz. Il se considérait sur le chemin du retour, l'aventure indienne était classée dans les souvenirs et le jacassement des aras lui parlait déjà de la Conférence de Toronto. Sous une apparence flegmatique, Thomas était un homme pressé; vrai journaliste, il affrontait n'importe quoi, mais il ne fallait pas que ça se prolonge. Quelques Indiens dormaient encore à l'autre bout du carbet, et dehors, sous un abri de feuilles, les femmes grattaient le manioc. Thomas se versa deux doigts de rhum, s'en fut les boire au soleil, alluma une cigarette et s'éloigna d'un pas lent à la recherche des copains. Le soleil piquait déjà fort dans la clairière où deux enfants accroupis jouaient gravement avec des touffes de coton. Quelques poules picoraient, poules excessivement banales que Thomas imagina sans peine dans un poulailler familial de la ban-

lieue d'Ohaha, à tel point qu'elles faisaient un peu déplacé au point de vue couleur locale ; pour un peu, elles eussent rendu suspect l'authenticité du décor.

Thomas se dirigeait vers la rivière quand il aperçut Bartin, le fusil sur l'épaule, débouchant de la forêt.

— Je suis allé faire un petit tour, à tout hasard, dit Bartin, mais rien vu de comestible, et même rien entendu. Pour moi, il y a longtemps qu'ils sont installés ici et le gibier est devenu farouche. Ils n'ont même plus la force de décamper vers de nouvelles chasses.

— Oui, fit Thomas, nous n'abuserons pas de ces gens fatigués. Bill est sans doute en train de cuisiner le shériff?

Bartin expliqua qu'ils avaient vu Toclo de bon matin, au moment où il partait à la pêche avec deux copains :

— Nous l'avons accompagné jusqu'à son canot, il a paru s'intéresser au nôtre, et nous avons mangé un ou deux biscuits arrosés d'un petit coup, tout en bavardant, si j'ose dire.

— Ah? vous avez entamé la petite dame-jeanne que j'avais planquée à l'avant? Vous pillez les vivres de réserve en mon absence?

— Nous pensâmes à vous, la mort dans l'âme. Je dois dire qu'on a passé un bon petit moment, l'air était léger avec un rien de brouillard sur la rivière, les Indiens souriants, Toclo lui-même comme détendu...

— C'est-à-dire que vous l'avez saoulé? Vous lui avez arraché son secret, le masque est tombé, et Bentley, sorti de sa peau rouge, réintègre enfin le monde policé? Vous avez étudié ensemble dans ses grandes lignes la cérémonie du retour et négocié sans moi une exclusivité des mémoires pour le *Times* d'Ohaha?

— Hélas! fit Bartin avec un geste qui voulait dire : la jolie hypothèse n'a pas résisté à la fraîcheur du matin.

Ils s'engagèrent dans le petit raidillon qui menait à la rivière. A leurs pieds, sur le sol déjà chaud, s'enfuyaient de rapides lézards, à leur front se rassemblait le vol tremblant des papillons jaunes.

— Bill lui-même, ajouta Bartin, ne tenait plus guère à son histoire que par un petit restant d'amour-propre ou un scrupule de conscience, peut-être les deux, ce sont des choses difficiles à démêler, peu importe. En tous cas, l'entrevue de ce matin ne lui laisse plus de doute : Toclo est Indien, Indien des pieds à la tête et depuis le fond des âges, avec, en plus, tout ce qu'on peut souhaiter de représentatif et typiquement racial dans la personne du chef.

— Bon, fit Thomas en s'arrêtant pour allumer sa cigarette, dans un sens, c'est dommage, mais après tout...

La fin de la phrase fut remplacée par un panache de fumée plutôt gai. Bartin, qui marchait derrière, approuva le tout d'une exclamation neutre en ajoutant que, si Bill s'était obstiné, on aurait pu essayer de fabriquer un Bentley avec Toclo ; l'entreprise était même séduisante, et après tout...

— Amusant, fit Thomas, mais immoral.

Devant eux s'étendait la petite plage, le dégrad où s'amarrait leur canot, un peu à l'écart des embarcations indiennes. Johnny était à bord, bricolant au moteur, et Bill pataugeait dans l'eau, cherchant sous le prélart quelque provision pour le déjeuner. La rivière, à cet endroit resserrée, faisait un décor charmant et sans malice. La nature y était relativement modeste, la végétation moins emphatique. Bien que le soleil approchât du zénith, il restait encore dans cette boucle heureuse un petit rien de fraîcheur, et dans les verdures qui foisonnaient sur le rivage, quelques oiseaux piaillaient alors que déjà le silence de midi pesait sur les bois.

Craignant d'offusquer ce tranquille et virginal séjour, les quatre blancs bavardaient sans trop d'exubérance, tout en vaquant à d'innocentes besognes. Johnny nettoyait le carburateur, Bill étalait au soleil des cigarettes mouillées, Thomas et Bartin se débarbouillaient dans le courant. Non, la discussion n'avait rien de passionné, simple échange de vues amical sur le départ qu'il était question de remettre au lendemain matin, vu que la journée se trouvait bien avancée, que les bougies demandaient un nettoyage, et que le cuissot de pécari offert par Toclo valait d'être mangé à terre, avec soin. Bien sûr, Thomas fit un peu de résistance ; il parla encore de la Conférence de Toronto et rappela son principe de plier bagage sitôt finie la mission ; mais comme il exposait ces arguments d'une voix mousseuse à travers le va-et-vient de la brosse à dents, on estima que lui-même n'y attachait pas tellement d'importance, et la journée de repos fut une chose décidée.

Journée calme. Toclo revint de la pêche avec une demi-douzaine de petits pacoucines embrochés sur une longue flèche, et semblait content de son exploit. Bartin ne manqua pas d'observer que les Indiens préféraient le petit poisson au gros, donnant cela pour preuve d'un goût raffiné. On invita le chef au ponche, que Bill tint à servir lui-même avec une modération un peu cérémonieuse. Mais la libation fut expédiée en trois minutes, le chef ayant l'air fatigué, pas causant du tout et pressé, comme toujours, de retrouver son hamac. Johnny fit une ou deux allusions à l'hypothèse Bentley-Toclo, mais sans aucun succès. On trouvait même qu'insister sur la chose devenait indécent. Le cuissot de pécari, joliment rôti par Bartin, fut dévoré jusqu'à l'os ; Thomas fit la surprise d'un petit café, grâce à une demi-poignée de grains récupérés au fond du canot, et quand vint le moment de tailler les cure-dents, la voix des blancs sonnait dans la clairière avec cette allégresse olympienne habituelle aux fins de banquet. De nouveau l'ombre de Bentley avait regagné sa nuée légendaire. Avant la sieste, Bill, très en train, alla distribuer un paquet de cigarettes à travers le carbet, puis revint s'allonger dans son hamac en déclarant qu'il se chargeait d'apprivoiser les Indiens en quinze jours et d'en faire en trois mois d'excellents citoyens. A quoi Bartin répliqua qu'il était bien plus facile de faire un parfait citoyen qu'un Indien passable. Mais la chose n'alla pas plus loin à cause du sommeil qui vint d'un seul coup étouffer le sophisme dans l'œuf.

Ils se réveillèrent assez tard dans l'après-midi, un peu vaseux, l'humeur torpide, avec l'impression de s'étirer dans une atmosphère irrespirable, viciée de relents végétaux archimillénaires, épais à couper au sabre. Il n'y eut que Bartin pour affirmer, roulant une cigarette, que l'air, effectivement très riche, avait de grosses vertus toniques à base d'écorces amères et de feuillages naturellement infusés dans l'atmosphère humide et chaude. La réflexion choqua un peu. Pour ce qui est d'apprécier n'importe quel charme exotique, les trois confrères ne craignaient personne, mais ce Bartin, à la longue, trahissait une complaisance un peu trop invétérée à l'égard des choses indigènes.

— Si on faisait un bridge? proposa Johnny.

L'idée n'était pas mauvaise, mais elle eut contre elle un raidissement des consciences, et Bill fit justement observer qu'il ne fallait pas, tout de même, donner à cette dernière étape le caractère d'un pique-nique de société. On trouverait sûrement quelque manière plus convenable de tuer le temps jusqu'au soir, et lui-même, par exemple, irait faire un tour dans le village, une espèce de perquisition discrète pour voir si, par hasard, il ne trouverait pas, d'aventure, quelques débris d'avion récupérés par l'industrie indienne, pointes de flèches en duralumin, moustiquaire en parachute, bracelets en segments de piston, etc... Bartin fit en bâillant grand cas de cette idée de prospection et partit avec Bill pendant que Thomas et Johnny se dirigeaient vers la crique pour terminer la révision du propulseur et mettre au point, d'une façon irrévocable, le rationnement du tafia.

Ils dînèrent ce soir-là près du canot, sur une roche confortable où l'on pouvait s'asseoir sans s'accroupir. Bill et Bartin ne rapportaient de leurs investigations ni hélice, ni capot de plexiglass, ni bouteille thermos, mais une charmante parure de plumes et quelques flèches en échange d'un kilo de sel. Ravi de sa petite séance de troc, Bill prétendit en tirer quelques considérations d'ordre économique et social, mais ses compagnons étaient plus sensibles à la douceur de la nuit. Nuit sans lune, mais copieusement étoilée dans la portion du ciel qui s'ouvrait au-dessus de la rivière. C'était l'heure où le spectacle du firmament fait toucher du doigt la vanité des entreprises humaines, et tout le monde s'en laissa convaincre aisément. Pour dessert, Johnny avait confectionné des sortes de chaussons de manioc bourrés à la gelée de cassis, mais, sauf Johnny lui-même qui était omnivore, tous balancèrent leur portion dans la rivière. On entendit les poissons se ruer sur l'aubaine, et Thomas en profita pour raconter une histoire de pêche que Johnny réussit à interrompre en plaçant une anecdote de reportage, ce qui amena Bill à rectifier certains détails concernant un confrère de Chicago, et la conversation s'engagea à fond de train sur l'interminable sentier des souvenirs professionnels. On ne pouvait voir exactement dans quelle mesure Bartin était attentif ou absent, mais sa silhouette était celle d'un auditeur courtois.

Sur le court chemin qui les ramenait au carbet, il était encore question d'un certain Donald Creeck, correspondant de l'*Associated Press*, un de ces personnages corporatifs semi-légendaires qui ont le pouvoir d'alimenter une nuit entière la conversation des initiés. C'est pourquoi Bartin guettait l'ouverture et profita d'une histoire de tripot chinois pour demander si oui ou non on le faisait, ce bridge. Personne n'y trouva plus à redire, au contraire. D'abord il n'était pas question de dormir, et puis cette partie de bridge parfumée aux Chesterfields, cet exercice de civilisation quintessentielle parmi les sauvages endormis dans les solitudes équatoriales, faisait partie en somme du petit côté idéal et gratuit de leur profession. On alluma la lampe, Johnny étala une veste sur le sol et battit les cartes.

Que tous les Indiens fussent endormis, on ne pouvait l'affirmer, mais ils ne parlaient pas, remuaient à peine, sauf le vieux Popo qui agitait sa maraca ; la cadence du grelot sec était légère, furtive et parfaitement fondue dans les bruissements de la nuit. Au loin grognaient les singes et, de ci de là, pétait un crapaud bœuf, mais le plus étrange était la présence des Indiens qu'on entendait là, tout près, s'émouvoir et respirer au fond des hamacs et du fond des âges, survivants comateux de la préhistoire, sursitaires ennuyés, fantômes de pourpre royalement détachés. Quelquefois pourtant, l'un d'eux se levait discrètement pour aller jusqu'à la crique y faire ses besoins et, par la même occasion, s'immerger rituellement dans la rivière. Bartin fournit à ce propos quelques explications sur la mystique de l'ablution nocturne chez les Indiens guaranis, mais il fut prié amicalement de ne pas déranger la partie. Par deux fois, ils virent passer, un peu à l'écart, l'ombre d'un baigneur qui semblait les ignorer totalement. Plus tard, pendant la deuxième manche, ils reconnurent la silhouette de Toclo. Johnny, qui venait de faire un beau pli, le héla comme une vieille connaissance et, sans trop hésiter, le chef un peu frileux revint sur ses pas pour s'accroupir entre Thomas et Bartin, légèrement en retrait. Il sourit. L'éclairage était tel que la partie ravagée de sa figure, perdue dans l'ombre, ne faisait plus aucun tort à l'extrême douceur d'un sourire qui bridait à peine les yeux. Sur son torse glabre et luisant de rouge gras, l'eau avait glissé, mais ses cheveux gouttaient encore. Thomas lui offrit une cigarette par-dessus l'épaule, avant de jeter une carte.

Depuis dix minutes environ, Toclo n'avait fait aucun geste remarquable, sinon se gratter la tête sous sa crinière noire et huileuse. Bill, qui était en face, affirmait, en distribuant les cartes, que le chef s'intéressait au jeu, pour le moins qu'il était intrigué par le va-et-vient de ces petites choses plates et coloriées. Bartin, qui tournait le dos, affirmait que Toclo, les tenant tous pour d'exécrables bavards, était conquis tout bonnement par leur silence relatif et imprévu :

— Nous gagnons, dit-il, à être connus sous forme de bridgeurs.

Johnny, faisant le mort, offrit une tournée de tafia. Toclo refusa le gobelet qu'on lui présentait. Bill voulut monter en épingle cette leçon de tempérance, mais il n'insista pas, craignant de troubler la partie. Thomas haussa les épaules et but distraitement en étudiant ses cartes. Il jeta un valet de carreau. Au moment de choisir dans le jeu du mort, il hésita, laissa flotter sa main sur les cartes, agita les doigts, puis s'accorda un délai pour reprendre son quart posé près de la lampe. Il clappa, soupira, fit un « bouh! bouh! bouh! » très expressif de l'indécision et bougonna une formule du genre : « C'est ici que les Athéniens s'atteignirent. » Enfin, il se décida, et comme il tendait la main pour jouer trèfle, on vit Toclo allonger la sienne et, d'autorité, jouer pique.

La première chose qu'on entendit, ce fut le rire de Bartin, mais il fut seul à rire, et Bill s'écria d'une voix pathétique :

— Bentley!

Et Johnny reprit avec une jovialité bouleversante :

— Bentley!

— Vous me faites tous réellement marrer, dit Bartin d'une voix traînante.

Toclo, ayant repris sa posture de nonchalance hiératique, prononça quelques syllabes rudimentaires en accentuant à peine le sourire de ses yeux, l'air de dire : « Voyez, je n'ai pas peur de mettre la main à vos petits joujoux de sorciers blancs, mais continuez, je vous en prie. » Et comme il avait terminé sa cigarette, il en jeta le mégot, loin derrière lui.

— Bentley! s'écria Thomas à son tour, très pathétique lui aussi, mais avec un accent comminatoire, Alexander Bentley!

— La barbe! dit Bartin, hochant la tête comme un homme fatigué de voir revenir sur le tapis une plaisanterie éculée.

Toclo voyait bien qu'il avait créé un incident, mais à tous ces gens qui le dévisageaient avec des yeux compliqués, il opposait toujours son regard simplet, un peu amusé, à peine marqué d'un soupçon d'hébétude.

— Hello, Bentley! reprit Bill d'une voix encore dramatique, mais un peu agacée tout de même, comme on appelle d'urgence un ami excessivement distrait.

Bartin demanda si ses compagnons avaient bien pensé à prendre leur quinine, mais la réflexion fut jugée inconvenante, et Thomas, chose imprévue, se fâcha :

— Sacrée tête de bois, dit-il en agitant la carte sous le nez de son voisin, vous ne voyez donc pas qu'il a joué pique et...

— Pardon. Il n'a pas joué pique. Il a sorti, histoire de rire, une carte qui se trouve être le neuf de pique, comme il aurait poussé n'importe quel pion sur un jeu de dames, comme il aurait...

— Taratata! il y avait huit cartes et il a sorti la bonne, mettons une des deux bonnes, puisque j'hésitais justement entre celle-là et jouer trèfle ; eh bien! je dis qu'on a le droit d'être un petit peu suffoqué, voilà, et tout le monde est de mon avis, Bill?

Bill, très ému, revoyait en pensée la longue main rouge sortir de l'ombre et poser sur le neuf de pique deux doigts précis, sûrs de leur choix, comme un geste calculé de loin.

— Bien mieux que ça! murmura-t-il d'une voix étranglée, ce neuf de pique, bon Dieu! est peut-être un coup de maître. Abattons nos jeux.

Cartes sur table, les joueurs entreprirent l'analyse de la partie. Ce fut, bien entendu, laborieux, contradictoire, passionné, à tel point qu'on put croire un instant que le cas Bentley n'était qu'un prétexte à défendre les intérêts supérieurs du bridge. Attirés par la rumeur, les crapauds bœufs s'étaient rapprochés du carbet et claquaient avec entrain comme des pétards, tandis qu'à la lisière du bois, l'oiseau-honoré ricanait à pleine gorge.

— Si on continue à brailler comme ça, fit Bartin, je vous préviens que la tribu va nous faire la gueule.

— Enfin! dit Bill d'un ton un peu sec, vous admettez que ce neuf de pique était bien la carte, la seule, la vraie, la subtile carte à jouer?

Bartin admit d'un geste las.

— Et que pour la jouer, cette carte, il fallait, d'abord, être fin bridgeur; ensuite avoir une vue sur les trois jeux de Thomas, du mort et de vous-même, c'est-à-dire être placé comme l'est encore Toclo. Moi, je dis que le hasard est dur à avaler.

— Faut être juste, dit Thomas, l'attitude de Bentley n'est pas facile à avaler non plus et le Toclo bridgeur encore moins.

— Tout est difficile à avaler, remarqua Johnny, mais nous sommes ici pour ça.

— Bon, fit Bartin en ramassant les cartes, Toclo c'est Bentley, n'en parlons plus, à qui de faire?

Bill haussa les épaules devant le mauvais goût d'une pareille attitude, puis on le vit ouvrir la bouche pour s'adresser à Toclo, mais il se ravisa : pas de précipitation en face d'un problème aussi rare et aussi grave. Johnny suggéra d'appeler le vieux Popo.

— Non! fit Bill en laissant peser sur l'Indien un regard complexe, non, Popo est devenu parfaitement inutile. Plus besoin d'interprète, n'est-ce pas, Bentley?

Mais l'Indien offrait maintenant une saisissante image de l'étranger total, parfaitement imperméable, antipodique exemplaire. Plus éloigné, plus exotique, plus nouveau que l'Incas nu devant les soldats de Pizarre. Alors, pendant le silence qui suivit la question de Bill, on sentit tomber peu à peu la pression dramatique, et Thomas, d'une main distraite, coupa le jeu de cartes que lui présentait Bartin :

— Bon, eh bien, demanda-t-il d'une voix qui avait retrouvé l'accent du quotidien, qu'est-ce qu'on décide?

Bartin suggéra qu'en chauffant les pieds de Toclo, on lui arracherait peut-être un aveu comme on fit jadis de Montézuma pour ses trésors, mais Johnny déclara très justement qu'il n'était pas venu jusqu'ici pour

torturer Bentley, ni même pour l'emmerder, et Thomas proposa qu'on foute au moins la paix à Toclo, sinon à Bentley. Bill ne répondit rien, mais son silence était pénible, comme s'il eût envisagé secrètement les grands moyens :

— Jouons! dit-il enfin brusquement, en homme qui vient d'arrêter un plan. Jouons et causons.

Pour commencer, on ne trouva rien à dire. La forêt de nouveau s'était figée dans un silence compact ; pas même une chanson de moustiques. Le gros bruit, c'était le glissement des cartes envoyées par Bartin. Johnny lui-même ne savait trop que dire, ni sur quel ton. Bien sûr, aucun n'était absolument persuadé que Bentley fût parmi eux, mais il était gênant de penser que ce Toclo pût entendre l'anglais. Enfin, Bill prit la parole. Sa voix était enjouée avec un rien de nostalgique :

— Vous vous rappelez, les gars, ce que me disait Gus avant le départ, Gus, le président du base-ball? « Sacré Bentley, disait-il, jamais je ne retrouverai son pareil pour donner du mordant à une équipe. Je l'attendais pour jouer contre ces enflés de Picktown quand la mauvaise nouvelle est arrivée. Jamais je ne me consolerai de ce faux bond. Avec lui, pour une fois, nous avions une chance. Tâchez un peu de le ramener, dites-lui qu'on compte sur lui à la fin d'octobre pour jouer contre ces troufignons de Picktown qui ont la prétention de nous ratatiner en moins de deux. »

— Quand même, fit Thomas confidentiel, tu vas un peu fort. Comme joueur de base-ball, le Bentley doit être un peu rouillé.

— C'est ce que je lui ai dit, à Gus, reprit Bill de plus belle, mais tu le connais : « T'occupe pas, m'a-t-il répondu, je connais mon Bentley, même tout moisi, donne-le moi huit jours à l'entraînement et je le remets sur le terrain comme neuf, impeccable : c'est ça les vrais champions. »

— Ce serait une bonne blague à faire à ces enfifrés de Picktown, dit Thomas qui entrait résolument dans le jeu. On aurait le temps, remarque bien, le match est pour la fin octobre, ça lui ferait deux mois pour se mettre en forme. Et alors, je vous le dis, il faudra peut-être que ces cornichons de Picktown se remuent un peu le lard. Tu te souviens de ce que disait Freddy, tu sais Freddy Broom qui a remplacé Bentley comme capitaine...

La conversation ainsi engagée dans le sens et sur le ton indiqués par Bill se développait avec un zèle émouvant. Tout le monde avait compris quelle partie délicate et vraiment humaine était en train de se jouer, et chacun y alla de bon cœur, laissant tomber les simagrées du bridge. Bartin lui-même, qui n'avait pas grand-chose à dire, marquait sa complicité par des acquiescements sommaires. De beaucoup, c'était Bill le meilleur ; il avait la voix remuante, l'image évocatrice et l'art de tourner et retourner autour du point présumé sensible. Il parla de ces braves directeurs de journaux qui avaient subventionné la mission dans un esprit de charité universelle, des belles filles d'Ohaha City qui avaient cotisé, de leurs yeux bleus, de leurs che-

veux auburnes, de leur bouche rieuse, de leur peau fraîche savonnée deux fois par jour, de la vivacité de leur esprit, de la souplesse de leur corps et du charme de leur conversation les soirs d'été quand le soleil se couche sur les reliefs d'une collation champêtre au bord de la Republican River où se mirent les peupliers. Et la Republican River semblait couler au pied du carbet, et Bill insistait sur les peupliers, songeant que dans la forêt équatoriale le plus capiteux fromager ne peut effacer le souvenir d'un peuplier. Puis il revint à la description de lieux familiers, tels que la place de la Bourse et son salon de thé à musiciens cosaques, les jardins du musée d'aviculture avec leur fameuse terrasse plantée de hêtres rouges où les amoureux vont se peloter en quinconce à la sortie de l'Université.

Cependant, Toclo demeurait toujours impassible, fumant une deuxième cigarette que Thomas avait négligemment offerte par-dessus l'épaule, comme si Bentley avait déjà été récupéré, rééduqué, remis en circulation sans plus d'histoire. La lampe, un peu déplacée, avait apporté une modification importante dans l'éclairage de l'Indien. Le torse en pleine lumière montrait à peine le relief des côtes, torse un peu lourd de vieux costaud paludéen, gros foie, grosse rate, rien à voir avec le torse à l'antique, plutôt un ébauchon de poitrail, luisant et vermillonné comme un diable du moyen âge. Mais surtout il y avait le bas de la figure qui était sorti de l'ombre ; de nouveau la cicatrice y régnait, brutalement ambiguë. Bill ne voyait plus qu'elle. Le reste du visage était devenu sans valeur, les yeux stupides et leur mystère anodin. Mais la vieille blessure, majestueuse et nacrée, rayonnait comme une grimace bien vivante. Et tout ce qui restait d'indien dans cette gueule cassée semblait maintenant discutable, en tous cas insignifiant. Bill regardait la cicatrice, et les deux versions de l'accident allaient et venaient sur le visage de Toclo, la patte de fauve et la carlingue éventrée, le bruissement de feuillage et le fracas de ferraille.

Johnny s'arrêta de parler, et Thomas ne trouvant rien à dire de particulièrement suggestif, se mit à fredonner un air de blues qui faisait fureur à l'époque où Bentley pouvait avoir dix-sept ou dix-huit ans. Après quoi, il se lança bizarrement dans un air d'opéra qui n'avait aucun rapport avec la situation, et il fallut l'intervention de ses amis pour lui faire comprendre qu'il n'était plus du tout dans la note. Il finit par se taire, mais en faisant observer qu'au point où ils en étaient, il y avait avantage à essayer de toutes les notes. Bill parut contrarié de cette observation faite à haute voix et reprit aussitôt le cours de son boniment incantatoire sur les plaisirs de la vie en Ohaha. Mais c'était déjà moins brillant que le premier jet, l'inspiration s'essoufflait, cela sentait un peu le syndicat d'initiative, et même il y eut de fâcheuses redites.

— Parle-lui de sa mère, murmura Johnny du coin de la bouche.

Bill n'avait pas de renseignements très précis sur la mère de Bentley, sinon qu'elle vivait à New-York et que, pour des raisons confuses, elle

avait cessé de s'intéresser aux tentatives de sauvetage. Il flairait la mère indigne. Mais enfin une mère est une mère, et la figure de mistress Bentley fut quand même esquissée, à grands traits dans les tons pastel ; prudent schéma évocateur de poncifs douceâtres. On ne pouvait dire que ce fût déchirant, ni en vouloir à Bentley de garder l'œil sec. Bill comprit qu'il faisait fausse route et, sans liaison, s'attaqua bravement, d'un ton presque sévère et en style direct, à l'espèce de responsabilité encourue par Bentley en mobilisant sur son cas, pendant quinze ans, l'attention de l'univers et le meilleur de la conscience mondiale qui, entre nous soit dit, avait d'autres soucis en tête. Là, il fut à la hauteur. Après la mise au point nécessaire sur les sommes engagées en pure perte par les précédentes entreprises de sauvetage, il sut élever le débat, n'hésitant pas à parler de la désertion d'un Bentley en qui la société avait fondé tant d'espoir, de l'exemple détestable qu'il donnait à la jeunesse, enfin...

— Oui, oui, enchaîna Bartin d'un ton impitoyable, tout cela mérite sanction, et je me demande même, ajouta-t-il en posant son index le long du nez avec une expression de subtilité suraiguë, oui je me demande même jusqu'à quel point, sur le plan religieux, ce dualisme Toclo-Bentley n'est pas une position suspecte.

— J'allais le dire, s'écria Bill, qui prit non seulement cette remarque en considération, mais s'aventura dans le nouveau procès avec un zèle d'inquisiteur aux trousses d'une hérésie peu banale.

Il faut dire que Toclo, littéralement écœuré par ces bavardages, avait quitté depuis longtemps la compagnie. Mais son hamac n'était pas loin, il restait à portée de voix, et Bill ne le lâchait pas, bien que ses partenaires donnassent des signes de fatigue. Pratiquement, il restait seul en course, et l'auditoire lui échappait depuis que son monologue tournait à la prédication.

— Continue, ne t'occupe pas de moi, murmura Johnny en se levant discrètement, comme celui qui, pour des motifs sans gravité, ramasse ses billes et quitte le jeu.

Thomas, lui, s'occupait déjà d'établir sa moustiquaire ; on l'entendait même qui reprenait à voix contenue et pour son plaisir particulier, l'air d'opéra qu'on lui avait rentré dans la gorge. Enfin, Bill se tut, sortit une tablette de gomme pour se rafraîchir la bouche et, tout en mastiquant avec énergie, parut élaborer pour soi-même la conclusion de cette soirée.

— Naturellement, dit-il brusquement à Bartin, vous maintenez que Toclo est Toclo.

— En toute occasion et en toutes choses, répondit Bartin, j'ai appris à me contenter des apparences et je m'en trouve très bien. Ceci dit... et d'un geste vraiment magnanime, il eut l'air d'ajouter : prenez Toclo pour Bentley, prenez-le pour le fils du soleil Incas, pour le roi des fumistes ou pour un concept métaphysique, je m'en bats l'œil.

Cependant Thomas, du fond de son hamac, expliquait à Johnny par quelles astuces d'itinéraire il entendait rejoindre la Conférence de

Toronto en tenant compte d'une halte à Ohaha City et d'un petit crochet à Charleston où le championnat de moto-cross n'était pas à rater pour peu que Tom Bock n'eût pas déclaré forfait. Tant de versatilité mit Bill hors de lui. Il déclara stupéfiant que ses confrères méconnussent à ce point le contenu dramatique de cette soirée, parla de pusillanimité et prononça des mots comme : cancrelats du reportage et paltoquets du journalisme. Puis, sur un ton plus modéré :

— Bien sûr, il reste possible, probable même, si vous voulez, que Toclo soit Toclo. Je ne suis pas un idiot et j'admets fort bien la position de Bartin qui, lui, peut s'en tenir à son expérience et à son flair. Mais vous, alors, c'est inouï comme légèreté. Mais vous ne vous souvenez pas de la gueule que vous faisiez quand il a joué pique ?

— On s'est emballé un petit peu, fit Johnny du fond du hamac, il faut dire ce qui est.

— Ah ? Il faut dire ce qui est ? Eh bien c'est maintenant que notre mission commence, voilà. Je resterai ici le temps qu'il faudra pour faire la lumière, continua-t-il en prenant soin d'éviter le déclamatoire ; si Bentley est un simulateur, je le démasquerai ; s'il est amnésique, j'irai lui extirper la mémoire au fond de sa crasse.

— Et vous allez voir le travail : demain matin, je lui saute sur le paletot et je ne le quitte plus d'une semelle, je lui casserai les oreilles, je le baratinerai jusqu'à merci, j'irai avec lui à la pêche, à la chasse, j'accrocherai mon hamac à côté du sien, je ferai semblant de partir et je reviendrai à l'improviste et je le saoulerai de sa langue maternelle...

— On aurait mieux fait de le saouler tout de suite au tafia, fit observer Thomas.

— Mais non, être borné, ivrogne damné, éponge à whisky ! Bentley est plus fort que ça et tu n'as pas vu comme Toclo t'a refusé à boire tout à l'heure ? Mais je l'aurai. Il est fort, mais je l'aurai.

— Bravo ! fit Bartin qui ôtait ses chaussures, mais je vous vois mal parti, et moi, je vais vous donner un conseil qui arrangera tout le monde, Bentley, Toclo, ceux qui veulent rester et ceux qui ne veulent pas rater la conférence de Toronto. Voilà : vous embarquez l'Indien jusqu'à Ohaha, vous le montrez à sa famille, à ses anciennes petites amies et vous faites faire les constatations anthropométriques. Si c'est Bentley, vous le gardez ; si c'est pas Bentley, vous ramenez Toclo ici avec des excuses et une petite indemnité.

Ce furent les derniers mots de la soirée. Personne ne sut exactement ce qu'il fallait penser du conseil Bartin, mais puisque Bill ne relevait pas la discussion, mieux valait en rester là. Il était grandement temps de rendre la nuit au silence. Mais la nuit, peu habituée à ce genre de perturbation, avait peine à se ressaisir et l'écho du bavardage flottait encore sur la forêt comme un résidu coriace et toxique pas commode à résorber. Au bout d'un temps indéterminé, le maraca du vieux Popo tinta faiblement à l'autre bout du carbet, petit bruit sec et mat insinué

dans la nuit comme le crissement d'un insecte après le tapage des invités. Thomas et Johnny dormaient sans doute. Pour Bill, c'était moins sûr. Quant à Bartin, il n'avait pas encore déferlé sa moustiquaire et tirait sur sa cigarette, le corps un peu versé sur la lisière du hamac ; il avait l'air d'écouter.

***

Le lendemain de très bonne heure, Bill vint secouer ses compagnons endormis, leur annonçant que tous les Indiens étaient partis.

Partis avec armes et bagages. Le carbet absolument vidé, plus un hamac, plus un petit banc, plus une marmite, plus une plume. Ils avaient même emporté l'odeur.

— Le canot!

Johnny en tête, ils se précipitèrent jusqu'au dégrad : le canot était là, avec son fret apparemment intact et cette particularité qu'il n'était plus debout au courant comme ils l'avaient laissé depuis leur arrivée, mais tourné vers l'aval. Machinalement, Bill, Thomas et Johnny interrogèrent des yeux l'ami Bartin qui s'était arrêté en haut du raidillon, pour embrasser la situation.

— C'est un conseil qu'ils nous donnent, dit-il en désignant le canot. Eux, bien entendu, se sont taillés en amont, une partie en tous cas. Et comme ils seraient vite rejoints à cause du moteur, ils ont dû se planquer pas loin d'ici dans un de ces petits affluents à embouchure inextricable que nous ne serions pas fichus de repérer. Le reste a filé par les bois.

Bartin descendit le raidillon sans hâte, poursuivant ses explications d'une voix pondérée, avec un rien de satisfaction, comme le guide heureux de pouvoir commenter devant ses clients un trait de mœurs qu'on ne voit pas tous les jours :

— A mon avis, voyez-vous, ils étaient saturés de notre présence. La séance d'hier soir les a édifiés sur le genre d'emmerdeurs que nous sommes et ils ont préféré fiche le camp en douce et se refaire une solitude un peu plus haut. Rien n'est bon qui vient de l'aval, c'est la règle d'or des Chitobas.

On s'attendait à voir Bill très excité par le coup de théâtre, plus attaché que jamais à son idée fixe et proposant d'extravagantes poursuites à travers les bois. Il avait l'air à peine vexé mais plutôt absent et comme disposé à faire le tour des choses :

— Alors? dit-il.

Gestes et exclamations divers exprimant trois nuances de la résignation au fait accompli.

— Bentley? ajouta-t-il en s'adressant à Bartin sur un ton d'objectivité triste.

— Bentley ou pas Bentley, fit Bartin, cela revient à peu près au même, et n'importe comment nous sommes indésirables.

Puis il ajouta, montrant le nouveau cap du canot :

— Nous pouvons contrevenir à leurs vœux ; imprudence mise à part, ce serait un peu goujat.

Déjà Thomas était parti chercher les hamacs, comme si l'appareillage immédiat n'eût fait aucun doute. Personne n'avait envie de rester un jour de plus dans ces parages et Johnny, toujours prompt à corser les ambiances, déclarait qu'il se sentait épié par des guetteurs tapis, l'arc en main, et qu'il importait de manifester sans délai au moins une intention de départ. C'est pourquoi il allait procéder sur-le-champ à quelques essais de moteur.

Bill revint du canot avec sa trousse de toilette, la déplia sur une roche et commença, tout pensif, par dévisser son tube de crème à raser. Il en tomba une goutte qui fit sur la pierre sauvage un menu pâté tout rond, bombé, très blanc, petit message propret du monde civilisé offrant l'aspect mensonger d'une crotte d'oiseau. Bill en parut consterné, comme l'invité malappris qui vient de faire une tache sur le tapis. Puis il commença la préparation de sa barbe.

Alors Bartin, qui le regardait faire depuis un bon moment, proclama d'une voix alerte et bien reposée :

— Bon... eh bien! en somme, l'un dans l'autre, ça ne s'est pas trop mal passé...

L'appréciation était sans doute prématurée aux yeux de Bill et peut-être voulait-il surseoir à l'examen de quelques idées encore confuses. Mais au bout d'un instant, il déclara d'une voix qui déjà donnait du recul aux événements :

— Pour ce qui est des impressions que nous avons pu ressentir en présence de Toclo, je pense qu'il faut absolument les garder pour nous.

— Cela va de soi.

Et Bartin sortit son paquet de tabac en cherchant sur la roche un bon endroit pour s'asseoir, comme celui qui en a terminé avec le plus gros de son travail.

JACQUES PERRET

LA DEMOISELLE DE PETITE VERTU

ACTE III

Il est six heures du soir.

Huit jours après le deuxième acte.

Le réverbère éclaire le porche d'une lumière encore blafarde car le jour commence seulement à tomber.

A l'intérieur, les deux lampes sont allumées.

Virginie, à la table, empile soigneusement des quarters et des pièces de dix cents. Elle porte toujours le même costume, mais avec une imperceptible note de coquetterie. Une voix chante, en s'accompagnant au banjo, un air mélancolique.

Silence.

Amanda sort de la chambre, une chaussette à demi-tricotée à la main. Elle porte le deuil d'Anthony, mais un deuil plein de tact. Elle est en violet, des pieds à la tête. Un violet juste assez pâle pour s'accommoder de sa blondeur. C'est une demi-veuve.

Elle se dirige vers la cheminée, mais, avant de s'asseoir, prend dans la table à ouvrage une nouvelle pelote de laine.

AMANDA, *s'installant avec son tricot.* — Es-tu contente de moi?

VIRGINIE. — Très contente.

AMANDA. — J'ai bien travaillé?

VIRGINIE. — Très bien. Et vous aviez raison : les demoiselles sont beaucoup plus généreuses, quand vous quêtez avec moi.

AMANDA. — Naturellement. Combien Pilar t'a-t-elle donné?

VIRGINIE. — Cinq dollars.

AMANDA. — Mazette! Elle l'aura, sa voiture!

VIRGINIE. — Comment?

AMANDA, *vivement.* — Rien. Rien!

VIRGINIE, *qui a fini ses calculs.* — Quarante-sept dollars et des cents! La Mère supérieure va me faire fête...

AMANDA. — Plus de trois cents dollars en une semaine! Si ça se sait, tout le quartier sera bientôt orphelin! *(Virginie rit.)* D'autant plus que les gosses du Vieux Carré n'ont pas tellement le goût de la famille!

VIRGINIE, *surveillant le travail d'Amanda.* — Vous avez renoncé au point de riz?

AMANDA. — Trop difficile. J'ai déjà assez de mal comme ça!

Virginie à son tour prend son ouvrage.

RÉSUMÉ DES PREMIERS ACTES. — Amanda, une des plus brillantes « demoiselles de petite vertu » de la Nouvelle-Orléans est éprise d'Anthony. Mais cette passion ne l'a pas empêchée de le tromper avec Sydney. Anthony, l'ayant appris, s'est suicidé. Désespoir de Consuelo, femme d'Anthony — et désespoir d'Amanda, responsable du drame. Elle veut faire retraite se jure de ne plus approcher aucun homme, etc... Mais à la fin du deuxième acte surgit Rafaël, frère d'Anthony, qui ressemble au défunt d'une manière extraordinaire. L'émotion que ressent Amanda est partagée par Virginie, une jeune quêteuse de l'hôpital du Sacré-Cœur qui avait aperçu Anthony au premier acte et conçu immédiatement pour lui une profonde inclination.

VIRGINIE. — L'important, c'est qu'ils aient de bonnes chaussettes bien chaudes.

AMANDA. — Dis, tu me feras voir le garçon qui portera les miennes !

VIRGINIE, *en riant.* — Je vous le promets.

Elle s'assied près du feu et tricote.

AMANDA. — Le pauvre vieux !

Un silence, très court.

AMANDA. — Tu ne vas pas tout de suite annoncer la bonne nouvelle au Sacré-Cœur ?

VIRGINIE, *embarrassée et rougissante.* — Je suis fatiguée. Je voudrais d'abord me reposer un peu. Si cela ne vous ennuie pas...

AMANDA. — Pas du tout. Au contraire...

Sam paraît en haut de l'escalier. Il se dirige avec lenteur et timidité vers la porte d'Amanda devant laquelle il hésite.

VIRGINIE. — Merci.

AMANDA. — Et, de cette façon, il aura peut-être le temps d'arriver.

VIRGINIE. — Qui ?

AMANDA. — Celui que tu attends.

VIRGINIE. — J'attends quelqu'un, moi ?

AMANDA. — Je l'espère. Sans cela, je m'inquiéterais beaucoup de cette fatigue qui te prend tous les jours vers six heures du soir.

Sam se décide tout de même à sonner.

VIRGINIE, *se dominant pour ne pas montrer son impatience.* — Je vais ouvrir ?

AMANDA, *appuyant un peu.* — Mais oui !

Virginie ouvre la porte à Sam.

SAM. — Bonsoir, mesdemoiselles !

VIRGINIE, *sans expression aucune.* — Ah ! C'est vous ?

AMANDA, *très gentiment.* — Bonsoir, Sam...

Et comme Sam se tient immobile et embarrassé au milieu de la pièce.

... Asseyez-vous donc !

SAM, *à Virginie qu'il dévore des yeux.* — Je suis libre demain. Madame nous a prévenus qu'elle ne sortirait pas de la journée. Alors je suis venu voir si je ne pourrais pas vous aider.

VIRGINIE, *très gentiment.* — Mais sûrement !

AMANDA. — Avec Sam, nous sommes sûres de faire une très belle recette.

SAM, *protestant avec humilité.* — Oh !

VIRGINIE. — Mercredi, nous avons dépassé les soixante dollars, grâce à vous !

SAM, *sur le même ton.* — Grâce à moi...

VIRGINIE, *à Sam.* — Il est regrettable que vous ne soyez pas libre plus souvent.

SAM, *vivement.* — Oh ! Je peux m'arranger...

AMANDA. — Il peut sûrement. Depuis huit jours qu'il nous connaît, il s'est merveilleusement arrangé. On ne voit que lui, surtout quand tu es là...

SAM, *vivement, en se levant.* — Ne croyez pas cela, mademoiselle, je viens à six heures, pendant que les autres dînent.

AMANDA. — Il s'arrange en se privant de dîner.

VIRGINIE, *comme si elle n'avait pas entendu.* — Ah ! Si nous pouvions refaire soixante dollars demain !

AMANDA. — Nous les referons. Parce qu'il est joli garçon. Et que ces demoiselles sont sensibles à ce genre de visage.

SAM. — Je suis très gêné.

AMANDA, *brusquement à Virginie.* — N'est-ce pas qu'il est joli garçon ?

VIRGINIE, *sans gêne aucune.* — Très.

AMANDA, *la regardant.* — Ah ! *(Très surprise.)* Ce n'est donc pas lui que tu attendais ?

VIRGINIE. — Je ne comprends pas votre question.

AMANDA. — Ça va bien. Ça va bien !

Elle la regarde avec un peu de suspicion.

VIRGINIE, *faisant mine de raccompagner Sam.* — Soyez ici à trois heures précises, s'il vous plaît.

AMANDA, *ahurie.* — Tu le mets à la porte ?

VIRGINIE. — Pas du tout. Je veux seulement qu'il aille dîner. Ce n'est pas raisonnable.

SAM. — Je n'ai pas faim.

AMANDA. — Il n'a pas faim.

SAM. — Et d'ailleurs, Mademoiselle, je voudrais vous parler.

VIRGINIE. — Non, monsieur Sam, je vous en prie, non !

SAM. — Je suis d'une excellente famille.

AMANDA. — Ah ! Si tu t'y prends comme ça...

SAM. — Je ne vous demande pas de me répondre tout de suite. Mais je voudrais vous prier de réfléchir. Naturellement, je ne resterai pas domestique.

VIRGINIE, *oppressée*. — Monsieur Sam, c'est inutile.

AMANDA. — Laisse-le donc parler !

SAM. — Jusqu'ici je n'avais pas de raison de travailler. Mais depuis que je vous connais... Nous sommes dans une ville où quelqu'un de décidé peut se faire une grande place.

AMANDA. — N'insiste pas, tu la fais pleurer !

Virginie pleure en effet.

VIRGINIE, *à travers ses larmes*. — Je vous demande pardon.

AMANDA, *sincèrement désolée*. — Mon pauvre vieux !

SAM. — Mais si elle pleure, c'est plutôt bon ?

AMANDA. — Ah ! Non. Ces larmes-là... Il n'y a rien de pire. Elle pleure sur toi ! Sur la peine que tu vas avoir ! déjà !

SAM. — Alors, je ferais peut-être mieux de m'en aller ?

AMANDA. — Je crois, oui.

SAM. — Mais je viens quand même demain à trois heures ?

AMANDA. — Vaudrait mieux pas. Dans quelques jours peut-être... *(Geste de Sam.)* Je sais ce que tu vas dire : « Elle a tort, personne ne l'aimera autant que toi. »

SAM. — J'en suis sûr.

AMANDA. — Sois tranquille ! Elle s'en apercevra probablement. Comme moi quand il sera trop tard.

SAM, *sur le seuil de la porte*. — Au revoir, mademoiselle. Je vous demande seulement...

PILAR, *le coupant au milieu de ses adieux déchirants*. — Hep ! Ne fermez pas la porte...

Pilar est transformée. Elle imite Amanda en presque tout : coiffure, maquillage, et, curieusement, elle est aussi vêtue de violet. Elle entre en coup de vent dans la chambre, tandis que Sam descend mélancoliquement l'escalier, et que Virginie se remet à tricoter, après s'être essuyé les yeux.

PILAR, *avec une cordialité exagérée*. — Ma petite chérie.

Amanda, glaciale, l'arrête du geste.

AMANDA. — Qu'est-ce que c'est que cette robe ? Tu n'as pas honte ?

PILAR. — J'adore le violet.

AMANDA, *répète avec force*. — Tu n'as pas honte !

PILAR. — Nancy a la même. Elisabeth a commandé la sienne. Tu as lancé la mode, que veux-tu ?

AMANDA, *avec une dignité écrasante*. — Moi, j'ai des raisons.

PILAR, *avec une mine de circonstance*. — Je sais bien, pauvre chérie.

Elle l'embrasse.

AMANDA. — Ah ! Tu l'admets.

PILAR. — Ça nous embête même assez... *(Elle précise.)*... que tu aies des raisons...

AMANDA. — Ah oui?

PILAR. — Comment trouves-tu ma nouvelle coiffure?

Amanda l'examine longuement avant de dire :

AMANDA. — Que veux-tu?

PILAR, *navrée.* — Ah! A ce point-là?

AMANDA. — J'aime mieux être franche avec toi.

PILAR. — Et je t'en remercie. Évidemment, nous avons beau essayer de te copier, ce n'est jamais tout à fait ça. Il nous manque l'essentiel.

VIRGINIE, *de son coin, révoltée.* — Oh!

PILAR, *à Amanda.* — Je t'assure! Les hommes sont tellement bêtes! Depuis huit jours, dans le « Vieux Carré », à la Promenade des Chênes et même pendant nos croisières sentimentales sur le fleuve, ils ne parlent que de toi : ton histoire les épate. Ils nous demandent tous à t'être présentés.

AMANDA. — Quelle tristesse!

PILAR, *véhémente.* — Ça ne ferait pas du tout notre compte, tu t'imagines, avec le prestige que tu as!

AMANDA, *vivement.* — Mais je ne veux pas en voir un seul!

PILAR. — Je sais bien. Heureusement! Alors, nous avons essayé de leur raconter que tu vis comme une sainte : que tu passes ton temps à quêter avec elle. *(Elle désigne de la tête Virginie.)* Que tu es devenue une espèce de dame patronesse. *(Ecœurée.)* Mais ça les intéresse encore plus!

AMANDA. — Et dire que j'ai vécu pour ces gens-là!

PILAR. — Que veux-tu? Ils n'arrivent pas à croire que tu es complètement perdue pour eux.

AMANDA. — Ils ont bien tort.

PILAR. — Le gros Bertram a été jusqu'à me dire que tant de charme ne pouvait rester inutilisé... Non mais crois-tu, un homme dont je ne voulais presque pas.

AMANDA, *qui n'est pas amusée.* — Tu m'amuses!

PILAR. — Seulement, jusqu'à un certain point, ils ont raison.

AMANDA. — Ne sois pas bête.

PILAR, *avec une conviction profonde.* — Ils ne s'acharneraient pas après toi de cette façon ridicule s'ils n'avaient pas entendu parler de Rafaël.

Virginie lève brusquement la tête.

AMANDA. — Comment?

PILAR. — Ils trouvent que Rafaël ne t'a pas gardé beaucoup de rancune de la mort de son frère. Et ils s'étonnent de ses visites quotidiennes ici.

AMANDA, *rêveuse.* — Nous parlons d'Anthony.

PILAR. — C'est ce que j'ai répondu, tu penses! Mais Bertram m'a assuré que, même si on l'aimait bien, on épuisait le sujet en cinq minutes.

VIRGINIE, *avec violence.* — C'est révoltant!

AMANDA. — Anthony était l'homme d'une femme. Ses amis ne savaient rien de lui.

PILAR. — Faut croire.

AMANDA. — Rafaël et moi, nous l'avons connu.

Un très court silence.

PILAR, *dubitative.* — Tout de même... tous les jours!

VIRGINIE. — Eh bien oui, tous les jours.

PILAR, *sans s'occuper d'elle, à Amanda.* — Tu ne me feras pas croire qu'il ne te parle pas un peu de toi!

AMANDA. — Jamais!

PILAR. — C'est un timide. Mais enfin, il t'a bien dit au moins une fois qu'il comprenait et qu'il excusait son frère?

AMANDA. — Oui, naturellement.

PILAR. — Eh bien, ça y est! Il commence!

Virginie se lève et pose son tricot, en hurlant.

VIRGINIE. — C'est ignoble!

PILAR. — Qu'est-ce qu'elle a, celle-là?

VIRGINIE. — Madame, je vous écoute depuis cinq minutes et j'ai honte pour vous. Que vous soyez une pécheresse et fière de l'être! n'est que trop évident. Et je ne suis pas sûre que notre Mère Marie des Anges elle-même, pourrait vous tirer de l'abîme.

PILAR. — Mais dis donc, elle m'engueule !

Amanda ne répond pas et se contente d'acquiescer avec force à tout ce que dira maintenant Virginie.

VIRGINIE. — Vous êtes naturellement préparée à imaginer le pire. Seulement, vous ne pouvez pas tout salir. Certaines choses devraient vous rester sacrées. Et certaines personnes. Amanda a renoncé à votre vie. Son noble cœur s'efforce d'adoucir le chagrin d'un frère. J'ai assisté à toutes ses entrevues avec M. Costello. Jamais un mot, jamais un regard équivoque. Vous pouvez le répéter à ces gens qui n'étaient pas les amis d'Anthony et ne sont pas ceux de Rafaël.

Elle se rassied et reprend son tricot. Pilar la regarde s'asseoir avec un air de moquerie.

PILAR. — Cette petite personne est extrêmement déplaisante, mais je dois reconnaître qu'elle m'a fait plaisir.

AMANDA. — En quoi ?

PILAR. — Elle me met tout à fait à l'aise. Et j'avoue que j'en avais besoin.

AMANDA, *alertée.* — Vraiment.

PILAR. — Tu vas peut-être me trouver sans-gêne...

AMANDA. — C'est bien possible...

PILAR. — Tu auras tort. Parce qu'au fond, je ne fais que reprendre une ancienne idée.

AMANDA. — Tu vas me demander d'être 89.

PILAR. — Oui, justement. Oh! j'ai lutté, je lutte depuis huit jours.

AMANDA. — Tu as un tempérament de lutteuse.

PILAR. — Mais que veux-tu, il lui ressemble trop. Je n'en peux plus.

AMANDA, *très calme.* — Allons, bon !

PILAR. — Surtout qu'il est peut-être encore plus beau que l'autre.

AMANDA, *sincère.* — C'est vrai.

PILAR. — L'as-tu vu sauter sur son cheval ?

AMANDA. — Non.

PILAR. — C'est à vous couper le souffle.

AMANDA, *impartialement.* — Il est très beau.

PILAR. — Il va sûrement venir tout à l'heure. Alors, présente-moi. Et demain, pars en voyage. Je te paierai les frais.

AMANDA, *ironique.* — Merci.

PILAR, *continuant d'élaborer son plan.* — Je me trouverai là par hasard. Et je me charge du reste.

Virginie se dresse à nouveau et repose son tricot sur sa chaise.

VIRGINIE. — Mais c'est monstrueux, mais vous êtes le diable !

PILAR. — Elle recommence.

VIRGINIE, *à Amanda.* — Vous n'allez pas lui céder ? Vous n'allez pas partir ?

AMANDA, *surprise de cette explosion.* — Mais non, mais non.

VIRGINIE. — Vous n'allez pas jeter M. Rafaël dans les bras de cette mauvaise femme ?

AMANDA. — Non. Ne t'agite pas.

PILAR, *à Amanda.* — Je te préviens qu'elle commence à m'embêter !

VIRGINIE. — Monsieur Rafaël est tellement sincère. Il la croirait.

AMANDA. — Allons ! Allons !

VIRGINIE. — Et d'autant plus qu'elle est jolie...

AMANDA. — Si on veut.

PILAR. — Dis donc, toi !

VIRGINIE. — Oh ! D'ailleurs je suis bien sotte de m'inquiéter.

AMANDA, *dressant l'oreille.* — De t'inquiéter ?

Dès lors elle ne cesse d'observer Virginie, avec une curiosité aiguë.

VIRGINIE. — Elle est jolie, mais trop vulgaire.

PILAR. — Je vais me fâcher.

VIRGINIE. — Son visage porte tous les stigmates du vice.

PILAR. — Idiote ! C'est peut-être ce qui lui plaira.

VIRGINIE, *révoltée.* — Non, je le connais mieux que vous. Non !

PILAR. — Et d'ailleurs, ce n'est pas vrai. Je me sens l'œil très pur.

VIRGINIE, *avec un ricanement.* — Très pur ? Ah ! Ah !

PILAR. — Je suis mûre pour un grand amour.

VIRGINIE. — Laissez-moi rire !

PILAR. — Et Rafaël est tout à fait l'homme qu'il me faut.

VIRGINIE, *secouant Amanda.* — Il faut l'empêcher, ce serait trop terrible.

AMANDA, *se dégageant.* — Mais tu me fais mal !

VIRGINIE. — Tout va recommencer comme avec vous.

AMANDA. — Petite idiote !

VIRGINIE. — Ce sera peut-être même encore pire !

PILAR. — Je ne vois pas comment !

VIRGINIE. — Et elle rit ! Mauvaise ! Mauvaise !

PILAR. — Pécore !

VIRGINIE. — Diablesse !

PILAR. — Bigote !

VIRGINIE. — Euh... Courtisane !

PILAR. — Pucelle !

VIRGINIE. — Messaline !

PILAR. — Tisane !

VIRGINIE, *révoltée.* — Tisane ! Oh !

AMANDA. — Ah ! C'est toi qui as commencé !

Rafaël paraît à l'escalier.

PILAR. — Tu ne trouves pas qu'elle s'intéresse diantrement à la vertu de Rafaël ?...

VIRGINIE, *intensément.* — Seigneur, gardez-moi du péché de colère.

AMANDA. — Trop tard, mon petit.

Rafaël sonne.

PILAR, *très agitée.* — C'est Rafaël !

AMANDA. — Probablement.

Elle jette à Virginie un long regard et va ouvrir. A peine Rafaël a-t-il paru sur le seuil que Pilar, avec ce qu'elle croit une immense distinction demande à Amanda.

PILAR. — Veux-tu me présenter ?

AMANDA, *sans chaleur.* — Ma bonne camarade, Pilar.

RAFAËL, *sans la regarder.* — Enchanté, Madame.

PILAR. — Je suis si heureuse de vous connaître. Anthony m'honorait de son amitié.

RAFAËL, *qui lève enfin la tête.* — Ah !

PILAR, *au maximum de son charme.* — Il était tellement séduisant. *(Elle corrige.)* Moins que vous.

Silence glacé des trois autres.

... Au revoir, très chère. Si tu changes d'idée, fais-le moi savoir !

Elle referme la porte sur elle et, dès qu'elle ne se sent plus regardée, elle secoue la tête, fait la moue, constate avec écœurement que son affaire est ratée.

RAFAËL. — Elle ne m'a pas laissé le temps de vous saluer. *(Très gentiment.)* Bonsoir, mademoiselle Virginie.

VIRGINIE. — Bonsoir, Monsieur Rafaël.

RAFAËL, *à Amanda sans la regarder.* — Bonsoir.

AMANDA. — Bonsoir, mon grand ami.

Elle lui tend une main loyale.

RAFAËL. — Elle est belle, d'ailleurs.

Virginie se contracte.

AMANDA. — Elle a peut-être le plus joli sternum que je connaisse.

Petit rire des deux autres.

RAFAËL, *lourdement, profondément.* — Vous êtes tellement amusante.

Il s'assied dans le fauteuil. Les deux femmes reprennent leur tricot. Scène d'intérieur.

AMANDA. — Je vous ferais rire, si je vous disais ce qu'elle est venue me demander.

VIRGINIE, *vivement.* — Oh ! Ne le répétez pas !

RAFAËL. — Mais si !

VIRGINIE. — Je vous en prie.

AMANDA. — Virginie ne veut pas.

Elle s'excuse d'un geste.

RAFAËL, *avec un peu d'humeur.* — Ce n'est pas une raison !

AMANDA. — Elle est si gentille. Je tiens à lui faire plaisir.

RAFAËL. — Comme vous voudrez ! *(Petit geste rageur.)*

AMANDA. — Vous venez de ressembler tellement à Anthony, là, brusquement.

RAFAËL, *pas du tout satisfait.* — Vraiment?

AMANDA. — Dans ce fauteuil surtout. *(Rafaël, sans affectation, se lève.)* Avec ce petit geste que vous venez d'avoir.

RAFAËL, *s'asseyant ailleurs.* — Vous m'étonnez!

Sa mauvaise humeur est grandissante.

AMANDA, *petit sourire gentil.* — Vous ne ressemblez pas à Anthony?

RAFAËL. — Si. Superficiellement, beaucoup. Mais nos amis s'accordaient à reconnaître que nos gestes, nos manies, nos opinions étaient très différentes.

AMANDA. — Ah!

RAFAËL. — Vous ne paraissez pas convaincue?

AMANDA. — Pas très.

RAFAËL. — Je suis beaucoup plus violent que lui, par exemple.

AMANDA, *avec intention.* — Encore plus violent?

RAFAËL. — Certainement.

AMANDA. — J'ai peine à le croire.

RAFAËL. — Infiniment plus.

AMANDA. — Qu'en dis-tu Virginie?

VIRGINIE, *suave.* — Monsieur Rafaël se vante.

RAFAËL. — Je ne lui ressemble pas du tout! Je suis très maladroit, très bien élevé, sans imagination, énergique, égoïste un peu avare.

AMANDA. — Ah!

RAFAËL, *continuant son exposé.* — Profondément catholique...

VIRGINIE, *enivrée.* — Ah, vous êtes catholique!

AMANDA, *corrigeant.* — Lui aussi.

RAFAËL, *d'un ton péremptoire.* — Anthony s'en cachait à cause de notre mère mais il était... *(Il prononce le mot avec désapprobation)* athée!

AMANDA, *avec un cri de désespoir.* — Oh! Il croyait n'avoir que cette vie et je la lui ai prise.

RAFAËL, *presque tendrement.* — Ce n'est pas vous, c'est la fatalité.

AMANDA. — Elle a bon dos, la fatalité.

RAFAËL. — Pour en revenir à moi, je suis également orgueilleux, entêté, ambitieux et gai.

AMANDA, *avec un petit sourire triste.* — C'est vrai, vous êtes gai.

RAFAËL. — Je ne suis pas drôle, mais je suis gai.

AMANDA, *sur un ton un peu protecteur.* — J'aime quand vos yeux rient.

VIRGINIE *vite.* — Moi aussi. *(Un court silence.)*

RAFAËL, *en donnant du poids à ses paroles.* — Vous ne vous êtes pas demandé pourquoi Anthony ne vous avait jamais parlé de moi?

AMANDA, *surprise.* — Non.

RAFAËL. — Parce qu'il était jaloux. Il me l'a avoué.

AMANDA. — Jaloux?

RAFAËL. — Parfaitement. Il me parlait si souvent de vous, que j'avais voulu vous connaître. Il s'y est opposé.

AMANDA, *rêveusement.* — C'est étrange.

RAFAËL. — Il m'a dit textuellement : « Amanda se croit amoureuse de moi, mais elle me voit tel que tu es, toi. Si je vous présente l'un à l'autre, ce n'est pas avec moi qu'elle restera. »

Silence. Amanda, que le propos de Rafaël avait consternée, se révolte.

AMANDA. — Il ne fallait pas me répéter ça... Pourquoi m'avez-vous répété ça?

RAFAËL. — Parce que c'est la vérité.

AMANDA, *éclatant.* — Vous trouvez que ce n'est pas assez difficile?

RAFAËL. — Qu'est-ce qui est difficile?

AMANDA. — Vous! Marcus! Pilar! Les autres! Tout! *(Touchante.)* Je fais pourtant ce que je peux.

RAFAËL. — Probablement.

AMANDA, *très exaltée.* — Mais si maintenant Anthony s'en mêle!

RAFAËL. — Je ne comprends rien à ce que vous dites.

AMANDA, *subitement calmée.* — Dieu merci!

RAFAËL. — Comme vous êtes nerveuse! Nous sommes là à bavarder tranquillement et soudain une mouche vous pique, vous vous exaspérez. *(En conclusion.)*

D'ailleurs ; je trouve que vous n'avez pas bonne mine.

AMANDA. — J'ai pleuré toute la nuit et toute la matinée. *(Elle soupire).* C'était bon ! *(Elle soupire encore.)*

RAFAËL, *avec violence.* — Mais enfin, il ne faut pas pleurer tout le temps comme ça, c'est ridicule.

AMANDA, *révoltée.* — Ridicule ?

RAFAËL, *rectifiant.* — Euh... Je veux dire... ce n'est pas raisonnable !

AMANDA. — Et Anthony ? A-t-il été raisonnable ?

RAFAËL. — Cessez de vous croire tellement coupable.

AMANDA. — Oui... Je sais... c'est la fatalité.

RAFAËL. — Parfaitement ! Nous savions tous qu'un jour Anthony ferait quelque folie.

AMANDA, *amère.* — Je n'ai été que le prétexte ; c'est bien ce que tu disais aussi Virginie.

VIRGINIE, *vivement.* — J'ai changé d'avis depuis.

RAFAËL, *coupant, à Virginie.* — Eh bien ! Vous avez tort !

AMANDA, *exaspérée.* — Parlons d'autre chose, s'il vous plaît.

Elle tricote avec rage.

RAFAËL. — Vos désirs sont des ordres. Eh ! Bien, parlons de votre camarade. Qu'est-elle devenue vous demander qui doit tellement me faire rire ?

Regard suppliant de Virginie à Amanda.

AMANDA. — Vous êtes décidé à m'agacer, ce soir.

RAFAËL. — Soyez gentille... Vous alliez le dire tout à l'heure !

AMANDA. — Virginie ne veut pas.

RAFAËL. — Mais enfin pourquoi ? C'est irritant !

Virginie, blessée, pose son tricot et vient à Rafaël.

VIRGINIE. — Vous tenez absolument à le savoir ?

RAFAËL. — Oui. Parce que j'ai l'impression que je suis en cause.

VIRGINIE. — En effet. Figurez-vous que cette fille s'est éprise de vous !

RAFAËL. — Ah !

AMANDA. — Et qu'elle est venue me demander la permission de vous aimer, à moi, comme si j'avais des droits sur vous !

RAFAËL. — Tiens ! Tiens ! Des droits sur moi ?

AMANDA. — Heureusement, Virginie l'a remise à sa place, vertement.

RAFAËL, *avec une rage contenue.* — Vous l'avez remise à sa place ?

VIRGINIE. — Vertement.

AMANDA. — Et elle a bien fait. Parce qu'enfin, vous êtes mon ami, mon grand ami et absolument rien d'autre. *(Silence de Rafaël.)* N'est-ce pas ?

RAFAËL, *obligé d'acquiescer.* — Rien d'autre.

AMANDA. — Entre nous il n'y a pas de différence de sexe. *(Silence de Rafaël.)* Mais répondez donc.

RAFAËL. — Aucune.

AMANDA. — Je ne suis pas une femme pour vous. Enfin, parlez ! Il faut vous arracher les paroles. Suis-je une femme, oui ou non ?

RAFAËL. — Evidemment non.

AMANDA. — Ça crève les yeux !

RAFAËL. — Tout au moins, à certains points de vue.

AMANDA, *rectifiant.* — A tous les points de vue.

RAFAËL, *prêt à tout.* — Si vous voulez !

AMANDA. — Je serais un vieil oncle d'Anthony, qu'il n'y aurait pas de différence.

RAFAËL. — Pas de différence du tout.

AMANDA. — Seulement, c'est ce que ces filles-là ne peuvent pas comprendre.

RAFAËL, *qui espère reprendre du poil de la bête.* — Hé non !

AMANDA. — Elles voient un homme et une femme ensemble, et ça leur suffit.

RAFAËL, *enthousiaste.* — Hé oui !

AMANDA. — Elles ne se doutent pas à quel point nous sommes loin de tout ça !

RAFAËL. — Hé non !

AMANDA. — Mais elles sont idiotes. Parce qu'en admettant que vous, vous soyez resté un homme...

RAFAËL, *une lueur d'espoir.* — Oui, en admettant...

AMANDA. — Vous pourriez parfaitement venir ici pour Virginie.

VIRGINIE, *meurtrie.* — Oh !

AMANDA, *impérieuse.* — N'est-ce pas ?

RAFAËL. — Parfaitement.

AMANDA. — Ce serait même plus naturel.

RAFAËL. — Beaucoup plus naturel. *(Vivement.)* Ce n'est pas le cas, mais ce serait très naturel.

AMANDA. — Virginie est plus jolie d'abord. *(Silence de Rafaël.)* Ce que vous pouvez être agaçant, avec cette manie de ne pas répondre.

VIRGINIE, *dont la pudeur est martyrisée.* — Il n'est pas question de moi.

RAFAËL. — Mademoiselle est très jolie.

AMANDA. — Et puis, en tout cas, elle sera peut-être une femme.

RAFAËL. — Mais oui, peut-être.

AMANDA. — Tandis que moi, je n'en suis plus une. La question est réglée.

RAFAËL, *se dominant.* — Eh ! Bien voilà, la question est réglée.

Il se rassied rageusement. Les femmes se remettent à tricoter. Rafaël allume sa pipe. De temps en temps, les uns et les autres se jettent des regards qu'ils essaient de ne pas laisser surprendre, tandis que se déroule devant la porte le dialogue de Dubois et de Marcus. Car ceux-ci viennent de monter l'escalier. Dubois suivant son chef.

DUBOIS. — Vous arrivez trop tard, chef.

MARCUS, *s'arrêtant.* — Il est déjà là ?

DUBOIS. — Je vous avais prévenu : à partir de six heures.

MARCUS, *mâchonnant son long cigare.* — J'ai été retenu. Mais il faut absolument que tu m'en débarrasses pendant dix minutes.

DUBOIS, *après une courte réflexion.* — On pourrait peut-être lui faire une histoire à propos de son cheval.

MARCUS. — De son cheval ?

DUBOIS. — Il a laissé son cheval dans la rue.

MARCUS. — Très bien. Et tu peux dire ce que tu voudras. Personne ne connaît le règlement. Même pas moi !

DUBOIS. — Bien, chef.

MARCUS, *reprend sa marche et se ravise.* — La petite est là ?

DUBOIS. — Oui.

MARCUS. — Emmène-la aussi.

DUBOIS, *qui essaie de protéger Virginie.* — A cause du cheval ? Ce ne sera pas facile.

MARCUS. — Tu as raison. Je me débrouillerai. Mais j'ai besoin de dix minutes.

DUBOIS. — Bien, chef.

MARCUS. — Et tâche de laisser la porte ouverte !

Dubois sonne. Marcus disparaît derrière le mur du fond. Virginie va ouvrir.

DUBOIS. — Bonsoir, mesdemoiselles.

VIRGINIE. — Bonsoir, monsieur Dubois.

AMANDA. — Bonsoir.

DUBOIS. — Je suis désolé de venir vous ennuyer. *(A Rafaël, rogue.)* Le cheval blanc est à vous ?

RAFAËL, *surpris.* — Oui.

DUBOIS. — Alors, suivez-moi.

RAFAËL. — Mais pourquoi ?

DUBOIS. — Vous le verrez bien. Je m'excuse encore, Mesdames.

RAFAËL. — Mais enfin, c'est inouï.

DUBOIS, *froid.* — Je vous attends.

RAFAËL, *aux deux femmes.* — C'est certainement une erreur, je reviens tout de suite.

Il prend son chapeau sur la table et sort.

DUBOIS, *avant de le suivre, à Virginie.* — Vous avez meilleure mine que jamais.

Il sort en laissant la porte entr'ouverte.

RAFAËL. — Vous ne pouvez pas, au moins, fermer votre porte.

Il la ferme brutalement.

DUBOIS, *en descendant l'escalier.* — Je vous préviens que la mauvaise humeur ne peut qu'aggraver votre cas.

RAFAËL. — Mais quel cas? C'est ce que je voudrais bien savoir.

Ils disparaissent. Amanda s'avance vers Virginie, oblige celle-ci à la regarder et lui dit doucement.

AMANDA. — Regarde-moi, toi!

VIRGINIE. — J'ai honte! J'ai bien honte!

AMANDA. — Et je n'avais rien compris. Et je croyais que tu attendais Sam!

VIRGINIE. — Epargnez-moi!

AMANDA. — Mais comment est-ce possible?

VIRGINIE. — Je ne sais pas.

AMANDA, *indulgente et gentille.* — Bien sûr!

VIRGINIE. — Seulement, voilà : il m'épousera ou je prendrai le voile.

AMANDA, *ardemment.* — Ne dis pas de sottises pareilles. Ne viens pas me donner une responsabilité pareille. Attends!

Marcus paraît.

VIRGINIE. — Ce n'est pas un coup de tête. J'ai tout de suite su. C'est à Rafaël seulement que ma vie peut être utile. S'il n'en veut pas... que Dieu me montre un autre chemin.

AMANDA. — Mais tu ne le connais que depuis une semaine.

Marcus sonne.

VIRGINIE, *se jetant contre Amanda.* — Ne me le prenez pas! Vous êtes tellement plus belle, plus intelligente! Vous pouvez en avoir tant d'autres!

AMANDA, *la repoussant.* — Tu es folle!

Elle ouvre la porte. Marcus paraît.

MARCUS. — Bonsoir.

AMANDA. — Comment? C'est toi?

MARCUS. — Je voudrais te dire deux mots en particulier.

AMANDA. — Ne bouge pas, Virginie.

MARCUS. — En particulier. Et je n'ai que dix minutes.

AMANDA. — C'est ça, l'histoire du cheval?

MARCUS. — Oui. Dépêche-toi.

AMANDA. — C'est important?

MARCUS. — Pour toi, oui.

Il écrase son cigare dans le cendrier.

AMANDA, *ironique.* — Mais pas du tout pour toi!

MARCUS. — Accessoirement, ça m'intéresse.

AMANDA. — Soit. Va dans la chambre, Virginie. Mais, au premier mot déplaisant, au premier geste...

Virginie sort dans la chambre.

AMANDA. — Alors?

MARCUS. — Que vas-tu en faire?

AMANDA. — De qui?

MARCUS. — De Rafaël.

AMANDA. — Rien.

MARCUS. — Comment, rien!

AMANDA. — Rien. Nothing. Zéro, tu ne comprends pas?

MARCUS. — Si.

AMANDA. — Je vais peut-être même essayer de le marier à Virginie.

MARCUS. — A la petite là?

AMANDA. — Oui, ça t'étonne?

MARCUS. — Beaucoup.

AMANDA. — Pourquoi?

MARCUS. — Décidément, tu as été très frappée par ton malheur.

AMANDA. — Je crois, oui.

MARCUS. — Toi qui jugeais un homme au premier coup d'œil.

AMANDA. — Eh bien!

MARCUS. — Mais il est fou de toi, ce garçon-là!

AMANDA, *qui s'en doutait.* — Tu es ridicule!

MARCUS. — Oh! Il résiste de son mieux. Il se rend compte bien que la situation est délicate.

AMANDA, *elle est sur la défensive et ne se livre pas.* — En effet.

MARCUS. — Il soupire encore. *(Il hoche la tête.)* Mais ce n'est pas dans sa nature.

AMANDA. — Tant pis!

MARCUS. — Il va bientôt passer à l'action.

AMANDA. — J'aviserai.

MARCUS. — Tu aviseras?

AMANDA. — Oui.

MARCUS. — Tu n'as pas l'intention de te laisser fléchir?

AMANDA. — Pas le moindre.

MARCUS. — Tu entends te réfugier dans ton demi-deuil?

AMANDA. — En effet.

MARCUS. — C'est que tu ne sais pas à quel point tu lui es nécessaire.

AMANDA. — En effet, je ne le sais pas.

MARCUS. — Tu crois qu'il ne s'occupe de toi qu'à partir de six heures du soir? Mais, ma chère, tous les matins, il rôde autour de ta maison. Il t'épie de la taverne du Grand Marquis. Chaque fois que tu parais derrière tes rideaux, il commande un autre whisky. L'après-midi; il te suit de loin, quand tu vas mendier avec la petite. Et les nuits, toutes les nuits, il les passe sous ta fenêtre. Il ne dort plus. Il ne mange plus, il aime et il boit.

AMANDA, *agitée*. — Ce n'est pas possible.

MARCUS. — Si tu ne me crois pas, mets-toi à la fenêtre cette nuit.

AMANDA. — Non.

MARCUS. — A deux heures, comme à six, tu le verras grelotter.

AMANDA. — Ou veux-tu en venir?

MARCUS. — A ceci, la fidélité n'est pas ton affaire.

AMANDA, *vexée*. — Vraiment?

MARCUS. — Alors, n'essaie pas de te garder à un souvenir! A un souvenir! Toi! *(Il ricane.)*

AMANDA. — Oui, moi.

MARCUS. — Ma pauvre fille, tu n'es pas une rêveuse, quoi que tu en penses.

AMANDA. — Qu'en sais-tu?

MARCUS. — Il te faut quelqu'un de vivant!

AMANDA, *blessée mais feignant le mépris*. — Imbécile!

MARCUS. — Veux-tu essayer d'imaginer dans six mois la tête que tu lui feras, à ton souvenir? Je veux t'éviter de perdre du temps. Capitule tout de suite.

AMANDA. — Imbécile! Imbécile!

MARCUS. — Tu espères arranger les choses en le rendant malheureux, lui aussi.

AMANDA. — Je ne souhaite plus rendre personne heureux. Ça m'a trop mal réussi.

MARCUS, *cynique*. — Quoi? Il te déplaît?

AMANDA. — Non.

MARCUS. — Au contraire, même.

AMANDA, *avec défi*. — Au contraire.

MARCUS. — Toi aussi, tu aurais tendance à soupirer.

AMANDA. — Peut-être.

MARCUS. — Si tu le décourages trop, la petite va te le prendre.

Amanda rit franchement sans répondre.

MARCUS. — Alors, qu'est-ce que tu attends?

AMANDA. — D'avoir oublié.

MARCUS. — Mais tu as oublié. Ce qui reste d'Anthony dans ton cœur, c'est Rafaël.

AMANDA, *sans se fâcher*. — Tu es immonde.

MARCUS. — Si tu veux que je te dise toute la vérité, au fond, tu en veux à Anthony. Tu ne l'avoueras jamais, pourtant il te paraît un peu godiche de s'être tué pour toi. Tu trouverais plus naturel qu'il en ait vécu.

AMANDA, *avec violence*. — Je te déteste.

MARCUS. — Mais non. Bonsoir.

Fausse sortie.

AMANDA, *stupéfaite*. — C'est tout ce tu avais à me dire?

MARCUS. — Je trouvais urgent que tu réfléchisses.

AMANDA. — Tu veux me jeter dans les bras de cet homme?

MARCUS. — Je le crois le plus qualifié en ce moment.

AMANDA. — Mais c'est ton intérêt, à toi, que je ne vois pas?

MARCUS. — Je n'ai pas d'intérêt. J'ai beaucoup de curiosité.

AMANDA. — C'est vraiment tout ce que tu avais à me dire?

MARCUS. — Oui. Et puis naturellement, à bientôt, toi et moi! Je charmerai tes nuits, ma jolie. Pas tout de suite. Mais dès que tu l'auras oublié le Rafaël!

AMANDA. — Jamais!

MARCUS. — Et c'est très bien ainsi. Pour moi aussi, car les femmes s'enrichissent de tout ce qu'elles donnent.

AMANDA. — Je ne me fâche pas, mais comprends-moi bien : jamais.

MARCUS. — Avant un an.

AMANDA. — Ni dans un an, ni jamais. Que veux-tu? J'ai de l'orgueil bien que je me demande où je l'ai pris.

MARCUS. — Garde-toi. Je t'ai prévenue.

AMANDA. — C'était honnête de ta part.

MARCUS. — Mon père me disait souvent : « Sois honnête, Marcus, ça fera toujours une crapule de moins ».

AMANDA. — ...

MARCUS. — Pour une fois, ce soir, je lui aurai fait plaisir. A bientôt!

Il sort. Restée seule, Amanda rêve un moment, le regard fixe. Puis, elle se dirige lentement vers la commode, en tire le mouchoir d'Anthony dans lequel elle a recueilli les souvenirs de son amant. Elle contemple la pipe, la chaîne, le couteau.

AMANDA. — Non... Anthony... Je te promets... *(Mais les larmes ne viennent pas. Elle s'en étonne fébrilement.)* Je ne pleure pas... Je ne pleure plus... qu'est-ce que je vais devenir?

Rafaël et Dubois montent l'escalier.

RAFAËL. — Vous êtes rudement bête mon ami.

DUBOIS. — Oui, Monsieur.

RAFAËL. — On vous l'a déjà dit.

DUBOIS. — Souvent, Monsieur.

RAFAËL. — Me faire perdre dix minutes pour ça...

DUBOIS, *avec satisfaction.* — Juste dix minutes.

RAFAËL. — Et finir en me faisant des excuses.

DUBOIS. — Que je vous réitère...

Rafaël sonne.

RAFAËL. — Vous n'avez pas l'intention de me suivre?

DUBOIS. — Non, non. Bonsoir, Monsieur.

Il s'éclipse par l'escalier. Amanda qui était restée immobile et comme perdue, a sursauté au coup de sonnette et est allée remettre les souvenirs dans le tiroir. En allant ouvrir, elle dit avec fièvre :

AMANDA, *impérieusement.* — Il faut m'aider, Anthony, il faut m'aider.

RAFAËL, *avec satisfaction.* — Mademoiselle Virginie est sortie?

AMANDA, *désignant la chambre de la tête.* — Non, je vais la rappeler.

RAFAËL. — N'en faites rien.

AMANDA. — Si, si. Je vais la rappeler.

RAFAËL. — Vous avez peur de rester seule avec moi?

AMANDA, *vivement.* — Pas du tout.

RAFAËL, *un peu lourdement.* — Dommage!

AMANDA. — Ah! Vous trouvez que c'est dommage!

RAFAËL, *sans transition.* — Vous fumez le cigare, maintenant? *(Il désigne le cendrier.)*

AMANDA. — Pas encore.

RAFAËL *(Othello).* — Alors, qui est venu?

AMANDA. — Marcus.

RAFAËL, *sur un ton menaçant.* — Dites-vous que je ne supporterai pas ce genre de choses.

AMANDA. — Non?

RAFAËL. — Je suis là tous les jours. Je ne dis rien. Je m'assieds. Je fume ma pipe. Je parle d'Anthony. Mais je dois vous prévenir : je n'ai pas l'intention de tolérer que cette canaille de Marcus... Parce que c'est une canaille, non?

AMANDA, *coquette malgré elle.* — Non.

RAFAËL, *répétant avec une force accrue.* — ... que cette canaille de Marcus vienne vous susurrer ce que je n'ose pas vous dire, moi !

AMANDA, *qui s'amuse.* — Non ?

RAFAËL. — Et ne me répondez pas : « Vous, vous ne pouvez pas parler, vous n'avez pas le droit de parler ».

AMANDA. — C'est vrai, pourtant.

RAFAËL, *dont l'exaltation grandit.* — Pas le droit ? Et si j'étais seul, au contraire, à avoir le droit ?

AMANDA. — Le seul ?

RAFAËL. — Mon frère m'a répété pendant des semaines que vous étiez la plus jolie, la plus élégante... la plus mystérieuse, comme pour me préparer à vous aimer ! Il a refusé de me présenter à vous, tant il avait peur que je vous plaise.

AMANDA, *désespérée du retour de cet argument.* — Fatale précaution !

RAFAËL, *un cri.* — Ce n'est pas ma faute si vous êtes libre !

AMANDA, *égarée.* — C'est la mienne. Et j'en suis punie.

RAFAËL. — Quel plaisir mon frère aurait-il à savoir que vous me rendez malheureux ?

Il marche de long en large.

AMANDA. — Marcus m'avait prévenue que vous alliez passer à l'action.

RAFAËL, *qui n'a pas entendu, revenant à elle.* — Ce serait d'autant plus bête que vous m'aimez aussi.

AMANDA, *un peu haletante.* — Ne soyez pas stupide.

RAFAËL. — Je suis stupide. Mais tout de même pas aveugle. Vous résistez. Je vous aime aussi pour ça — vous résistez de votre mieux. Mais vous ne pouvez presque plus.

AMANDA. — Je ne peux plus résister, moi ?

RAFAËL. — Vous aimez mes yeux quand ils rient. *(Geste d'Amanda.)* Vous l'avez reconnu tout à l'heure... Mais vous les préférez quand ils sont tristes à cause de vous.

AMANDA. — Moi ?

RAFAËL. — Vous respirez difficilement en ce moment.

VIRGINIE, *entrant avec un cri joyeux.* — Ah ! Monsieur Rafaël !

RAFAËL, *presque sur le même ton qu'elle.* — Chère mademoiselle, voulez-vous être très gentille et retourner dans la chambre ?

VIRGINIE, *très agitée.* — Mais je m'y ennuie horriblement !

RAFAËL. — Je n'en ai que pour un instant.

VIRGINIE, *à Amanda.* — Vous le désirez aussi ?

RAFAËL, *tonnant.* — Voulez-vous retourner dans la chambre, s'il vous plaît ?

VIRGINIE, *les larmes aux yeux.* — Avec plaisir.

Elle fait claquer la porte derrière elle.

AMANDA. — Vous êtes marié, naturellement ?

RAFAËL. — Pourquoi cette question ?

AMANDA. — Naturellement, vous êtes marié.

RAFAËL, *sans hésitation.* — Non.

AMANDA, *après un long soupir de satisfaction.* — Je suis sauvée.

RAFAËL. — Pourquoi sauvée ? Sauvée de quoi ?

AMANDA, *très énervée.* — Ne nous énervons pas. Vous êtes mon ami, mon grand ami.

RAFAËL. — En tout cas, oui.

Elle donne la poignée de main loyale.

AMANDA, *avec une nervosité qui ne cessera pas de grandir.* — Alors, tout va s'arranger admirablement.

RAFAËL. — Mais bien sûr.

AMANDA. — Pas comme vous croyez. Quelqu'un vous aime ici. Et qui est digne de votre amour. Ce n'est pas moi.

RAFAËL, *désignant la porte.* — Elle ?

AMANDA. — Profondément. Et pour toujours ?

RAFAËL. — Allons donc !

AMANDA. — Elle me l'a avoué.

RAFAËL, *sincère.* — La pauvre petite.

AMANDA. — Vous la plaignez ?

RAFAËL. — Bien sincèrement.

AMANDA. — Vous allez tout de même réfléchir.

RAFAËL. — Je n'ai pas besoin de réfléchir.

AMANDA. — Vous ne l'avez peut-être pas bien regardée.

RAFAËL. — Au contraire, tout le temps. Parce que je n'osais pas vous regarder, vous.

AMANDA, *sans se laisser influencer.* — Voilà la compagne qu'il vous faut! Un petit être neuf, un cœur pur, des yeux qui ne se sont encore posés sur personne.

RAFAËL. — C'est merveilleux. Pas pour moi!

AMANDA. — Je vous trouve bien difficile.

RAFAËL. — Peut-être.

AMANDA. — Beaucoup de garçons seraient heureux de lui dévouer leur vie.

RAFAËL. — Je ne les en empêche pas.

AMANDA. — Plus jeunes que vous et plus intelligents.

RAFAËL. — Oh! Mais pardon.

AMANDA. — Oh! Mais il n'y a pas de quoi!

RAFAËL, *exaspéré.* — Alors, quand quelqu'un vous déclare son amour, vous l'envoyez immédiatement à une autre fille. Ça ne m'est jamais arrivé.

AMANDA, *avec égarement.* — Je veux rester fidèle à Anthony!

RAFAËL. — Je vous en offre le moyen.

AMANDA. — Vous trouvez?

RAFAËL. — Ils ne vous laisseront pas vivre seule. Et dans deux mois, *(Geste d'Amanda, Rafaël corrige.)* dans deux ans, celui que vous accepterez n'admettra pas que vous lui parliez d'Anthony.

AMANDA, *cherchant du secours.* — Enfin, bon Dieu, elle est très jolie!

RAFAËL. — Croyez-moi, ne perdons pas notre temps de ce côté-là!

AMANDA. — Ce n'est pas mon avis. *(Elle ouvre la porte et appelle.)* Virginie, Monsieur Rafaël te demande!

VIRGINIE, *un cri.* — Ah!

Rafaël et Amanda, frappés par ce cri, se regardent.

RAFAËL, *à voix basse, pressante.* — Prenez garde! Vous risquez de lui faire beaucoup de mal.

AMANDA, *que gagne une espèce de panique.* — Ou de vous convaincre. C'est touchant, un amour de petite fille.

Virginie entre en coup de vent.

VIRGINIE. — Vous me demandez, Monsieur Rafaël?

RAFAËL. — Non.

Virginie a l'air désemparé.

AMANDA. — Il ne veut pas croire que tu l'aimes... Dis-lui, toi, dis-lui... Tu peux encore tout sauver.

RAFAËL. — Rien ne changera, rien.

VIRGINIE, *très vite.* — Je comprends que vous ne puissiez pas le croire, monsieur. Je ne le croyais pas moi-même. Eh bien, c'est vrai, pourtant : ce n'est pas le rôle d'une jeune fille d'avouer des choses pareilles. Mais aussi, c'est votre faute.

RAFAËL, *révolté.* — Ma faute?

VIRGINIE, *avec une volubilité extrême.* — Hé oui! J'ai vu tout de suite que je vous plaisais : vous me regardiez tout le temps. *(Rafaël échange un regard avec Amanda.)* Et jamais Amanda qui est si jolie. Je me suis dit : « Faut-il que je lui plaise pour qu'il ne s'occupe pas du tout d'Amanda! »

RAFAËL. — Mais...

VIRGINIE. — Laissez-moi parler, s'il vous plaît. C'est déjà assez difficile. *(Elle reprend.)* J'étais gênée, je rougissais. Mais comme vous ne vous en aperceviez pas, j'étais bien contente. D'autant plus que lorsque vous ne me regardiez pas, par hasard, vous baissiez les yeux. Et maman m'avait dit que c'est à ça qu'on reconnaît qu'un homme vous aime...

AMANDA. — Oh! la la... Ta mère t'a dit ça...?

VIRGINIE. — J'étais très flattée... Surtout que vous étiez souvent méchant avec moi, sans raison. Et que ça, il paraît que c'est le meilleur signe.

AMANDA. — Toujours d'après ta mère?

VIRGINIE, *elle baisse les yeux.* — Alors, vous vous êtes mis à me plaire terriblement.

RAFAËL. — N'ajoutez rien !

VIRGINIE. — Vous ne me croyez peut-être pas ?

RAFAËL. — Si, si.

VIRGINIE. — Pour qu'une jeune fille comme moi perde à ce point toute modestie...

RAFAËL. — Je vous assure que je vous croie.

VIRGINIE. — D'ailleurs, je vous ferai honneur.

A ce moment, derrière la baie, éclairée par le rébervère on voit Dubois et Sam qui se sont pris à la gorge. Sam cogne longuement la tête de Dubois contre le chambranle de la fenêtre.

VIRGINIE, *qui se retourne et les voit.* — Tenez ! C'est pour moi qu'ils se battent !

AMANDA. — Parfaitement.

RAFAËL. — Je n'en doute pas.

A ce moment, Sam aperçoit Virginie et lui fait un signe amical avec le bras gauche. Dubois en profite pour se dégager et se jeter sur Sam. Les deux adversaires roulent à terre et nous les perdons de vue.

VIRGINIE. — Je n'en tire pas vanité.

AMANDA. — Mais enfin, c'est une bonne note.

Silence.

RAFAËL, *lentement.* — Mademoiselle Virginie, je suis désespéré de ce qui arrive.

VIRGINIE. — Pourquoi ?

RAFAËL. — Je suis très touché naturellement... très ému... Il y avait tant de fraîcheur, tant de gentillesse... tant de spontanéité.

VIRGINIE, *l'interrompant.* — Mais ?

RAFAËL. — Vous avez raison : il y a un mais. Mademoiselle Amanda est excusable de vous avoir poussée à cette confession. Elle ne savait pas que je suis marié.

Amanda sursaute.

AMANDA. — Vous êtes marié ?

RAFAËL. — Depuis trois ans.

Un silence.

VIRGINIE. — Vous êtes très gentil. Monsieur Rafaël. Je devrais être gentille, moi aussi et faire semblant de vous croire.

RAFAËL. — Vous ne croyez pas que je suis marié ?

VIRGINIE. — Non, monsieur Rafaël, je sais même que vous ne l'êtes pas.

AMANDA, *ahurie.* — Qu'est-ce que tu racontes ?

VIRGINIE. — J'étais amoureuse de vous, moi ! J'ai voulu savoir comment vous viviez, où vous habitiez. Je sais tout de vous...

AMANDA. — Quelle génération !

VIRGINIE. — Votre mensonge était gentil. J'aurais dû vous en laisser le bénéfice.

RAFAËL, *faiblement.* — Je vous assure que je suis marié.

AMANDA. — Ne soyez pas ridicule !

VIRGINIE. — Vous étiez l'amant de Blanche Malbert, il y a encore huit jours. Elle s'est traînée à vos genoux mercredi soir pour vous demander de la reprendre. Ce sont vos domestiques qui ont dû l'emporter chez elle. Et je m'en suis réjouie ! Parce que je croyais que c'était à cause de moi... Mais rassurez-vous... Je ne me traînerai pas à vos pieds, je n'irai pas sangloter à votre porte... Vous n'aurez pas besoin de vos domestiques.

AMANDA. — Mon pauvre chou !

VIRGINIE. — Comment ai-je été aussi aveugle ? Aussi bête ? Vous avez les mêmes goûts que votre frère. Et je ne vous fais pas plus d'effet qu'un sac de sable !

RAFAËL. — Qu'un sac de sable ?

AMANDA. — Ce serait trop long à vous expliquer.

VIRGINIE. — Ce qu'il vous faut, c'est une fille de Franklin street.

AMANDA. — Dis donc... dis donc...

VIRGINIE. — Vous ne pouvez être heureux que dans le péché. Et un péché aussi mortel que possible ! Alors, mieux vaut qu'elle ait été la maîtresse d'Anthony !

AMANDA. — Et moi qui parlais pour toi !

VIRGINIE. — Vous voudriez peut-être que je vous en remercie ?

AMANDA. — Mais enfin, de quoi me blâmes-tu ? Je l'ai repoussé.

VIRGINIE. — Oh ! Vous céderez, je suis tranquille.

RAFAËL, *à Amanda, vivement.* — Vous voyez bien !

VIRGINIE. — J'ai mal ! J'ai mal ! C'est trop injuste !

AMANDA, *gentiment.* — De quoi te plains-tu ? Tu as pourtant été mise en garde contre l'amour. Depuis que tu es entrée dans cette chambre tous les avertissements, on te les a donnés. Nous sommes tous venus te dire : « L'amour est une chose infâme, une chose laide... » et te le prouver. Tu n'as vu que l'horreur de l'amour et n'en as pas été découragée. Toi qui l'a connu par des mensonges, des trahisons, des faux témoignages, des lettres anonymes tu souffres parce qu'on te le refuse.

VIRGINIE. — J'ai mal !

AMANDA. — Ne te plains pas. Tu as la meilleure part. Reste ce que tu es. La vertu, c'est probablement plus facile.

VIRGINIE. — Je sais, votre vie est tellement aléatoire ! *(Citant Amanda ironiquement.)* « Faites qu'il ne se fatigue pas de mon corps ! » Et ainsi de suite ! Figurez-vous que je l'avais suivi, votre conseil. Je l'avais faite, votre prière. Inutilement. *(Avec une grande pitié d'elle-même.)* Il était fatigué d'avance ! Il n'a même pas été tenté ! ! !

RAFAËL. — Je ne comprends pas un mot.

AMANDA. — Tant mieux ! Pauvre gosse !

VIRGINIE, *avec une amertume désespérée.* — C'est très beau. Je vous laisse presque dans la même situation qu'il y a huit jours. Et tout prêt à recommencer !

RAFAËL. — Ne soyez pas méchante ! Je voudrais que nous restions bons amis.

VIRGINIE. — Ah ! Voilà l'amitié maintenant ! C'est assez, c'est trop ! J'ai été assez grotesque. *(Elle hurle.)* Au couvent ! Au couvent !

Elle sort. Et au moment où elle va descendre l'escalier exactement derrière elle qui ne les voit pas et qu'ils ne voient pas parce qu'ils se battent pour elle, Sam et Dubois roulent presque sous le porche en se rouant de coups et dégringolent l'escalier à sa suite.

AMANDA, *rêveusement.* — Elle a raison, c'est trop injuste. Pourquoi est-elle punie à ma place ?

RAFAËL. — J'ai bien fait de dire que j'étais marié ?

AMANDA. — Très bien fait.

RAFAËL. — C'était plutôt gentil, non ?

AMANDA. — Très gentil.

RAFAËL. — D'ailleurs, je n'ai presque pas menti. Je vais l'être.

AMANDA. — Quoi ?

RAFAËL. — Je vais vous épouser.

AMANDA. — Mon Dieu ! Que les hommes sont bêtes !

RAFAËL. — Vous refusez ?

AMANDA. — Absolument. Je ne veux pas être votre femme...

RAFAËL. — Pourquoi ?

AMANDA. — Il y a des limites au ridicule.

RAFAËL. — Je n'insiste pas.

AMANDA. — Et je ne *veux* pas être votre maîtresse.

RAFAËL. — Alors ça, c'est absurde !

Un silence. Pénélope et Pilar montent l'escalier.

PÉNÉLOPE, *craintivement.* — Tu crois ?

PILAR. — Mais naturellement, elle te reprendra.

Une grande tape sur l'épaule.

PÉNÉLOPE. — Après ce que j'ai fait ?

PILAR. — Je la connais. Elle aura toujours besoin de toi.

Elle s'éloigne en direction de chez elle. Pénélope reste devant la porte sans oser sonner. Dans la chambre, la silence pesant est subitement rompu par Raphaël.

RAFAËL, *un souffle.* — Je vous en supplie...

AMANDA. — Bien que je trouve un peu fastidieux de répéter tout le temps la même chose à tout le monde, voici ma réponse : jamais !

RAFAËL. — Je ne vous crois pas.

AMANDA. — Mon pauvre ami, vous ne pouvez m'apporter que le bonheur !

RAFAËL. — Et je m'en excuse...

AMANDA. — Or, le bonheur est une chose qui me fait horreur. Et à laquelle j'ai droit moins que tout autre.

RAFAËL. — Soyez donc naturelle.

AMANDA, *qui ne peut pas admettre une réflexion pareille.* — Allez-vous en et ne revenez plus.

Silence. Pénélope va pour sonner. N'ose pas. Et s'éloigne vers le fond.

RAFAËL. — Prenez garde !

AMANDA, *hautaine.* — Vous me menacez !

RAFAËL. — Ce n'est pas vous que je menace.

AMANDA. — Et qui alors ?

RAFAËL. — Nous sommes un peu fous dans ma famille. Ne l'oubliez pas.

AMANDA, *horrifiée.* — Quoi ?

RAFAËL. — Vous m'avez parfaitement compris.

AMANDA. — Vous oseriez ?

RAFAËL. — Essayez. Pour voir !

AMANDA. — C'est un chantage abject.

RAFAËL. — Je sais bien que ce n'est pas très original. Surtout pour vous. Mais je ne trouve rien d'autre.

AMANDA. — Vous ne voulez pas essayer de Pilar ?

RAFAËL. — Absolument pas.

AMANDA. — Ce qu'il vous faut, c'est moi.

RAFAËL. — Voilà. Et tous les moyens me seront bons. Je ne peux pas vivre sans vous.

AMANDA, *les yeux au ciel.* — Anthony, pour la dernière fois, tu ne veux pas m'aider ?

RAFAËL. — Je vous aimerai comme un fou. Je suis un peu lourd et un peu idiot. Mais j'ai tellement besoin de vous que vous me pardonnerez.

AMANDA, *au ciel encore.* — Tu l'entends et tu me laisses me débrouiller toute seule ? Tu ne veux pas lui donner des remords ? La honte de ce qu'il fait.

RAFAËL. — Je sais que mon amour est coupable. Mais j'ai tellement besoin de vous.

AMANDA. — Tu comprends bien que je ne peux pas tuer encore quelqu'un. Même pour honorer ta mémoire. *(A Rafaël.)* Alors, puisque vous voulez que je sois ignoble, laissez-moi l'être jusqu'au bout.

Elle va au tiroir, en tire les souvenirs d'Anthony.

Je ne veux pas garder son couteau, son mouchoir et sa pipe.

Elle ouvre la fenêtre. Elle jette les objets les uns après les autres.

Adieu, la pipe ! Adieu, le couteau ! Adieu, le mouchoir. Faisons place nette !

Elle se jette tremblante de la tête aux pieds contre Rafaël.

AMANDA. — Me voilà. Je suis libre maintenant. Je suis à vous. Pourquoi n'osez-vous pas m'embasser ?

RAFAËL. — Ma chérie.

AMANDA. — Seulement, vous comprenez bien que nous ne pouvons avoir qu'une excuse vis-à-vis de lui. C'est de réussir quelque chose de parfait.

RAFAËL. — Bien entendu.

AMANDA. — Alors, vous exigerez que je vous attende ici et que je ne sorte qu'avec vous. N'acceptez aucune de mes explications même si elles sont excellentes : je n'ai pas à sortir, il y a deux ans que maman est morte.

RAFAËL, *doucement, tendrement.* — Je l'exigerai.

AMANDA. — N'admettez ici aucune de mes anciennes amies.

RAFAËL, *même douceur.* — Je n'en admettrai aucune.

AMANDA. — Et si j'arrive à vous tromper quand même, tuez-moi !

RAFAËL. — Oh !

AMANDA. — J'y tiens. Il faut me le promettre.

RAFAËL. — Je vous le promets.

AMANDA. — Jurez-le moi.

RAFAËL. — Je vous le jure. Et je me tuerai après.

AMANDA. — Ça, je ne veux pas le savoir. C'est votre affaire. Vous ferez ce que vous voudrez.

RAFAËL. — Merci.

AMANDA, *sincère et compatissante.* — Je crois que vous pouvez m'embrasser. Je vous y autorise. Vous prenez tellement de risques.

Il la prend dans ses bras avec mille précautions. Il l'embrasserait peut-être, mais Pénélope se décide enfin à sonner.

Sur le Mississipi, le chœur des bateliers a repris. Et surgissant comme un diable derrière la rampe, le Nègre dévore Pénélope des yeux pendant que Rafaël va ouvrir.

AMANDA, *à Rafaël sur le même ton qu'à Anthony.* — Vous ne savez pas comme je vais vous rendre heureux.

LE RIDEAU TOMBE RAPIDEMENT.

MARCEL ACHARD

LE DERNIER AMOUR DE BYRON

La liaison de Byron avec Teresa Guiccioli figure depuis plus d'un siècle au répertoire des « Amours célèbres ». Venise, Ravenne, Pise, Gênes... Au prologue, des gondoles. Au baisser du rideau, le bateau qui emmène le poète vers Missolonghi, vers la mort. Seule de toutes les conquêtes du don Juan puritain, la Guiccioli pouvait se vanter de l'avoir retenu quatre années entières. Qu'on revoie le palmarès. En 1812, Caroline Lamb est congédiée au bout d'un semestre. Lady Oxford occupe agréablement une ou deux saisons. Augusta Leigh n'est la maîtresse de son demi-frère que durant quelques mois, en 1813 et en 1814, avant et après la naissance de leur fille Medora. Annabella, lady Byron, l'épouse, tient un an : le temps d'offrir à son seigneur et maître une fille légitime, à la fin de 1815. Claire Clairmont ? Ce n'est qu'une nuit à Londres et quelques semaines à la villa Diodati, en 1816 : d'où une seconde fille naturelle de Byron, Allegra. Marianne Segati ? Une dizaine de mois, au début du séjour à Venise. La Fornarina, ce magnifique animal ? Près de deux ans, coupés de multiples passades. La comtesse Guiccioli entre en scène en avril 1819. Deux ans et demi après, il n'y a plus qu'elle, sinon en pensée, du moins en fait. Nulle autre amante ne lui succédera jusqu'à la fin.

L'histoire a été contée cent fois. A plusieurs reprises, brillamment. Ce ne sont pas les documents qui manquaient : lettres de Byron à ses amis, relation composée par la Guiccioli à l'usage des premiers biographes du héros, témoignages et racontars des mémorialistes qui observèrent le couple illustre, comme on surveille et interviewe aujourd'hui les superstars de cinéma. N'empêche que la source à laquelle on eût le plus volontiers puisé avait disparu. Sauf trois lettres d'amour et quelques fragments qui furent vraisemblablement communiqués par Teresa Guiccioli à Thomas Moore dès avant 1830 et que l'on retrouve dans l'édition Murray des *Letters and Journals* (1898-1902), il ne subsistait rien — pour le public — de tout ce que Byron avait dû écrire à l'objet de sa plus durable passion.

De la façon la plus inattendue, cette lacune vient d'être à peu près entièrement comblée. Un livre récent de la marquise Origo [1] — Américaine de naissance, Italienne par son mariage — nous livre le texte de cent quarante-neuf lettres jusqu'ici inédites adressées par Byron à Teresa Guiccioli. Ces lettres ne s'étaient jamais perdues ni égarées. Elles se trouvaient à Settimello, près de Florence, dans la villa que le marquis de Boissy, second mari de Teresa, avait achetée pour sa femme, et dont la chapelle contient la tombe de la Guiccioli. L'original en repose encore, avec d'autres reliques et manuscrits relatifs à la même aventure, dans le coffre d'acajou sculpté où Teresa les a déposés.

Teresa est morte en 1873, sept ans après M. de Boissy. Elle avait, durant toute sa vie, parlé de Byron avec l'air de satisfaction que l'on devine ; et bien que, au cours de sa vieillesse, elle eût très ridiculement inventé la fable d'une liaison « platonique », l'on raconte que son second époux, lorsqu'ils habitaient leur hôtel de la rue Saint-Lazare, à Paris, la présentait quelquefois : « Ma femme, l'ancienne maîtresse de lord Byron. » Elle avait fait de Byron, en imagination, une sorte d'archange ; d'elle-même, une vestale préposée au culte. Qu'elle n'ait pas voulu, elle vivante, publier les lettres reçues jadis de son amant, c'est plutôt à son honneur : elle en eût tiré bénéfice. Et cela vaut mieux pour nous. Car elle eût été une catastrophique éditrice : elle s'était mise à déchirer, à couper dans les lettres les passages, heureusement peu nombreux, qui ne lui plaisaient pas entièrement. Ou à changer des mots (maladie au lieu d'avortement, par exemple). Du même point de vue, peut-être n'avons-nous pas trop à déplorer que la *Vie de Lord Byron en Italie*, écrite par Teresa et placée par elle avec les autres papiers dans le coffre de Settimello, demeure inédite : ces mille sept cents pages — troisième mouture des deux relations beaucoup plus brèves proposées autrefois à Tom Moore et à Lamartine — constituent assez vraisemblablement la version romanesco-guicciolesque de l' « idylle ». En revanche, l'on s'étonnera que les héritiers italiens de Teresa aient attendu soixante-quinze ans pour livrer au public des papiers dont leur grand-tante demandait, à son lit de mort, qu'ils fussent publiés tous. « Plus on connaîtra Byron, affirmait-elle, plus on l'aimera. » Scrupules ? Ou simple indifférence de leur part ? Sur ce plan tout est possible. J'ai rencontré à Budapest, avant la guerre, un grand seigneur hongrois qui détenait dans son château une abondante correspondance inédite de Napoléon avec Stéphanie de Bade. Il n'y avait jamais jeté un coup d'œil.

Du moins, les cent quarante-neuf lettres de Byron — la plupart intactes — sont-elles maintenant imprimées. Il s'agit là d'un petit trésor littéraire dont les feux éclairent l'histoire d'une liaison fameuse de quelques lueurs qui eussent enchanté un Stendhal.

1. *The Last Attachment*, par Iris Origo, Londres, John Murray et Jonathan Cape, New-York, Scribners, 1949.

***

Lorsque le rideau se lève, en 1819, Teresa Guiccioli, née Gamba — une famille d'excellente noblesse romagnole — a dix-neuf ans. Elle a été remise l'année précédente, au sortir du couvent, au comte Alessandro Guiccioli, riche patricien de Ravenne — cinquante-sept ans, cheveux et favoris roux — qui, après en avoir fait le tour en l'examinant de près, un chandelier à la main, comme s'il se préparait à acheter un meuble, en a pris livraison. Est-elle jolie? De l'avis général, oui. Des jambes trop courtes, mais un buste charmant, un teint et des dents splendides, les yeux bleus, des cheveux d'un blond vénitien retombant sur les épaules en boucles à l'anglaise. « Elle est fière et, je pense, sans cœur, écrira d'elle une de ses compagnes de couvent ; l'ambition et la vanité la dominent ; je la crois incapable d'aimer, capable seulement de le dire... Son corps est tout ce qui compte pour elle. » Si la jalousie a dicté ce jugement, il y entre néanmoins une parcelle de vérité. Teresa n'ignore pas que presque toutes les Italiennes de sa société ont un cavalier servant, c'est-à-dire un amant quasi officiel qui les suit partout, qui les comble d'attentions et de tendresse, cependant qu'elles continuent d'honorer le « marito » ainsi qu'il convient. Lors de ses démêlés familiaux au sujet de Byron, ce sera de très bonne foi qu'elle s'écriera : « Serai-je donc la seule femme de Romagne qui n'ait pas le droit d'avoir un ami? » En attendant, elle commence ses lettres au comte Guiccioli par « Mon adorable époux et ami ». Elle lui semble entièrement dévouée. Elle paraît même heureuse de son sort.

Au début d'avril, étant à Venise dans le salon de la comtesse Benzoni, on lui présente lord Byron. Byron a trente et un ans. Il est célèbre dans toute l'Europe depuis sept ans : exactement depuis qu'il a publié, à Londres les deux premiers chants de *Childe Harold*. Séparé de sa femme en 1816 (sans qu'il puisse être question de divorce pour lui, puisqu'elle ne fut pas infidèle), il s'est installé à la fin de la même année à Venise et il y habite un des trois Palais Mocenigo, d'où il a réussi à expulser la Fornarina, il y a quelques mois. Ses traits, naguère très beaux, se sont empâtés. La débauche l'a usé. Qu'importe? C'est un homme prestigieux. La Guiccioli accepte de le revoir le lendemain.

Le 6 avril — nous le savions par une lettre à Hobhouse — elle lui a mis le marché en main : il la suivra à Ravenne, résidence principale du « marito », il ne quittera jamais l'Italie. Byron est vaguement inquiet. « Elle est jolie, mais elle manque de tact... Ce soir même, elle a horrifié toute une société à principes en m'appelant *mio Byron*... Il me déplaisait d'être réduit au rôle de sigisbée. Que faut-il faire? Je suis amoureux... ce serait une occasion de me ranger pour la vie. » Le lendemain, bien qu'elle soit enceinte de trois mois des œuvres de son époux — ce dont Byron ne paraît s'être aperçu que plus tard — elle se donne. Suivent

quatre jours « pour l'essentiel ». Et le comte l'emmène dans une de ses terres, à l'embouchure du Pô.

Aussitôt la comédie commence, dans le meilleur style italien. Teresa emploie une entremetteuse-confidente, une certaine Fanny Silvestrini, pour l'instant maîtresse d'un valet de chambre de son mari, Lega Sambelli, lequel passera au service de Byron. Fanny porte à Byron les épîtres de la Guiccioli ; celle-ci, dès son arrivée à Ravenne, recevra les missives de l'amant, grâce aux soins d'un obligeant abbé, le signor don Gaspare Perelli. « Ma chère amie, écrit Fanny à Teresa le 19 avril* [1], je peux vous assurer que Mylord vous aime avec l'*enthousiasme* et l'*ardeur* les plus vifs *dont le cœur le plus sensible soit capable*. Il m'a juré... que ce n'est pas un simple emportement ni une fantaisie, mais un sentiment vrai — et que vous avez fait sur lui une impression qui ne pourra *jamais* s'effacer... Je vous supplie d'être circonspecte et prudente, de ne pas vous laisser trahir par l'intensité de vos sentiments et de vous souvenir que, parfois, une première et forte inclinaison peut décider de toute une existence... Pour les plumes. je ferai le nécessaire... Je vous embrasse de tout cœur et suis, croyez-moi, toujours à votre service. » Le 22, c'est Byron lui-même qui remercie la Guiccioli d'une lettre. « Mon très cher amour*... il me sera très difficile de répondre dans votre magnifique langue à vos douces paroles... Pardonnez-moi mes fautes, plus barbare sera mon style, plus il ressemblera à mon sort, loin de vous. Vous, mon seul et mon dernier amour, ma seule joie, les délices de ma vie, vous, mon seul espoir, vous qui fûtes — au moins pour un moment — toute à moi, vous êtes partie et je suis ici seul et désolé... Vous m'avez juré fidélité et je ne vous ferai pas de serments... Je sais que le sentiment échappe à notre contrôle, mais est ce qu'il y a de plus beau et de plus fragile dans notre existence. Pourtant, je vous promets ceci : vous me dites parfois que j'ai été votre *premier* amour réel — et moi je vous assure que vous serez ma dernière passion... Avant de vous connaître, je me suis intéressé à beaucoup de femmes, mais jamais à une seule. Maintenant je *vous* aime, il n'y a pour moi aucune autre femme au monde... Mon cher trésor, je tremble en vous écrivant, comme j'ai tremblé lorsque je vous ai vue. »

Est-ce l'auteur des deux premiers chants de *Don Juan* qui s'exerce? Oui et non. *Byron à Douglas Kinnaird*, le surlendemain : « Elle est aussi blonde que le soleil levant et aussi chaleureuse que le Midi, mais elle est jeune et ne se tient pas pour satisfaite des choses, à moins que le public n'en ait les avantages... C'est la femme la plus étrange que j'aie jamais rencontrée... une espèce de Caroline Lamb italienne, sauf qu'elle est beaucoup plus jolie et pas si sauvage. Mais elle a la même tête chaude...

1. Lettre publiée pour la première fois dans *The Last Attachment*, par Iris Origo. Les citations de documents inédits provenant de la même origine sont indiquées dans le présent article par des *. Tous les originaux des lettres écrites d'Italie par Byron à la comtesse Guiccioli sont en italien.

Je suis follement amoureux. » Le lendemain, à la Guiccioli : « Mon amour*... mon doux trésor... j'ai hâte d'apprendre votre arrivée à Ravenne ; mon sort dépend de votre décision... »

Quelques jours après, Byron apprend que sa dame est souffrante. Qu'attend Byron pour courir à son chevet ? Qu'elle lui fasse tenir ses instructions. Le 3 mai : « Si seulement* je peux vous voir quelques instants chaque jour, je pourrai passer le reste de mon temps avec votre image. » Les instructions arrivent de Ravenne, et elles dénotent tant de légèreté que Fanny l'entremetteuse se joint aux protestations de Mylord. Le 11 mai : « Je vois* que vous êtes prise dans un ouragan de passion, au lieu que lui, familiarisé avec les émotions fortes, vous désire intensément, mais plus sagement, et ne souhaite pas votre destruction. » Mylord, à la vérité, vient de recevoir de son ami Hobhouse un avertissement ironique : « Ne courez donc pas après cette dame terrienne*... Prenez, une fois au moins, le conseil d'un sot et contentez-vous de vos naïades, de votre fretin amphibie... » Hobhouse aurait-il raison ? Depuis Caroline Lamb, Byron a gardé une sainte terreur des femmes à histoires. Il commence à se demander s'il n'est pas sur le point de commettre la plus grande sottise de sa vie. Le 15 mai, *à John Murray :* « La semaine prochaine, je pars pour la Romagne, en toute probabilité du moins. » Aime-t-il la Guiccioli ? Ne l'aime-t-il pas ? Aurait-il, comme Chateaubriand, sa Sylphide ? Il pense à sa vie passée, il en voit surgir le plus cher et le plus secret de ses fantômes : sa demi-sœur et ancienne maîtresse, Augusta. Et voici ce qu'il lui écrit deux jours plus tard, le 17 : « Je n'ai jamais cessé, je ne peux cesser un seul moment de sentir cet attachement parfait et illimité qui m'a lié et qui me lie à vous — qui me rend complètement incapable d'amour *réel* pour aucun être humain — que pourraient-ils être, en effet, pour moi après vous... Je ne peux me changer — et chaque fois que j'aime qui que ce soit, c'est parce que, d'une façon ou d'une autre, je vous y retrouve vous-même. »

La belle, la rassurante explication ! Puisque Augusta est à Londres, Byron est garanti contre une rechute dans le « crime » : il ne sera incestueux qu'en pensée. Et comme il vient de se convaincre qu'il n'a pas d'amour *réel* pour la Guiccioli, que c'est seulement la ressemblance d'Augusta qu'il poursuit en elle, il éprouve en même temps que l'effet du philtre servi par l'ensorceleuse (mon unique amour, ma dernière passion) pourrait bien se dissiper. Il reprend ses esprits. Il se rappelle avoir eu affaire, au mois de février précédent, avec une jeune fille vénitienne, une certaine Angelina, qui voulait à toute force l'épouser — chose impossible, grâce à Dieu. L'extraordinaire déclaration à Augusta est du 17 mai. A la date du 18, nous trouvons dans la Correspondance générale, une lettre fort joyeuse, où Byron se hâte d'informer son ami Murray qu'il vient de tomber nuitamment dans le Grand Canal en escaladant le balcon d'Angelina : ce qui ne l'a pas empêché de remonter auprès d'elle. Dix jours se passent après ce délicieux exploit. Les naïades ont du bon. La Guiccioli,

cependant, est toujours malade à Ravenne. Elle fait parvenir des messages désespérés à son « *Amico* ». Le 28, Byron lui écrit qu'il se met en route pour Bologne, où il attendra ses dernières instructions. Il part le 1er juin. Le 2, il mande de Padoue à Hoppner, consul d'Angleterre à Venise : « Aller cocufier dans sa propre maison un comte du Pape qui, comme Candide, a déjà causé « la mort de deux hommes dont l'un était un prêtre », voilà qui est plutôt trop pour ma modestie... Elle dit qu'elle doit aller à Bologne au milieu de juin, pourquoi diable me traîner à Ravenne ? » Oui, pourquoi ? Et pourquoi se laisse-t-il faire ? Parce que — il le reconnaîtra sur le mode lyrique dans un poème qu'il compose pour la Guiccioli, le surlendemain, en franchissant le Pô — il est « ... esclave, à nouveau, de l'amour — au moins de toi. »

Le 6, il est à Bologne. Il s'y attarde. Non, décidément, il n'ira pas à Ravenne. Don Juan ne peut finir ainsi. Il annonce à Hoppner son retour à Venise pour le 11 au plus tard. Il garde la lettre et, le 8, au moment de l'envoyer, il ajoute sur l'enveloppe : « J'ai changé d'avis ce matin, je pars pour Ravenne. »

***

Teresa est au lit. Teresa tousse. Elle a la fièvre. Elle crache du sang, ou le prétend. Byron en est bouleversé. « Ma douce âme*, lui écrit-il de l'auberge, le soir de son arrivée, par l'intermédiaire de l'abbé Perelli, croyez que je ne vis que pour vous et ne doutez pas de moi. Je resterai ici jusqu'à ce que je sache ce que vous souhaitez réellement : et même si vous ne pouvez pas vous arranger pour me voir, je ne partirai pas... Je ne peux penser à l'état de votre santé sans chagrin et sans larmes. Hélas, mon trésor ! » Lui qui reproche à la Guiccioli ses inconséquences, il a répondu publiquement à quelqu'un qui lui disait qu'elle était à la mort : « J'espère que je ne lui survivrai pas. » Tout Ravenne est déjà au courant. Le 11 juin : « Vous êtes si entourée*. Je suis un étranger... peu versé dans les coutumes du pays... Il m'est impossible de continuer à vivre au milieu de ce tourment. Je vous écris en larmes et je ne suis pas un homme qui pleure aisément. Quand je pleure, mes larmes viennent du cœur, elles sont du sang. »

Pendant une semaine, il ne la verra que chez elle, devant témoins. « La passion* me fait craindre tout et tout le monde. Si je vous perds, que deviendrai-je ?... L'amour a ses martyrs, comme la religion... Mon amour, dites-moi ce que je dois faire ? Rester ici ou retourner à Bologne ?... En avez-vous assez de moi ? Je prévois déjà votre réponse. Elle sera longue et écrite divinement, mais elle finira par : non .» La Guiccioli, qui n'a jamais lu une ligne des œuvres de Byron (tant mieux, a-t-il pensé, ce ne sera pas un bas-bleu comme ma métaphysicienne d'épouse), vient de se procurer une traduction en français de la *Lamentation du Tasse*. Elle demande à connaître « le secret de la douleur qui est à l'origine de ce poème, et qui était « *Eléonore* ». Byron, le 15 juin : « Mon âme* : je vous

parle d'*amour* et vous me répondez à propos du *Tasse*. Je vous écris à *votre* sujet, et vous me questionnez sur « *Eléonore* ». Si vous voulez me rendre encore plus fou que je ne suis, je peux vous assurer que vous êtes en train de réussir. »

Il est exaspéré. Elle nage dans le bonheur. Le 16 juin, elle sort pour la première fois en voiture avec Byron, le *marito* suivant dans une autre voiture avec des amis. Elle reproche à Byron son « indifférence ». Il en est suffoqué. Dès leur première sortie au théâtre, elle excitera sa jalousie. « Que fait cet homme* chaque soir, près de vous, dans votre loge? demandera-t-il. N'avez-vous pas vu mes tourments? N'avez-vous pas eu pitié? » Sur cette lettre, Teresa, vieillie et remuant ses souvenirs, a noté : « Billet de jalousie *magnifique*, *passionné*, *sublime*, mais très injuste. » A la fin de juin, Byron écrit à Murray : « Je suis de service ici — *cosi fan tutti e tutte*... — mais je suis sérieusement inquiet de sa santé... Je ne sais ce que je *ferais* si elle mourait, mais je devrais me brûler la cervelle, et j'espère que je le ferai. » Byron fait venir de Venise le docteur Aglietti.

Amateur d'art et lettré, Aglietti est un personnage qui ne dépare aucunement la galerie. Il est totalement blasé sur les vapeurs de ses belles clientes. S'il n'oublie pas de monter dans leurs chambres parce qu'il y a des tableaux à admirer dans le vestibule, il s'endort volontiers à leur chevet en les écoutant. Il ordonne à la Guiccioli un « complet changement de régime » et un abracadabra de sangsues et de quinquina. Byron fera le reste. Les promenades recommencent. Dans le temps même où Byron propose à Teresa de l'enlever (mais pourquoi? Ce n'est pas le rôle du cavalier servant), le comte Guiccioli conseille à Byron d'acheter une maison à Ravenne et d'épouser une des filles qu'il a eues de ses mariages précédents. Le malheur, c'est que la petite n'a que douze ans. Vers le 9 juillet, une lettre anonyme apporte au « *marito* » le texte d'une chanson que chantent tous les gamins de Ravenne et d'où il ressort que l'illustre lord fait porter des cornes au noble comte. Le noble comte montre la lettre à sa femme et demeure apparemment confiant. Tout va bien.

Non. Tout va mal. Les amis anglais de Venise, Hoppner et Alexander Scott, qui se considèrent comme les mentors de Byron, l'alertent : s'il ne reçoit un coup de stylet entre les épaules, la Guiccioli s'arrangera pour le ridiculiser. Byron les envoie promener ; Teresa lui a offert, prétend-il, de s'enfuir avec lui, de se livrer entre ses mains. Teresa elle-même écrit très dignement à Scott : « Quelle misérable je serais* si j'avais lieu de craindre qu'un jour un si grand homme pourrait rougir de m'avoir aimée. Mon crime est *unique* et *il n'y en aura jamais qu'un seul.* » Pourtant, Byron se sent atteint dans son orgueil. Childe Harold ridicule! Voilà ce qu'il pourrait le moins supporter. Lui, une dupe? Pour qui le prend-on? A *Augusta*, sa vieille complice, le 26 juillet : « Elle est jolie*, une grande coquette, extrêmement vaine, excessivement affectée, assez maligne, sans le plus petit principe, avec une bonne dose d'imagination et quelque passion... Tout cela est très absurde, mais j'ai bon moral dans le fond. »

A *Hobhouse*, quatre jours plus tard : « J'ai nagé dans l'Adriatique et j'ai chevauché dans la Pinède de Boccace... J'ai décidé ma comtesse à faire seller un des poneys de son époux... » A la fin de la même lettre : « Je me suis aussi épris d'une jeune fille, fiancée, nommée Ursule je ne sais quoi. Une des plus jolies créatures que j'aie jamais vues ; sa barbare de mère la surveille... » Le voilà paré. *A Murray*, le 1er août : « Je me défends gaîment... » Suivent dix pages consacrées au récit... de ses amours vénitiennes avec l'admirable bête à plaisir qu'était la Fornarina. Le 4, soudain, le *marito* décide d'emmener sa femme à la campagne. *Byron à Teresa* : « Mon trésor,* vos reproches sont injustes ; Alessandro et votre père étant présents... je vous ai baisé la main et me suis sauvé pour ne pas montrer ma douleur... Je jure que je vous aime mille fois mieux que je ne faisais lorsque je vous ai connue à Venise... Que d'obstacles ! Et tous surmontés. [Ici.] Cela a été le réel triomphe de l'amour, mille fois victorieux. Portez-vous bien, mon seul trésor, mon seul espoir... »

Double jeu ? Non. Byron aime Teresa ; mais, par bravade, il se dresse encore de temps en temps contre ce qu'il a deviné, dès le premier jour, que serait son destin. Cette « Ursule je ne sais quoi » est — la suite de l'histoire le prouve — la dernière femme avec laquelle il ait vraiment essayé de tromper son *Amica*. Le 10 août 1819, il rejoint les Guiccioli à Bologne. Il y écrit à Teresa sur la page de garde d'un exemplaire de *Corinne*, la magnifique lettre d'amour qui figure dans presque toutes les biographies. Hélas, que n'éprouve-t-il que de l'amour ? *A Hobhouse :* « Je sens, et cela amèrement... que cette existence de sigisbée est condamnable. Mais je n'ai ni la force de caractère qui me permettrait de briser ma chaîne, ni l'insensibilité qui en amortirait le poids... La quitter ou qu'elle me quitte en ce moment me rendrait fou. » Dans un théâtre où l'on représente une héroïne incestueuse poursuivie par les Furies, il a une crise de nerfs : est-ce la hantise d'Augusta ? Au bout d'un mois, tout s'arrange de nouveau, provisoirement. Le comte Guiccioli retourne seul à Ravenne. Il autorise sa femme à partir pour Venise — sous le prétexte d'aller consulter Aglietti — en compagnie de Byron. Les deux amants se retireront aussitôt dans la « maison de campagne » vénitienne de Byron, à la Mira, sur la rive de la Brenta. Nuits voluptueuses. « Mais comment passez-vous vos soirées ? »

Le comte Guiccioli a-t-il tout bonnement essayé d'exploiter Byron — et sa propre femme ? Il était extrêmement riche, il menait le train de vie d'un grand propriétaire foncier. A Bologne, cependant, il avait pour la première fois emprunté une petite somme d'argent à Byron. Le séjour de Teresa et de Byron — seuls — à la Mira, séjour admis par lui et connu de tout le monde, scandalisait la société. *Byron à Scott*, le 2 octobre : « Je ne peux comprendre Guiccioli... Il aurait dû être ici la semaine dernière, et il retarde [son arrivée] encore d'un mois. » *Teresa à son époux :* « J'apprends que vous êtes mécontent*... mon Alessandro... Mais [au lieu de vous plaindre à d'autres] que ne m'écrivez-vous pas ?... Vous ne

reviendrez pas avant la Toussaint... Ce n'est pas ce que vous m'aviez promis en me quittant. Que dois-je faire en attendant? Je vous assure que je suis très embarrassée. » Embarrassée? Non : inquiète... Byron, lui, est vaguement honteux. *A Hobhouse :* « Je ne suis pas fatigué de l'Italie, mais ici un homme doit être un sigisbée, et un chanteur de duos, et un connaisseur en opéras, ou rien. J'ai fait quelques progrès dans tous ces talents, mais je ne peux dire que je ne me sente avili. »

Le 1er novembre, Guiccioli apparaît enfin. Il demande à Byron de déposer 1 000 livres sterling à son compte, moyennant intérêt et contre sécurité. Il présente à sa femme une ahurissante table des lois qu'elle devra observer. Teresa rejette la table et Byron refuse le prêt. L'orage éclate. Byron prétendra ensuite avoir dit au comte Guiccioli, qui pleurait : « Si vous abandonnez votre femme, je la prendrai sans aucun doute ; c'est mon devoir — et c'est aussi mon inclination en pareille extrémité. Mais si, comme vous l'assurez, vous êtes réellement disposé à vivre avec elle et à l'aimer comme auparavant... je repasse les Alpes. » En fait, Guiccioli emmène sa femme à Ravenne.

Byron à Murray, le 8 novembre : « Si elle s'arrange avec son mari, vous me verrez peut-être en Angleterre plus tôt que vous ne vous y attendez ; sinon, je me retirerai avec elle en France ou en Amérique, je changerai de nom et mènerai une existence tranquille en province. » *A Kinnaird*, le 16 : « A vingt ans, je l'aurais enlevée ; à trente, avec l'expérience de ces dix dernières années — et quelles années! — je me suis seul sacrifié... J'ai fait mon devoir ; mais le pays a perdu pour moi son charme ; je m'y sens seul, et ayant quitté l'Angleterre à cause de ma propre femme, je quitte aujourd'hui l'Italie à cause de la femme d'un autre... Je rentre en Angleterre... J'y ramènerai ma petite fille Allegra, mais je ne sais où aller. Je n'ai personne pour me recevoir à part ma sœur. » Traduisez : ma demi-sœur Augusta, mon ancienne maîtresse. *A Teresa*, le 25 : « Je m'en vais *pour vous sauver*... Adieu! ce seul mot signifie la mort de mon bonheur. » *A Augusta*, le 4 décembre, en lui demandant de lui adresser un mot à Calais : « Je compte être en Angleterre, ou presque, vers le nouvel an. »

A peine cette dernière missive arrive-t-elle à Londres, Augusta, affolée, la communique à lady Byron, à qui elle a depuis longtemps avoué sa conduite d'autrefois : « Heureusement (ou peut-être malheureusement) j'ai la vie dure, sans cela je pense que ce coup m'achèverait. » Réponse immédiate de lady Byron : « Plusieurs de ses lettres... démontrent qu'il n'a pas renoncé à ses *désirs* criminels, et je pense que je peux ajouter : à ses desseins. On ne peut guère douter, d'après l'ensemble de sa correspondance, que vous êtes son principal but en Angleterre. » Les pauvres! Elles ont du retard. *Byron à Kinnaird*, le 10 décembre : « Tout plutôt que l'Angleterre. » Que s'est-il donc passé? Teresa est retombée malade, bien à propos. Elle a persuadé le comte Gamba, son père, et le comte Guiccioli, son mari, qu'elle mourrait si Byron ne revenait pas. A Venise,

Byron est prêt à partir pour l'Angleterre, ses bagages chargés dans la gondole devant le Palais Mocenigo. « Si la pendule sonne une heure, je ne pars pas. » La pendule sonne. *Byron à Murray*, le 10 décembre : « J'ai changé d'avis. » *Byron à Teresa :* « Fanny vous aura dit avec sa *sublimité habituelle* que l'amour a vaincu... Il dépendra peut-être de *vous* que je ne vous quitte jamais... Vous avez décidé que je devais rentrer à Ravenne. Je rentrerai, et ferai, et serai ce que vous désirez. »

Le 24 décembre 1819, il est à Ravenne.

***

Ici se place un épisode jusqu'à ces derniers temps inconnu. Byron est descendu à l'auberge. Il cherche un logement plus convenable. Le comte Guiccioli, toujours « excentrique », offre de lui louer le premier étage de son *Palazzo*, tandis qu'il se cantonnera lui-même au rez-de-chaussée avec son épouse. Byron commence par refuser. Rien de plus naturel, estimera-t-on. Mais les motifs donnés sont à tout le moins curieux. Très peu de temps après son arrivée, Byron est allé rendre visite à une amie de Teresa, nommée Gertrude Vicari, femme mariée. De cette Gertrude, il assurait naguère, dans une lettre à Augusta Leigh, « être tombé un peu amoureux... le mari est jaloux... mais elle a de grands yeux bruns éloquents, de sorte que peut-être... » Ceci au mois de juillet précédent, au cours de sa dernière période de bravade, et en même temps qu'il poursuivait ses travaux d'approche autour d' « Ursule je ne sais quoi ».

Scène de la Guiccioli. Réponse de Byron, le 3 janvier 1820, sur le ton le plus surprenant : « Mon amie*... Il est moins inconvenant pour moi de rendre visite à votre amie la plus intime que pour vous de garder, dans votre maison, une femme comme Teresa, entretenue pendant tant d'années pour *une raison* et maintenant — selon toutes apparences — pour une *autre raison.* » Qui est cette Teresa II ? Une servante-maîtresse du comte Guiccioli, que celui-ci caresse dans le salon devant ses invités et qu'il a chargée de surveiller Teresa I. Byron poursuit : « Vous auriez mieux fait de me laisser partir avant que je sois venu ici ; depuis mon arrivée, j'ai eu des plaisirs que seule vous pouvez me donner, mais d'autre part j'ai beaucoup souffert de vous voir abaissée ou diminuée dans mon estime. Il y a un mystère autour de ces choses que je ne peux comprendre : une moralité sans principes, un amour sans foi et une amitié sans estime ni confiance. Tout cela s'est malheureusement révélé ces derniers temps, au point qu'il m'a été impossible d'extraire un mot de vérité d'une personne pour qui j'ai tout abandonné... Votre Alessandro m'a accusé ce soir d'indécision... Que veut-il... ? Je dois considérer que j'ai tout laissé... pour une femme qui non seulement ne m'aime pas, mais n'a jamais aimé... Je ne peux nier vos dons et votre bonté ; vous écrivez des lettres éloquentes ; vos attributs physiques sont tout ce qu'on peut désirer... ». Le reste de la lettre a été arraché par la Guiccioli. Teresa

l'eût détruite tout entière, sans nul doute, ainsi que quelques autres messages du même ton, plutôt que de les voir imprimer.

Durant un mois, Byron maintient ses positions. Puis il cède : Teresa II demeure au service du comte, Byron s'installe au premier étage avec ses chiens, ses oiseaux, ses singes et sa fille Allegra, laissant ses domestiques à l'auberge, ses trois voitures et ses huit chevaux dans les écuries de Ravenne. On passera ses soirées chez le comte, on se rencontrera furtivement pendant la journée (chacun avec sa Teresa), on échangera des billets d'un étage à l'autre par un petit page nègre. Mais le malaise persiste. Toute la domesticité du comte Guiccioli — dix-huit personnes, depuis les intendants jusqu'aux palefreniers — espionne les amants. Jadis, ces difficultés auraient excité Byron. A présent, elles lui répugnent. Est-il physiquement jaloux de Guiccioli? Non, à en juger par un billet ultérieur où il qualifiera d' « insulte » à Teresa la demande du comte de faire chambre à part. Ce qui l'offusque, dit-il, ce sont les relations du comte Guiccioli avec sa servante-maîtresse et l'emprise bizarre qu'il semble exercer sur sa jeune femme. En réalité, Byron est rongé par une pensée atroce, la pensée que Teresa pourrait être de connivence, contre lui, avec son époux.

Byron se trompait. S'il est un soupçon dont on ne peut même pas effleurer Teresa Guiccioli, c'est celui d'avoir été intéressée. Elle n'a jamais accepté le moindre cadeau de Byron, elle a refusé jusqu'au bout les legs ou les pensions qu'il lui offrait. Lorsque, durant ces premiers mois de 1820, Guiccioli voulut de nouveau se servir d'elle pour soutirer de l'argent à Byron, elle refusa. Maintenant que nous avons toutes les pièces du procès devant nous, le cas est clair. Guiccioli, cet homme riche, était la proie d'une fantastique rapacité. Je partage tout à fait l'avis d'Iris Origo : il considérait une femme comme un placement, et il faut qu'un placement rapporte. Il voulait prostituer Teresa ou ne rompre avec elle qu'après avoir réuni assez de « témoignages » pour être en droit de ne rien lui payer. C'était l'opinion générale à Ravenne ; et c'est ce dont les Gamba finirent par se convaincre. Lorsque, le 2 avril, il fracture le secrétaire de sa femme (sans y trouver ce qu'il cherche, elle a garé les lettres ailleurs), le comte Gamba prend ouvertement parti pour Teresa et demande au pape, dont la Romagne dépend, un édit de séparation.

Billets non datés de *Byron à Teresa** : « Ne signez rien à cette archi-canaille... » « Il ne fait jamais rien sans raison. » « Il dit qu'il lui est impossible de tolérer cette liaison plus longtemps. Je réponds qu'il ne devrait *jamais* l'avoir tolérée... Il n'a pas seulement exprimé le *souhait* que je vienne, il m'a dit de sa propre bouche que je ne devrais pas partir. » « C'est justement parce que je vous aime tant que je ne peux montrer de patience en matière d'argent, surtout avec lui. » Tout à coup, le comte Gamba provoque Guiccioli en duel : il y a évidemment des choses que Byron ne savait pas encore et qu'il apprend. Suivent d'obscurs et violents reproches à Teresa : « Je rougis* pour ce que j'ai souffert [coupé par la

Guiccioli]. Toujours perfide Italie... [Coupé]. J'ai eu la faiblesse de vous aimer, j'aurai la force de surmonter un amour dont tout le monde prévoyait les conséquences. Je ne suis pas surpris, mais je me sens avili. [Cinq mots coupés.] Adieu, un jour vous saurez ce que vous avez sacrifié... » Au dos de la même lettre : « Ceci a été écrit hier soir. Je vous l'envoie pour vous montrer dans quel état vous m'avez mis. » Et bientôt après : « Mon amour... je ne peux hésiter plus longtemps. Il peut vous abandonner, moi *jamais*. J'ai des *années* de plus que vous en âge, et autant de *siècles* en triste expérience ; je prévois des soucis et des sacrifices pour vous, mais ils seront *partagés*, mon amour, mon devoir, mon honneur, tout concourt à me faire à jamais ce que je suis *maintenant*, votre amant, votre ami et (lorsque les circonstances le permettront) votre mari. » Sur ce dernier billet, Teresa notera plus tard cette exclamation de triomphe : « Promesse d'être mon époux! »

***

L'édit accordant à Teresa la séparation est du 12 juillet 1820 ; il lui alloue une pension aux dépens de Guiccioli, mais stipule que la jeune femme devra vivre chez son père, de la façon qui « convient à une respectable et noble dame séparée de son mari. » Teresa s'en va donc habiter la maison de campagne du comte Gamba, à Filetto, à vingt-cinq kilomètres de Ravenne. Byron demeure en ville, au premier étage du Palazzo Guiccioli. Pendant un mois il ne verra pas, ou il ne verra que très peu sa maîtresse. Il lui écrit. Il monte à cheval avec le jeune Pietro Gamba, libéral à tous crins comme lui, et engagé comme lui, bien que plus activement, dans la conspiration diffuse des Carbonari contre la Sainte Alliance. Car on conspire énormément en Italie : à peine moins que l'on espionne. Byron finira par avoir un dépôt d'armes dans « sa » cave, sous le rez-de-chaussée du comte Guiccioli.

Tantôt gai, tantôt mélancolique, mais toujours épris, Byron se risque de temps en temps jusqu'à Filetto ; il y prolongerait volontiers ses séjours. Les Gamba sont les meilleures gens du monde. Il est de la famille, ou presque. A la fin de novembre, Teresa revient s'installer dans un appartement de son père, à Ravenne. Byron ne se montre jamais en public avec elle. Il mène une vie très réglée, de « strict adultère » eût-il dit l'année précédente. Il travaille beaucoup, chez lui, la nuit : les quatrième et cinquième chants de *Don Juan* sont de 1820, *Sardanapale* et *Caïn* de 1821. Lever vers une heure ; promenade à cheval ; dîner frugal ; soirée avec la Guiccioli. Teresa conservera dans son coffre aux reliques, à Settimello, un morceau de la tenture de la chambre où elle passa le plus clair de cet hiver, à Ravenne. Le comte Guiccioli, hélas, s'acharne à faire réviser son procès : qu'elle revienne à lui, ou qu'on l'enferme dans un couvent, voilà ce qu'il veut. Et le parti gouvernemental serait disposé à l'aider par haine des libéraux, des Gamba, de Byron.

La politique va le servir. En juillet 1820, quelques « factieux » ont im-

posé une Constitution et un gouvernement nouveau au roi de Naples. En octobre, celui-ci a fait appel à l'Autriche pour rétablir l' « ordre ». L'insurrection prévue en Romagne s'évapore en discours. Les Autrichiens passent tranquillement le Pô, et quand ils se présentent devant Naples, en mars 1821, l'armée libérale prend la fuite sans tirer un coup de feu. Quelques semaines après, la répression commence. Le 10 juillet, Pietro Gamba est expulsé de Romagne et son père invité à le suivre dans les vingt-quatre heures. Le 25, Byron obtient à grand-peine de Teresa, qui est au désespoir, qu'elle rejoigne son père et son frère en Toscane. Mais pourront-ils y rester ?

Byron à Teresa, le 26 juillet 1821 : « Ma Thérèse*, calmez-vous, je vous en prie et poursuivez votre voyage dans la certitude que nous nous reverrons bientôt. Si ce n'est à Ravenne, ce sera en Suisse, aussitôt que j'aurai une réponse de Genève... Revenir ici, pour nous voir un moment, serait une véritable folie. Une telle proposition me fait penser que vous désirez être mise dans un *couvent*, ainsi qu'on vous en a menacée. Je vous aime et continuerai de vous aimer comme je vous ai toujours aimée... » Mêmes objurgations le 29. Le 4 août : « Ma Thérèse*... C'était la seule décision possible... Quant à moi, je ne suis ni bien ni mal ; tous mes espoirs sont naturellement tournés vers vous. Je ne vois personne, je vis avec mes livres et mes chevaux. Sans traduire autant de pages de *Corinne* [que vous] et sans faire du roman, je vous assure que je vous aime comme je vous ai toujours aimée ; l'on verra, avec le temps, lequel de nous deux est le plus fidèle en amour. Mais en éloquence, je vous rends des points pour deux raisons : la première est que je sais [imparfaitement] votre langue, la seconde, que trop de mots sont toujours suspects... » *A Pietro Gamba*, le 9 août : « Thérèse m'écrit comme une folle*, comme si j'avais l'intention de l'abandonner, etc., etc. Si c'était mon dessein, pourquoi lui aurais-je demandé de quitter Ravenne ? Au bout de quelques jours elle aurait été enfermée dans un couvent et toute l'affaire terminée... » *A Teresa*, le lendemain : « Mon amour*... Je n'ai jamais pensé à me séparer de vous, mais laissez-moi un peu de temps et de liberté pour réfléchir à ce qui nous convient le mieux, et surtout à ce qui vous convient. » *Teresa*, de Florence, *à Byron* : « Si* vos promesses demeurent vagues et incertaines, si l'avenir est tout entier angoisse pour moi, comment le supporterai-je ?... Les pensées les plus tristes, les visions les plus horribles emplissent mon imagination et me tourmentent. »

Une fois de plus Byron a changé d'avis. Il ne veut plus aller en Suisse. Il se rappelle avec effroi les Anglais qui l'obervaient à la longue-vue, lorsqu'il habitait la villa Diodati, près de Genève, avec le couple Shelley, et Claire Clairmont, et les calomnies répandues à cette époque (ménage à quatre, etc.). Il pense qu'il serait plus tranquille à Pise. Il convainc les Gamba — Teresa y compris — d'aller l'y attendre à partir de la mi-août. Il y fait louer pour lui-même le Palais Lanfranchi. Pourtant il reste à Ravenne. Il va s'y cramponner pendant *deux mois et demi* encore, sachant

Teresa, qui doute de lui, au bord de l'hystérie. Est-il souffrant? Non, sauf un bref accès de malaria. « Lord Byron — écrit Shelley, qui est passé par Ravenne au début d'août — est beaucoup mieux sous tous les rapports, génie, caractère, vues morales, santé, bonheur. Sa liaison avec la Guiccioli a été pour lui d'un bénéfice inestimable. » Se figure-t-il que les Gamba, en faveur de qui il a entrepris des démarches, pourront rentrer en Romagne? Oui certes, et c'est une complète illusion : Pietro Gamba l'accompagnera en Grèce et il y mourra deux ans après lui; le comte Gamba — le père — ne sera autorisé à regagner Ravenne qu'au bout de dix ans. La difficulté de déménager, les lenteurs de ses domestiques? Prétextes que la Guiccioli a raison de tenir pour superficiels. Une autre femme? Non plus. A la fin de septembre, il se promène pendant une heure avec une signora. « C'était, écrit-il à Moore, une femme *nouvelle* (c'est-à-dire nouvelle pour moi) et qui, bien entendu, s'attendait à ce que je lui fisse la cour. Mais je n'ai débité que quelques lieux communs. Je sens, comme votre pauvre ami Curran le disait avant sa mort, « une montagne de plomb sur mon cœur » : c'est, je pense, congénital et ne cédera qu'aux mêmes remèdes. »

A Teresa, il avoue dans un moment d'abandon : « Je quitte Ravenne à contre-cœur, et intimement persuadé que mon départ entraînera une série de misères, de plus en plus cruelles. » A Thomas Moore, il révèle un autre plan de ses préoccupations : « C'est affreux, cet amour qui interdit à un homme tout projet pour le bien et pour la gloire. Je voulais dernièrement aller en Grèce (étant donné que tout semble perdu ici) avec son frère, qui est un garçon très sympathique et courageux (je l'ai vu à l'épreuve) et passionné de liberté. Mais les larmes d'une femme qui a quitté son mari pour un homme et la faiblesse de mon cœur paralysent ces projets... ». A Augusta, cette vieille complice, liée à lui par le sang des Byron et par une faute commune : « Je peux dire que, sans être aussi éperdument amoureux qu'au début, je suis plus attaché à elle que je n'aurais cru possible de l'être au bout de trois ans à aucune femme (sauf *une* — et qui était-elle ; pouvez-*vous* le deviner?) et que je n'ai pas le moindre désir, non plus que je n'entrevois la possibilité de me séparer d'elle... Ceci est le coup de grâce ; car vous savez que lorsqu'une femme se sépare de son mari pour son amant, celui-ci est tenu par l'honneur (et par l'inclination, du moins le suis-je) à vivre avec elle le reste de ses jours... Vous le voyez, j'ai fini comme papa avait commencé et *vous* ne me verrez probablement plus jamais de votre vie... »

Adieu définitif, Byron le sent. C'est à cette époque qu'il prend l'habitude de signer ses lettres à la Guiccioli : « Votre ami et amant pour l'éternité », formule qui, abrégée en italien, deviendra un sceau mortel : « A. A. in E. ». De son appartement à demi déménagé de Ravenne il aperçoit, au loin, le seuil qu'il s'apprête à franchir sans retour. Encore quelques semaines, rien qu'un jour, rien qu'une heure... Le 29 octobre 1821, il se met en route pour Pise.

***

Les papiers Gamba n'ajoutent pas grand-chose à ce que tout le monde savait sur la dernière période de la vie de Byron en Italie. S'il a choisi Pise, c'est par amour de la Méditerranée qui lui rappelle — en dehors de l'Angleterre — quelques-uns de ses meilleurs souvenirs de jeunesse. Il demeure au Palais Lanfranchi jusqu'à la fin mai 1822 ; il passera quelques semaines à Montenero, près de Livourne ; il reviendra à Pise ; il s'installera vers le 1er octobre à Albaro, près de Gênes. Sa fille Allegra meurt de malaria, le 20 avril, au couvent où il l'avait placée. Shelley se noie le 8 juillet. La vie à Albaro est monotone : un appartement pour Byron, un autre pour Teresa, son père et son frère. Les visiteurs ont l'impression que tous s'ennuient, que chacun voudrait être ailleurs. Les Gamba sont des exilés. Teresa, ardente au plaisir, n'a que vingt-deux ou vingt-trois ans après tout. Byron est Byron : il écrit les chants VI à XI de *Don Juan*, les meilleurs. Il rêve d'une entreprise héroïque qui le relèverait dans l'estime de ses compatriotes et à ses propres yeux. Il maudit, dans ses lettres à ses amis, l' « absurde espèce féminine ».

L'espèce tout entière. Car Teresa, il l'aime. Si une femme avait pu le rendre heureux, c'eût été elle. Il l'a dit à lady Blessington. « A la vérité, ajoutait-il, mes habitudes ne sont pas celles qui conviennent au bonheur d'aucune femme. Mon cœur est usé ; à trente-cinq ans, j'en ai soixante en esprit, et je suis moins capable que jamais de ces mille attentions qu'exigent toutes les femmes et surtout les Italiennes. » Le plus curieux peut-être — le plus émouvant — dans l'histoire de la liaison Byron-Guiccioli est le caractère « fatal » qui la marque dès les premiers jours et qui va s'accentuant jusqu'à la fin. « Vous serez ma dernière passion. » On dirait que Hobhouse lui-même, qui pourtant de tous les amis de Byron est toujours le plus prêt à railler la part de littérature et de pose que comportent les gestes du poète « damné », a prévu ce qui allait arriver. « Si vous quittez nos naïades de Venise pour cette dame romagnole, il ne restera de vous qu'une ombre galopant sous la Pinède de Ravenne ». Lorsque Teresa eut compris que son amant était décidé à partir pour la Grèce, elle lui écrivit — parce qu'elle n'avait pas le courage d'aller le lui dire dans son appartement : « Je sais que nous ne nous reverrons plus jamais. » Byron, de son côté, confiait à lady Blessington qu'il était certain de mourir pendant l'expédition. Justes prémonitions. Le 13 juillet 1823, il s'embarquait. Le 19 avril suivant, il meurt à Missolonghi.

Si l'on en croit les *Souvenirs littéraires* de Maxime Du Camp et *le Giornale* d'Antonio Morandi — un ami du jeune Gamba — Byron aurait écrit, après son départ, une quarantaine de lettres à Teresa : lettres rédigées, les unes en italien (comme toute la correspondance d'Italie), les autres en anglais, quelques-unes en français et deux ou trois dans un mélange des trois langues. Teresa, d'après les mêmes auteurs, écrivait

ses réponses à l'encre rouge dans les interlignes et renvoyait à Byron ses lettres. La liasse aurait été recueillie par Pietro Gamba — présent à Missolonghi — quand Byron mourut ; laissée à Morandi par Gamba, lorsque celui-ci à son tour mourut (de maladie, comme Byron) en Grèce ; et perdue par Morandi, lequel avait reçu mission de la rendre à Teresa, un jour où Morandi, rentré dans son pays et arrêté, s'échappait des mains de la police italienne.

Les papiers Gamba ne contiennent qu'un certain nombre de messages en anglais adressés de Grèce par Byron à la Guiccioli : aussi insignifiants que les trois ou quatre fragments communiqués jadis par Teresa à Tom Moore et recueillis dans la correspondance générale, ce ne sont en réalité que des « post-scriptum » aux lettres de Pietro Gamba à sa sœur. L'amour de Byron pour la Guiccioli s'était éteint, juge Iris Origo, la biographe du *Last Attachment*. Elle n'est pas seule de son avis. Mais en l'absence, sans doute définitive, des quelque quarante « lettres-réponses » dont on conçoit mal que Morandi ait imaginé de toutes pièces l'existence, il est permis d'hésiter. Ce qui est certain, c'est que Byron, à son lit d'agonie, donna des ordres inintelligibles et que ses toutes dernières pensées paraissent avoir été pour lady Byron, pour leur fille, et pour Augusta — son héritière. Il n'est pas moins certain que s'il était revenu de Grèce, ce serait auprès de Teresa Guiccioli qu'il aurait vécu.

PIERRE FRÉDÉRIX

L'ÉVÉNEMENT MONDIAL
LE PLUS IMPORTANT DU XIVe SIÈCLE

LA PESTE NOIRE DE 1348-1350

La peste noire de 1348 fut probablement, du fait de son caractère universel, de l'effondrement démographique qu'elle détermina dans tout le monde occidental et méditerranéen et de l'ampleur corrélative de ses conséquences de tous ordres, l'événement le plus important de l'histoire du XIVe siècle. Au moment où des ouvrages littéraires et dramatiques récents [1] ont rappelé l'attention sur les pestes des temps passés, il semble de quelque intérêt de retracer l'évolution et d'indiquer les conséquences de la plus violente de ces mortalités, à l'occasion du six-centième anniversaire de ses ravages en France.

Les épidémies étaient fréquentes au moyen âge ; l'absence d'hygiène et les insuffisances de la science médicale empêchaient de les combattre efficacement ; on en compte une en moyenne par quart de siècle qui ait été sérieuse ou même grave.

Beaucoup apparaissaient d'abord dans les grandes agglomérations urbaines du Moyen et du Proche-Orient où bien des maladies existent encore à l'état endémique. Les caravanes et les navires les transmettaient ensuite au loin.

Nous ne savons pas exactement où ni comment naquit la peste noire en 1347. Nous saisissons la première manifestation du fléau dans la grande colonie génoise de Caffa, en Crimée, sur les bords de la mer Noire. Le Khan mongol de Kiptchak, Djaniberg, assiégeait la place, bien ravitaillée par mer. Une épidémie de peste ayant éclaté dans son armée, il fit lancer dans la ville par ses pierrières les cadavres des pestiférés : c'était à la fois le moyen de s'en débarrasser et celui de faire faiblir la résistance des assiégés chez qui le mal devait, pensait-il, se répandre. C'était déjà, avec des procédés simplistes, la guerre chimique.

En fait, la tentative de Djaniberg échoua : il ne put prendre Caffa.

1. Camus (A.), *La peste*. Paris, Gallimard. — Winsor (Kathleen), *Ambre*. Paris, Éditions du Pavois. — Puget (Claude-André), *La Peine capitale*, tragédie.

Les défenseurs limitèrent beaucoup la diffusion de la contagion en jetant immédiatement à la mer les cadavres dont ils étaient bombardés et ils purent résister. Mais il suffit que quelques-uns d'entre eux tombassent malades et que certains de ces malades retournassent en Occident après la fin du siège pour que la « mort noire » s'y propageât rapidement.

Ce n'est que plus tard que ce nom de « peste noire » lui fut donné. Il provient de la coloration foncée que donnaient aux membres des malades des taches qui s'y développaient. C'était sans doute la peste bubonique, caractérisée par la poussée de grosseurs ou bubons sur les bras et aux aines, par une inflammation gangréneuse de la gorge et des poumons, par des douleurs violentes à la poitrine, par des vomissements et des crachements de sang et par la puanteur des corps.

Elle était communiquée par les objets qui avaient touché un malade aussi bien que par le contact direct. La soudaineté et la rapidité du mal étaient telles qu'un sujet pouvait passer en un jour de la parfaite santé à la mort. En général, la maladie ne durait pas plus de trois à cinq jours au cours desquels le patient était accablé par la fièvre et torturé par une soif ardente. Boccace en a donné une inoubliable et précise description dans l'Introduction du *Décaméron*.

Douze vaisseaux génois, venus de Caffa sans doute, apportèrent la peste à Messine en octobre 1347. De Messine, elle gagna Catane et se diffusa dans toute la Sicile, jusqu'en avril 1348. Et une fois encore la Sicile remplit sa mission naturelle de centre du monde méditerranéen : elle dispersa dans toutes les directions du bassin occidental la contagion qu'elle avait reçue de l'Orient. Il est possible, mais il n'est pas certain que la peste qui ravagea l'Afrique du Nord à partir de l'été 1348 et enleva à l'historien et philosophe Ibn-Khaldoun ses maîtres, son père et sa mère soit venue de Sicile par la Tunisie. En tout cas, c'est de Sicile que la peste se répandit en Corse et en Sardaigne ; c'est de Sicile qu'elle gagna les Baléares et la péninsule ibérique où elle pénétra par les ports, Alméria, Barcelone, Valence, avant d'atteindre le Portugal ; c'est de Sicile aussi qu'elle se propagea en Italie du Sud.

Au début de 1348, la peste apportée directement par d'autres vaisseaux venus d'Orient à Gênes, puis à Venise, se répand à partir de ces foyers dans toute l'Europe continentale. De Venise elle gagne, d'une part, Padoue et la plaine du Pô, de l'autre, la Dalmatie ; et elle fuse vers le Nord atteignant la Styrie, la Hongrie, l'Autriche et la Bavière : Vienne est touchée à l'été 1349. De Gênes elle passe en Toscane, à Pise, à Sienne, à Florence, dans les contreforts septentrionaux de l'Apennin à Parme et à Plaisance et dans les cols des Alpes par où elle s'insinue en Suisse en 1349 et descend la vallée du Rhin jusqu'à Strasbourg, puis bientôt Cologne, toujours en 1349. En même temps, elle atteint Marseille en janvier 1348, d'où elle s'engouffre dans les deux couloirs

naturels qui lui ouvrent l'accès des pays atlantiques et du nord de la France : vers l'Ouest, elle est bientôt à Montpellier, puis à Narbonne, à Carcassonne (février-mai), à Toulouse, à Montauban et finalement à Bordeaux en août. Vers le Nord, nous la trouvons à Avignon au printemps, à Lyon à l'été, en Bourgogne à partir de juillet-août et finalement à Paris à la fin de l'année 1348. En 1349 elle décime la Flandre.

A cette date elle a déjà traversé la Manche et gagné l'Angleterre : c'est un bateau parti de Calais qui l'apporta le premier dans l'île, à Melcombe-Regis, en Dorsetshire, en août 1348. Londres est atteinte en 1349, l'Irlande la même année. Mais les comtés septentrionaux et le Northumberland ne le sont qu'en 1350. D'Angleterre la contagion passe en Scandinavie, où elle sévit en 1349-1350 ; Visby, dans l'île de Gotland, au milieu de la mer Baltique, est visitée par le fléau en 1350 ; à la même époque, il se propageait, à partir de la Flandre et de la vallée du Rhin, à Brême et sur la côte méridionale de cette mer en Danemark et en Prusse.

En l'espace de deux ans et demi, l'Europe entière avait été parcourue par la peste noire.

Ce n'est pas que les hommes n'eussent cherché à arrêter sa marche, ou au moins à se préserver d'elle. Tous les médecins du temps s'en préoccupèrent. L'un des plus réputés d'Italie, Gentile da Foligno, qui avait enseigné avec éclat à Padoue, écrit des *consilia contra pestilentiam ;* mais il meurt à Pérouse en juin 1348, victime de son dévouement aux malades qui se pressaient autour de lui. A Montpellier, dont l'Université était réputée pour la science de son corps médical, tous les médecins sont tués par la peste. Quand le mal approche de Paris, le roi Philippe VI demande une consultation à la Faculté de Médecine de Paris : celle-ci compose un *Compendium de epidemia per collegium Facultatis medicorum Parisius ordinatum*, demeuré célèbre, qui est plus une description de la maladie qu'une thérapeutique.

Néanmoins, la peste avait continué son chemin vers le Nord, inexorablement. Avant qu'elle ne frappât aux portes de Reims un médecin champenois, Pierre de Damouzy, composa un traité préventif fort intéressant : s'il commençait par expliquer par l'influence des astres le fait que la mortalité frappait les uns et épargnait les autres, il s'efforçait cependant de donner des conseils pratiques pour l'éviter. Il reprend la vieille prescription de Razès : pour se mettre à l'abri de la contagion, rester à la maison fenêtres et portes closes ; si l'on doit absolument sortir, tenir à la main du camphre, une pomme d'ambre ou d'autres désinfectants. Il conseille la saignée, la purgation, la diminution de la nourriture ; il prohibe absolument les bains et l'amour. Si sensées et si judicieuses que paraissent beaucoup de ses prescriptions, la peste passa outre.

Sa propagation marquait l'échec complet de la médecine du temps.

Elle marquait aussi celui de la charité et de la religion conçue comme une prophylaxie. Des confréries pieuses dépensaient un inlassable dévouement à soigner les pestiférés : elles n'en guérirent que bien peu, mais, par contre, beaucoup d'entre elles perdirent tous leurs membres. Les autorités ecclésiastiques instituèrent des oraisons appropriées : le pape Clément VI fit composer un office spécial pour attirer la miséricorde de Dieu. Vainement pour beaucoup ; comme vainement aussi, dans bien des cas, la piété populaire se tourna vers les saints protecteurs dont l'action était réputée contre les épidémies : saint Sébastien, saint Antoine, saint Adrien.

L'aveugle barbarie qui tourna contre les Juifs la colère des foules crédules ne pouvait avoir plus de succès : on les accusait d'avoir propagé l'épidémie en empoisonnant les sources ; ils furent persécutés en bien des endroits, mais c'est surtout en Espagne que la flambée d'antisémitisme allumée par la terreur fut particulièrement vive. A Avignon, le Pape protégea les Juifs contre toute violence.

La seule méthode de préservation qui eut quelque efficacité fut, en définitive, la tactique des poltrons : ceux qui purent se retirer à la campagne loin de toute agglomération, dans une demeure salubre, avant d'avoir été infectés par la maladie, réussirent à lui échapper. Mais c'est une défense de riches : les rois, les princes, les seigneurs purent surtout la pratiquer ; le pape Clément VI, après avoir montré beaucoup de courage, se retire finalement à Villeneuve-lès-Avignon. Bien des riches bourgeois y recoururent aussi, témoin les huit jeunes femmes et les deux jeunes hommes du Décaméron qui vont chercher dans une villa des collines toscanes le divertissement et la santé.

***

Ainsi, malgré les soins empiriques ou savants, malgré les prières et les colères populaires, les décès se succédaient par toute l'Europe. Leur nombre était tel qu'il donna à tous les contemporains l'impression d'une mortalité sans précédent.

Boccace estime à plus de cent mille le nombre des morts à Florence ; un chroniqueur rouennais donne les mêmes chiffres pour Rouen ; Gilles li Muisit propose vingt-cinq mille pour Tournai. Froissart ne consacre à la peste qu'une seule phrase de son long ouvrage, mais elle a fait fortune : « En ce temps, par tout le monde généralement une maladie qu'on clame épidémie courait, dont bien la tierce partie du monde mourut. » Le Montpelliérain Simon de Couvin estime, lui, que la moitié de la population fut emportée par le fléau.

On ne saurait retenir ces chiffres : ceux qui concernent des villes excèdent le nombre même de leurs habitants. D'autre part, si le tiers ou la

moitié de l'ensemble de la population avait péri, l'Europe serait devenue une sorte de désert ; or, les événements postérieurs à 1350 témoignent qu'il y subsistait une population encore dense.

En fait, la peste n'a pas sévi avec la même intensité dans toutes les régions, dans tous les groupements humains, dans toutes les catégories sociales. Elle a surtout frappé, comme il était naturel, les agglomérations. Les villes où l'hygiène était déplorable ont bien plus pâti que les campagnes ; et, dans les villes, les catégories sociales qui vivaient le plus entassées, les ouvriers, ou celles dont les membres pliés à une discipline communautaire se retrouvaient constamment ensemble, tels les frères des Ordres mendiants, ont le plus souffert.

Quelques documents d'archives qui ont subsisté nous permettent de nous faire une idée précise, dans certains cas particuliers, de l'ampleur de la mortalité. L'étude des comptes de la Chambre apostolique révèle que 94 personnes sont vraisemblablement mortes de l'*infirmitas* à la Cour pontificale d'Avignon en 1348-49 sur un total d'environ 450 curialistes, soit près du quart.

Le registre paroissial tenu par le vicaire d'un village bourguignon, Givry, près de Chalon-sur-Saône, a été conservé pour la période de l'épidémie ; dans la décade précédente, il mourait, en moyenne, dans ce prospère village de 1 200 à 1 500 habitants, 30 personnes par an ; du 5 août au 19 novembre 1348, 615 personnes ont succombé, soit à peu près la moitié de la population. Les calculs faits par Gasquet pour le clergé anglais suggèrent qu'entre 1348 et 1350 celui-ci perdit de la peste environ la moitié de ses membres. En Italie, Doren estime que 40 à 60 p. 100 de la population des villes ont péri, mais que les pertes ont été bien moindres dans les campagnes. Certains témoignages semblent confirmer cette hécatombe urbaine : ainsi, à Sienne, la Commune avait entrepris l'édification d'une immense et orgueilleuse cathédrale dont l'ancienne n'aurait constitué que le transept ; la maladie fit interrompre les travaux ; la dépopulation et la ruine de la ville rendirent inutile et impossible qu'on les reprît jamais : sur l'immense esplanade qui entoure la cathédrale de Sienne, les piliers blancs et noirs du grand édifice projeté lancent toujours vers le ciel leur douloureux appel endeuillé.

Mais les plus terribles pertes connues sont celles des couvents des Ordres mendiants. Les couvents dominicains de Toscane et de Languedoc ne comptaient pas toujours 100 frères, et rares étaient ceux comme celui de Florence, Santa Maria Novella, qui en comptaient plus de 150 : or, il meurt 78 frères à Florence, 49 à Sienne, 57 à Pise, 39 à Lucques. Il n'en reste que 7 sur 140 à Montpellier, 7 aussi sur 160 à Maguelonne. Pendant ce temps, dans les couvents de Cordeliers de Marseille et de Carcassonne, tous les frères décédèrent sans en excepter un seul. Ainsi la proportion des décès dus à la peste, par rapport à la population, semble avoir oscillé entre la moitié et le huitième selon les régions.

Ces victimes innombrables ne sont pas toutes anonymes. Quelques-unes sont des personnages qui ont laissé un nom dans l'une ou l'autre des activités humaines ; étrangers les uns aux autres, d'âge inégal, ils se trouvent rapprochés par le commun millésime de leur décès. On trouve parmi eux des rois et des princes : le fils de l'empereur d'Orient, Andronic Commène, enlevé à Constantinople en trois jours ; la reine d'Aragon, Leonor de Portugal ; la princesse Marie d'Aragon, fille d'un premier mariage du roi Pierre IV ; la comtesse de Ribagorce, tante de celui-ci ; le roi de Castille Alphonse XI ; une fille d'Édouard III, Jeanne d'Angleterre, fiancée au fils et successeur d'Alphonse XI, Pierre le Cruel, morte à Bordeaux en août 1348, sur la route de son futur royaume. Des prélats et des théologiens célèbres : tels deux archevêques successifs de Canterbury, dont le deuxième, Thomas Bradwardine, était un des maîtres les plus savants de l'Université d'Oxford ; tel encore l'augustin Simone Fidati da Cascia, célèbre pour être l'auteur du *De gestis Domini Salvatoris*, la première vie de Jésus qui ait été composée depuis les Évangiles ; tel aussi, le cardinal Giovanni Colonna, l'ami et le protecteur de Pétrarque, qui meurt à Avignon le 3 juillet 1348, trois mois après Laure de Noves, l'inspiratrice du poète que le mal avait enlevée à Avignon également dans les premiers jours d'avril. Pétrarque, alors absent d'Avignon, apprit à Parme coup sur coup le décès des deux personnes qui lui étaient le plus chères au monde et dans les vers célèbres où il les pleure, il associe le souvenir de la maîtresse de son cœur à celui de son bienfaiteur :

> Rotta è l'alta colonna é'l verde lauro
> che facean ombra al mio stanco pensiero.

Des artistes : les deux peintres siennois Ambrogio et Pietro Lorenzetti qui ont décoré de leurs fresques les principaux édifices de Sienne, le peintre florentin Bernardo Daddi, un des meilleurs disciples de Giotto, le sculpteur Andrea Pisano, succombent en 1348. Des hommes d'affaires : Giovanni Villani, associé des compagnies florentines des Peruzzi puis des Buonaccorsi, le plus grand chroniqueur du XIVe siècle par son exactitude et son objectivité, laisse en 1348 à son frère Matteo la plume qui lui tombe des mains. Sir John Pulteney, membre de la compagnie des drapiers de Londres, le plus grand banquier de la Cité, qui en avait été quatre fois maire, disparaît quelques mois plus tard. Des militaires, comme sir John Montgomery, premier capitaine anglais de Calais récemment conquise. Et bien des gens du commun dont les testaments nous rappellent lugubrement les décès collectifs.

La nuptialité avait complètement cessé pendant le fort du fléau. Dès que celui-ci semble passé, elle reprend à une cadence inhabituelle. A Givry, où le registre paroissial ne porte mention d'aucun mariage en 1348, on en compte 86 en 1349, dont 42 entre le 14 janvier et le 24 février, et cela dans une population réduite à quelques centaines

d'habitants. Manifestement les veufs survivants, quel que soit leur âge, ont à convoler la hâte des jouvenceaux. Le continuateur de Guillaume de Nangis le note dans sa chronique : « Dès la fin de cette épidémie, pestilence et mortalité, les hommes et femmes se marièrent entre eux. » Il fallait refaire des foyers dans les villages où il n'en existait peut-être plus un seul. Quelques fécondes que pussent être ces unions nouvelles, elles ne pouvaient remédier qu'à terme au brutal recul démographique déterminé par la peste dans le monde entier. L'Europe était replongée pour un temps assez long, pour une génération au moins, dans l'état de sous-population dont elle s'était progressivement arrachée depuis le XIIe siècle.

Ce brusque et inégal effondrement démographique universel qui s'ajoute incontinent au choc psychologique et mental porté par l'épidémie, durant laquelle chacun s'est senti menacé et a vécu des heures affreuses, a les plus grandes conséquences dans tous les domaines.

***

Apeurés par l'approche de la peste en quoi ils voient l'instrument de la vengeance de Dieu pour châtier leurs péchés, certains cherchent à apaiser la colère divine par des pénitences aussi exceptionnelles que le mal. Un mouvement préventif de mortification et de mysticisme naît ainsi en Allemagne : des hommes et des femmes s'assemblent et se déplacent en bandes de plusieurs centaines sous la conduite d'un ou plusieurs chefs qu'ils appellent des maîtres, à l'imitation des Ordres mendiants ; dans chaque localité qu'ils traversent, ils s'arrêtent sur la place et se flagellent publiquement avec une cruelle violence en psalmodiant des complaintes :

> Batons nos charognes bien fort
> En remenbrant la grant misère
> De Dieu et sa piteuse mort.

Ces Flagellants entendent, en imitant la passion du Christ, obtenir le pardon de Dieu, avec l'intercession de la Vierge. Ce mélange de macérations et de piété, qui exprime bien l'affolement collectif des populations, inquiète la hiérarchie. Mais cette contagion mentale se répand presque aussi vite que l'autre, qu'elle veut anéantir : les Flagellants gagnent de proche en proche jusqu'à la Bohême et la Hongrie à l'Est, jusqu'à la Picardie et la Champagne à l'Ouest avant que le mouvement ne soit définitivement arrêté.

L'ébranlement mental collectif qui atteint son paroxysme chez les Flagellants n'épargne pas, à vrai dire, beaucoup de contemporains. La peur du fléau, le spectacle de la maladie et des cadavres suscitent

chez la plupart des idées de pénitence et la pensée constante de la mort. Cette passion du Christ que les Flagellants voulaient souffrir dans leur corps même devient le thème de méditation habituel : on en reproduit les scènes dans la décoration des édifices religieux et des oratoires privés ; le culte des Cinq Plaies du Christ se répand. Les fresques du Campo Santo de Pise manifestent combien violemment l'épidémie a tourné l'imagination des hommes vers le mystère de la mort dont Fr. Traini peint le triomphe dans l'illustration du Dit des Trois Morts et des Trois Vifs. Les thèmes macabres se multiplient dans les arts figurés.

Il n'y a que les héros de roman pour avoir la volonté et le pouvoir d'oublier tant de scènes d'horreur en se contant dans les beaux jardins où se sont réfugiés Fiammetta, Pampinea et leurs amis, entre les danses, les festins et la sieste, des histoires qui excitent le rire et exaltent la joie de vivre. Ceux des contemporains qui réagissent contre la menace d'anéantissement qu'ils sentent peser sur eux le font, en effet, sans mesure, sans souci d'ordre ni d'esthétique, mais avec fièvre, avec violence : ils courent aux plaisirs sensuels, se jettent dans la débauche, satisfaisant gloutonnement tous leurs appétits. Une vague d'immoralité secoue tout l'Occident en même temps que la crise mystique que nous venons d'évoquer : « Après la grande pestilence de l'année passée, chacun vivait selon son caprice... », note le Siennois Agnolo di Tura.

***

Dans les campagnes comme dans les villes, la peste enlève proportionnellement plus de paysans et d'ouvriers que de seigneurs et de bourgeois. Aussi la main-d'œuvre se raréfie-t-elle subitement.

Dans certains manoirs anglais tous les tenanciers meurent. Cette mortalité rurale a pour conséquence, au début de l'épidémie, l'arrêt des travaux champêtres : dans certains pays comme le nord de l'Italie, au témoignage de Jean de Parme, la moisson de 48 reste dans les champs. Et l'abondance relative des produits pour une population décimée soudainement comme le souci exclusif de chacun de vivre, sans plus s'occuper de gain ni d'avenir, entraînent une chute initiale des prix. Mais les choses changent bien vite ; le fort de la mortalité passé, les survivants abandonnent les terres pauvres ou mal situées pour se concentrer dans les terres les meilleures où les seigneurs les attirent en leur concédant les avantages qu'ils réclament : affranchissement, s'ils sont serfs, conditions de tenure favorables, hauts salaires plus élevés d'au moins 50 à 100 p. 100 que ceux d'avant l'épidémie.

Il s'ensuit un bouleversement considérable de la structure agraire dans les pays d'Occident. Le système de la réserve seigneuriale déjà en déclin disparaît complètement en bien des régions, car les paysans entendent cultiver exclusivement des tenures dont ils conservent les

produits. Les revenus fonciers des seigneurs, laïcs ou ecclésiastiques, diminuent dans une incroyable proportion, la moitié, parfois les trois quarts, du fait des immensités tombées tout d'un coup en friche et des conditions très favorables faites aux tenanciers sur les terres demeurées en culture. Les offrandes aux églises s'amoindrissent dans la même proportion. La vieille classe des propriétaires fonciers, noblesse et clergé, est gravement ébranlée dans la principale source de sa puissance ; châteaux, églises, monastères ruraux, hôpitaux même tombent en ruine.

Et la rareté des denrées agricoles et du poisson fait monter leurs prix en flèche ; il s'ensuit de graves conséquences pour la population des villes.

Dans les villes, la mortalité brutale a amené une raréfaction, plus sensible encore que dans les campagnes, de la main-d'œuvre artisanale et industrielle. Elle a en même temps gravement désorganisé le commerce local et le grand commerce puisque la clientèle locale diminue et que de proche en proche tous les marchés extérieurs sont atteints. Les ouvriers, moins nombreux et ne parvenant plus à subsister du fait de la hausse des denrées alimentaires, demandent des augmentations de salaires. Les plus riches fabricants en profitent pour attirer dans leurs ateliers ou dans leur dépendance toute la main-d'œuvre disponible, en ruinant ainsi leurs concurrents. Les petits fonctionnaires, pour les mêmes raisons, font les mêmes demandes : en 1349, les trompettes de la commune de Florence exposent aux autorités qu'ils ne peuvent plus vivre avec leurs gages ; la même année, les chauffe-cire de la chancellerie pontificale et d'autres employés des services du palais « ne veulent plus travailler si leur salaire n'est pas augmenté ».

La raréfaction de la main-d'œuvre permet aux survivants d'obtenir des augmentations de salaires peut-être proportionnellement un peu plus élevées que celles des prix des denrées alimentaires, c'est-à-dire d'améliorer un peu leur niveau de vie si misérable. Cette augmentation des salaires urbains varie selon les villes et les métiers de 50 à 150 p. 100.

Les ordonnances prises par les pouvoirs publics, spécialement par les rois de France et d'Angleterre, à la demande des propriétaires fonciers et des consommateurs épouvantés, en 1351, pour essayer d'empêcher les travailleurs de quitter leurs patrons et de demander des salaires supérieurs à ceux de 1347, demeurèrent inopérantes. Le jeu inexorable des lois économiques fondamentales broie les mal adaptés à la nouvelle conjoncture.

La crise déterminée par la peste noire entraîne en définitive la hausse des prix des objets fabriqués et le marasme du commerce ébranlé par la perte soudaine d'une partie de sa clientèle : les compagnies de marchands anglais qui avaient affermé au roi d'Angleterre la perception des droits d'exportation sur les laines sont ruinées

en quelques mois et le roi qui se servait d'elles également comme bailleurs de fonds doit reviser d'urgence toute sa politique économique et faire bon accueil à des marchands étrangers.

*
* *

Les États subissent, en effet, le contrecoup de ces bouleversements économiques. La diminution numérique et la ruine des contribuables entraînent une réduction du produit des impôts qui laisse un temps sans force les principales puissances politiques de l'Occident, au moment même où le développement de leur fiscalité leur permettait de concevoir de grandes entreprises.

Le roi de France, le roi d'Angleterre, le pape, les Républiques italiennes doivent renoncer temporairement à leurs grandes activités politiques et militaires parce que la peste les empêche de lever des armées dans des populations terrorisées par le fléau et leur retire en même temps les moyens financiers de le faire. Après les succès initiaux de la croisade du dauphin Humbert, une trêve est conclue en 1348 entre Chrétiens et Sarrasins qui ne fut rompue que onze ans plus tard, après l'avènement de Pierre Ier de Lusignan au trône de Chypre ; de même la guerre qui menace entre les deux coalitions formées par Venise et par Gênes depuis 1345 n'éclate qu'en 1351 ; enfin, le conflit franco-anglais s'apaise après la défaite de Crécy et la perte de Calais par une trêve signée en 1347 et qui est renouvelée jusqu'en 1355. Il n'est pas jusqu'à la guerre civile déchaînée en Flandre par la chute d'Artevelde en 1346 qui ne s'arrête au moment où la peste pénètre dans le pays.

Les circonstances politiques ne fournissent peut-être pas seules l'explication de cet apaisement général des conflits.

Le brutal resserrement de leur trésorerie qui frappe les princes les amène à se disputer plus âprement les revenus qu'ils se partagent. Les rois d'Angleterre supportaient malaisément depuis plusieurs décades l'accentuation des prises du pape sur le clergé anglais. Il n'en est pas moins significatif de constater que c'est au lendemain de la crise ouverte par la peste, en 1351 et en 1353, qu'Édouard III prit les statuts célèbres contre les provisions par le pape des bénéfices ecclésiastiques anglais et les abus de la fiscalité pontificale. Le clergé anglais, appauvri, ne pouvait plus payer d'impôts à la fois au roi et au pape.

*
* *

Dans les campagnes, beaucoup de nobles ruinés s'adonnent au brigandage avant même que ne soient constituées en France les grandes compagnies de routiers.

Dans les villes, les conséquences sociales de la mortalité sont particulièrement intéressantes car les hommes y vivent plus groupés, s'y côtoient et s'y opposent plus constamment qu'à la campagne. La peste, en faisant périr un grand nombre de bourgeois, a accumulé sur la tête des survivants les héritages des défunts : elle a créé ainsi d'énormes fortunes. Au contraire, les ouvriers et les artisans qui échappèrent à la mort ne recueillirent que les mauvaises hardes de leurs parents décédés. Tandis que la mortalité rendait les riches plus riches, elle laissait les pauvres aussi pauvres : la misère de ceux-ci demeure totale, tandis que l'aisance de ceux-là devient une opulence sans précédent. Richesse et pauvreté contrastent donc plus violemment que jamais dans les microcosmes urbains. Le faste et la somptuosité des patriciens éclatent même à Florence où les hommes d'affaires venaient pourtant de subir un krach terrible qui, depuis 1342, avait abattu successivement toutes les plus grandes compagnies commerciales. Beaucoup de citoyens, après avoir vu mourir toute leur famille, léguèrent leurs biens à des institutions de charité : c'est ainsi que la confrérie d'Or San Michele dont font partie tous les grands commerçants augmente son patrimoine de 350 000 florins ; elle devrait les distribuer aux pauvres ; mais, considérant que beaucoup sont morts de la peste, elle décide de distraire une partie de cette somme pour faire construire un tabernacle où serait abritée la merveilleuse Madone, emblème de la confrérie : Andrea Orcagna fut chargé de construire et de décorer ce splendide tabernacle. Cet exemple manifeste à la fois, dans une ville appauvrie, et l'extrême richesse et l'égoïsme collectif des patriciens survivants.

On comprend qu'une telle mentalité ait heurté les gens du menu peuple, les ouvriers des ateliers. La prédication communisante de tous les apôtres de la pauvreté, Fraticelles, Spirituels, qui se rattachaient à la grande famille franciscaine n'en prenait que plus d'efficace sur des esprits enfiévrés par leur misère et le souvenir de la maladie.

L'exaspération des contrastes sociaux à la ville, comme le brutal déséquilibre apporté dans l'assiette des seigneuries foncières sont les résultats de la mortalité ; ils ont déterminé un état d'hostilité de plus en plus violent entre les nobles ruinés et les paysans qui n'entendent pas remettre en cause les avantages qu'ils ont obtenus, à la campagne, entre les riches bourgeois et le prolétariat misérable, dans les villes. C'est dans ce climat de haine des classes dû à la peste qu'ont éclaté dans la deuxième moitié du siècle, pour des causes diverses, toute une série de conflits sociaux violents qui n'ont pas d'équivalent dans la période antérieure : les insurrections rurales des Jacques (1358), des Tuchins (1381-82) en France ; des Laboureurs (1381) en Angleterre ; les insurrections du prolétariat urbain, Ciompi à Florence (1378) ; tisserands à Gand (1379) ; Harelle à Rouen (1380) ; Maillotins à Paris (1382).

***

Enfin, même en matière intellectuelle et spirituelle, la peste noire a eu de grandes conséquences. En frappant lourdement le clergé, elle a privé brutalement les populations d'une bonne part de leurs guides ; en dépeuplant plus spécialement les couvents urbains des Ordres mendiants, elle a amputé soudainement le clergé de son élite intellectuelle.

Il a fallu combler les vides si brusquement causés par la peste. De nouveaux prêtres ont été partout ordonnés rapidement, de nouveaux clercs tonsurés : c'étaient pour la plupart de tout jeunes gens ou des personnes d'âge et ni les uns ni les autres n'avaient l'expérience du sacerdoce et la préparation morale et intellectuelle pour l'exercer dignement. La plupart d'entre eux, comme certains des survivants, ne sont attirés vers la cléricature que par l'attrait des bénéfices : aussi recherchent-ils les plus fructueux, s'efforcent-ils d'en cumuler plusieurs et s'occupent-ils fort peu du soin des âmes. Le temporalisme, l'immoralité et l'ignorance se développent tout d'un coup dans le clergé dans une période de crise où les populations auraient eu le plus grand besoin de leurs guides traditionnels. Abandonnées à elles-mêmes, bien souvent, démoralisées et affolées, elles adoptent une vie morale relâchée, une religion superstitieuse : les pratiques traditionnelles, la croyance aux prières liturgiques, l'habitude de la prière en commun, le service divin même en bien des endroits disparaissent ; les âmes pieuses tendent à une religion plus personnelle, tandis que les plus grossières se satisfont de superstitions ; partout l'élément affectif l'emporte sur l'élément rationnel. Ainsi le terrain est préparé pour les critiques de réformateurs qui, dès la fin du siècle, prêcheront une religion intérieure, appuyée sur la Bible et auront beau jeu à tourner en dérision ou en scandale l'indignité de trop de clercs.

Or, la peste qui avait grandement accentué ce mal ancien en avait également tari le remède. L'Ordre des Frères Prêcheurs, adonné à la prédication et à l'enseignement, constituait l'élite intellectuelle du clergé. La peste noire avait fait, on l'a vu, de terribles hécatombes dans ses couvents. Placés devant le dilemme de fermer certains couvents en concentrant les survivants dans quelques établissements ou de reconstituer les effectifs anciens au plus tôt afin de conserver toutes les positions de l'Ordre, les Maîtres Généraux choisirent la deuxième solution. C'était préférer la quantité à la qualité. On se met à faire la chasse aux vocations : la pratique se généralise d'offrir comme oblats aux couvents de Frères prêcheurs des enfants de dix à quatorze ans.

De telles recrues manquent souvent de zèle ou d'aptitude. Et l'ignorance se glisse dans l'Ordre de Saint Thomas : les études des novices sont souvent insuffisantes et le chapitre général de 1376 souligne que bien des jeunes frères ne savent ni lire ni écrire. Ce déclin intellectuel grave ne permet pas à l'Ordre dominicain de redresser les tendances

nouvelles qui découlent du déplorable recrutement du clergé qu'a déclenché par son choc même la peste noire.

*
* *

C'est donc un bouleversement général qu'a amené dans toute l'Europe la peste noire de 1348. Il n'y a pas lieu de s'étonner qu'une épidémie aussi violente ait eu des conséquences si graves et si durables. Toute épidémie, en effet, agit pendant la durée d'une génération au moins et même davantage, jusqu'à ce que ses conséquences démographiques soient effacées ; or, celle-là a été l'une des plus sévères par sa violence comme par son universalité qu'ait subies l'humanité. Et surtout, l'épidémie de 1348-1350 n'a pas disparu complètement. Une fois son œuvre de mort accomplie, on constate dans le demi-siècle qui la suit des réveils sporadiques de la peste qui semble avoir subsisté à l'état larvé un peu partout : telles la peste de 1361 en Aquitaine ; la peste de 1362 en Angleterre, que l'on appelle la seconde peste ; la peste de 1363 à Florence et dans le midi de la France ; les pestes de 1369 et 1375 en Angleterre ; celles de 1371, 1374, 1390 et 1400 à Florence. Toutes ces résurgences mettent à nouveau en échec la thérapeutique des médecins et les mesures prophylactiques. Elles ont prolongé pendant plusieurs décades et dans toute l'Europe les effets de l'épidémie de 1348 et en ont accusé les conséquences.

Ainsi, cette peste noire de 1348, par la violence même du coup qu'elle a porté à l'humanité tout entière et par l'ampleur de ses effets que ses séquelles ont encore renforcée, apparaît bien comme un maître événement de l'histoire. Elle a mis fin à la période de prospérité générale que furent pour l'Occident la fin du XIIIe siècle et la première partie du XIVe siècle. Elle a apporté partout une grande misère et entravé un temps le cours des événements politiques et militaires. Elle a favorisé des transformations sociales profondes : la ruine de la noblesse et du clergé et l'avènement de la bourgeoisie, l'apparition de luttes sociales dans les villes entre bourgeoisie et prolétariat, comme dans les campagnes entre nobles et paysans. Elle a hâté des changements intellectuels et moraux considérables : le développement de l'esprit laïc, la naissance des cultures nationales. Elle a déterminé enfin dans une population surexcitée et inquiète des formes plus fiévreuses et plus superstitieuses de vie religieuse qu'un clergé décimé et de niveau abaissé ne pouvait plus redresser. C'est pourquoi certains historiens, constatant combien vraiment le fait universel qu'elle a constitué marque la fin d'une période, ont voulu voir en elle, par une simplification excessive, la limite véritable qui sépare la civilisation médiévale de la civilisation moderne.

Y. RENOUARD,
Doyen de la Faculté des Lettres de Bordeaux.

L'ANGLETERRE ET LES ÉLECTIONS

Lorsqu'on lira cet article, les électeurs britanniques auront choisi de poursuivre ou d'abandonner l'expérience travailliste. Plus exactement, une petit minorité aura forcé leur choix, celle — ô paradoxe! — des citoyens hésitants qui, en se portant au dernier moment d'un côté ou de l'autre, auront assuré le succès ou l'échec du parti de M. Attlee. Car la masse, elle, n'est pas hésitante : elle se partage en partisans et adversaires également résolus du premier ministre. Et c'est bien là ce qui caractérise l'actuel climat politique de la Grande-Bretagne.

Au jour où nous écrivons, la lutte, en dépit de la répétition des sondages Gallup, reste indécise. Quelle qu'en soit l'issue, on peut au moins avancer que les votes du 23 février affirmeront une opinion — favorable ou non — à l'égard des travaillistes bien plus qu'à l'égard des conservateurs. Ce n'est point le programme de M. Churchill que l'Angleterre se prépare à sanctionner par oui ou par non, mais celui de M. Attlee.

Pour apprécier la décision qu'elle aura prise, il convient donc de se rappeler l'expérience où son gouvernement l'a engagée depuis la guerre, cette expérience que les uns disent généreuse et sage, les autres utopique et dangereuse, et qui est, en tous cas, certes plus dirigée vers la répartition des richesses que vers leur création... Nous tenterons d'en exposer les grandes lignes avec objectivité.

Plusieurs des mesures adoptées par le parti de M. Attlee ont bien de quoi effarer les Français, comme elles ont consterné beaucoup d'Anglais : il n'est que d'entendre, à Londres, les discussions passionnées qui mettent aux prises tenants et opposants de cette politique.

Peut-être les mots de bénéficiaires et de victimes seraient-ils plus valables, le système travailliste consistant, en gros, à prendre aux uns pour combler les autres, tout au moins pour les garantir contre les vicissitudes de l'existence. *From the cradle to the grave !* — du berceau à la tombe! — a-t-on prêté pour devise à cette étonnante entreprise d'assurance tous risques où cherche de plus en plus à s'abriter la masse des citoyens britanniques.

***

Commençons par l'une des opinions les plus répandues : est-il exact, comme nous l'entendons si souvent répéter, qu'en Angleterre, on ne mange pas à sa faim?

Nous avons vu, l'été dernier, tant de touristes britanniques s'émerveiller de nos menus et faire provision de tout ce qu'ils pourraient rapporter de comestible dans leur île que nous imaginons volontiers la Grande-Bretagne au bord de la famine.

Sans doute, le Français qui arrive à Londres a-t-il tôt fait de regretter une abondance nationale récemment retrouvée : son *breakfast*, amputé des œufs traditionnels, son déjeuner au restaurant, limité à trois assiettes sur lesquelles il ne verra paraître aucune grillade, le préparent à cette multicolore, mais sévère carte de rationnement qui lui sera affectée dès qu'il aura pris pension chez l'habitant. Là, tristement ramené de quelques années en arrière, il réapprendra à totaliser des tickets : tickets de lait, de thé, de bonbons, de graisse... 85 grammes de beurre par semaine, 225 de sucre et le reste à l'avenant! Si, d'aventure, il voit paraître un gigot sur une table familiale, il fera bien, avant d'en prendre une seconde tranche, de penser que la maîtresse de maison ne pourra probablement pas retourner chez son boucher avant plusieurs jours. Ne parlons pas des conserves importées, dont il se procurera difficilement plus d'une livre par mois. Ne parlons pas davantage du marché noir, pratiquement inexistant.

Mais avec les mœurs britanniques, si différentes des nôtres, combien de gens déjeunent à leur club ou au restaurant, combien d'ouvriers prennent un repas par jour à la cantine de leur usine, économisant ainsi des rations qui leur permettent d'allonger le menu du dîner familial...

Faut-il rappeler, en outre, que l'Angleterre est une île et qu'on n'y manque pas de poissons ? On n'y manque pas non plus de pain, ni de pommes de terre. En d'autres termes, on peut s'y rassasier à condition de n'être pas difficile. Or, le peuple anglais n'a jamais été difficile sur le chapitre de la nourriture ; les classes modestes n'ont jamais mangé beaucoup mieux qu'aujourd'hui. Le rationnement actuel ne fait guère qu'étendre à toutes les tables leur régime traditionnel.

Ce serait évidemment là un piètre résultat s'il ne s'accompagnait d'un avantage substantiel : la modicité du coût de la vie. S'ils sont limités à trois assiettes, les déjeuners au restaurant sont aussi limités à 250 francs ; s'il exige des tickets de rationnement, le marché quotidien ne cause pas à la ménagère de quotidiennes angoisses pour l'équilibre de son budget : 100 francs pour un kilogramme de margarine, 45 pour le sucre, 360 pour le thé, etc. Ces chiffres prennent toute leur valeur lorsqu'on sait que, dans l'ensemble, les salaires, traduits en francs, sont plus élevés à Londres qu'à Paris : 30 000 pour un ouvrier spécialisé, 40 000 pour un employé de banque un peu chevronné n'ont rien, là-bas, que de normal.

Si le rationnement est la condition *sine qua non* de prix aussi bas, ceux-ci résultent, en fait, des subventions allouées par le Gouvernement aux

producteurs de denrées alimentaires. Ces subventions figuraient au budget de 1949 [1] pour *plus de* 450 *milliards de francs*!

« Mesure démagogique, impossible à poursuivre longtemps! » déclarent les adversaires de sir Stafford Cripps. Est-ce bien sûr?... Outre qu'un ministère conservateur hésiterait sans doute à bouleverser l'économie du pays en renonçant à cette prodigalité, elle semble trouver sa justification dans le fait que, pour y faire face, le Trésor attend une rentrée de 600 milliards sur les seules taxes frappant le tabac [2]. L'État prend aux fumeurs ce qu'il donne aux ménagères. La gratitude des secondes est plus forte que le ressentiment des premiers : je l'ai constaté chez tous les ménages ouvriers que j'ai pu visiter, surpris, par exemple, d'entendre de la bouche des femmes :

— Le beurre ne nous coûte qu'*un shilling six* la livre, *parce que le Gouvernement nous en paye la moitié!*

Cette conception d'un gouvernement providentiel et dispensateur des biens de ce monde s'explique mieux si l'on connaît le curieux fonctionnement du *Service national de Santé (National Health Service)*, institué en Grande-Bretagne depuis juillet 1948.

Tout Anglais est soigné gratis — si l'on néglige les quelque 150 fr. prélevés chaque mois sur les salaires au titre médical. A la différence des bénéficiaires de notre Sécurité sociale, tardivement et incomplètement remboursés, il n'a pas d'argent à avancer. Il a le droit de déranger son médecin aussi souvent qu'il le désire sans jamais entendre parler d'honoraires... Même aventure avec le spécialiste appelé en consultation, avec le dentiste. Bien plus : la gratuité s'étend à l'exécution des ordonnances, aux appareils de prothèse, depuis les dentiers jusqu'aux membres artificiels, aux accessoires, depuis les paires de lunettes jusqu'aux tricycles d'invalides... Sans doute, pour réprimer les abus, a-t-on imposé aux patients, depuis novembre, le payement de 1 shilling par prescription, mais la modicité de la somme rend son efficacité un peu théorique.

1. Année budgétaire allant du 1er avril 1949 au 31 mars 1950.

2. Ce chiffre énorme s'explique par le prix très élevé du tabac en Angleterre : 3 shillings 6 pence le paquet de vingt cigarettes, soit 171 francs! Les taxes imposées aux fumeurs — 80 % du prix de vente du tabac — avaient pour but principal de leur faire perdre une habitude qui impose à la Grande-Bretagne de dispendieuses importations en dollars. Elles n'y ont guère réussi... En revanche, elles fournissent au Trésor des ressources qui appellent l'attention sur un problème étudié naguère dans la *Revue de Paris*...

Il apparaît, en effet, que l'impôt sur les tabacs, comme l'a montré le comte de Fels dans la livraison du 15 février 1924, rapporte au Trésor britannique des sommes bien plus importantes que celles récoltées par notre monopole des Tabacs. Et cela non seulement parce que le tabac est vendu plus cher — situation que l'on n'envie pas — mais aussi et surtout parce que le système anglais, plus souple, permet bien plus aisément d'obtenir des résultats largement bénéficiaires. A l'heure où l'on cherche désespérément des ressources nouvelles pour notre budget, un examen approfondi de la gestion de notre monopole s'imposerait. (Le monopole français a rapporté 100 milliards en 1949. Les taxes anglaises sur le tabac-impôt indirect rapportent près de 600 milliards.)

Non seulement le système est applicable à tous, salariés ou non, mais, dans un élan de générosité législative qui rappelle ceux de la Convention, il a été étendu aux étrangers en visite : j'en ai profité au cours d'un séjour à Londres. Au Ministère de la Santé publique (où je me suis rendu en sortant de chez le médecin, pour m'assurer que je n'avais pas transgressé les lois du Royaume), on voyait d'un œil tranquille les 265 milliards de dépenses de la première année — 40 p. 100 de plus que les prévisions : les abus, estimait-on, se résorberaient d'eux-mêmes ; au surplus, l'amélioration sanitaire que l'on finirait par réaliser se révélerait largement payante pour l'ensemble de l'économie nationale...

Chacun de nous se souvient de l'époque de sa vie où, s'affranchissant du soutien paternel, il a commencé à payer son médecin, coûteuse mais nécessaire affirmation d'indépendance. On peut se demander si juillet 1948 n'a pas marqué une affirmation contraire dans l'esprit du peuple anglais : à savoir que l'État doit assurer cette sorte de protection universelle que, seuls, les enfants obtenaient jadis de leurs parents. *From the cradle to the grave !...*

Ne parlons que pour mémoire des remarquables réalisations sociales obtenues dans les mines ou les usines, de l'assurance chômage, de la retraite des vieux (plus substantielle que la nôtre), de cette gratuité de l'enseignement qui va jusqu'à offrir l'autobus aux lycéens et qu'un gouvernement protestant, ignorant de notre sectarisme, étend sans restriction aux collèges catholiques.

Venons-en plutôt à cette pièce maîtresse du système : l'impôt sur le revenu.

Aussi soucieux d'apaiser les jalousies chez les citoyens qu'un père chez ses fils, aussi enclin à protéger les moins débrouillards qu'une mère ceux de ses enfants que la nature a le moins favorisés, l'État travailliste s'est appliqué à niveler les ressources et à faire disparaître les fortunes. Il y a assez bien réussi...

Le budget britannique est construit différemment du nôtre : alors que notre ministre des Finances, justement sceptique sur le rendement de l'impôt sur le revenu, n'accorde à celui-ci qu'une part modeste dans ses prévisions de recettes, sir Stafford Cripps a mis l'*income tax* à la place d'honneur : plus de 1 500 milliards de francs! Sans doute ce terrible impôt respecte-t-il les tout petits revenus et débute-t-il avec une relative modération, mais au-delà de 450 000 francs gagnés par un célibataire, de 680 000 gagnés par un ménage avec deux enfants, *il prend* 45 *p.* 100 *de toute ressource supplémentaire*. Encore n'est-ce là, pratiquement, qu'un minimum : la taxe a tôt fait de s'accompagner de surtaxes lorsque le revenu s'élève. De palier en palier, les millionnaires finissent par subir le taux record de 97,5 p. 100, *soit* 19 *shillings* 6 *pence par livre !* A ceux qui s'indignent parce que tel vieux lord possède encore un quartier de Londres, le Gouvernement peut répondre que, sur 1 000 francs de loyers encaissés, ce propriétaire anachronique n'en gardera que 25... Il ne les gardera

d'ailleurs pas longtemps ; en tous cas, il sera bien en peine d'en faire profiter ses héritiers, même directs, puisque les taxes successorales leur laisseront à peine un cinquième de son patrimoine. Combien, parmi ces hommes qu'on voit encore, dans le *West-End*, mener la vie à grandes guides au nez de leur percepteur sont simplement en train de manger un capital auquel l'hypothèque fiscale a enlevé tout intérêt pour leurs descendants !... Mais le percepteur réussit à les rattraper par une voie détournée, en majorant leurs dépenses : aucun luxe, en effet, n'échappe à ces taxes spéciales, dites « d'achat », qui respectent les objets de première nécessité, mais doublent ni plus ni moins le prix de gros d'un manteau de fourrure ou celui d'une voiture de grande marque.

Laissons de côté le petit nombre de ces victimes de l'opulence. Même chez les familles modestes (qui se voient obligées de consacrer 150 000 fr. par an, voire davantage, à leur seul logement dans un pavillon de banlieue), l'impôt sur le revenu exerce de fortes ponctions. Il décourage le travail simultané de plusieurs membres d'un même foyer, et, surtout dans le cas d'un ouvrier spécialisé et célibataire, il ôte tout attrait aux heures supplémentaires : à quoi bon gagner une livre de plus à la sueur de son front s'il faut en abandonner à l'État près de la moitié !

En résumé, on peut dire que toute l'action fiscale du travaillisme tend à drainer les richesses du pays vers la masse des humbles, ceux qu'un salaire minimum incite à se tourner vers l'État pour en obtenir, indépendemment de leur travail, tous les suppléments jugés nécessaires. A chacun selon ses besoins plutôt que selon les services qu'il rend à la collectivité !

Sans doute les habitudes prises pendant la guerre ont-elles largement contribué à développer cette tendance. Six années durant, les Anglais ont fourni sans rechigner l'effort intense que réclamait d'eux leur gouvernement ; en retour, ils attendaient de lui qu'il assurât leur existence matérielle. La discipline entraînait des droits auxquels il n'est pas aisé de renoncer aujourd'hui.

Remarquons que, curieusement, c'est plutôt l'inverse qui s'est produit en France : la résistance à l'occupant a fortifié notre traditionnel esprit débrouillard, notre individualisme, notre instinctive aversion du dirigisme. Dans le même temps qu'à Londres, on apprenait pour toutes choses à compter sur l'État, nous apprenions à Paris à ne compter que sur nous-mêmes. Peut-être cette dure, mais salutaire réaction est-elle restée éphémère, peut-être ne demandons-nous maintenant qu'à abuser de l'État-Providence ? Nous n'en sommes tout de même pas arrivés sur cette voie au point de nos voisins d'outre-Manche...

***

Que l'expérience travailliste ait apporté de substantiels avantages à une large part de la population anglaise, c'est là une évidence que ne peut infirmer, si compréhensible soit-elle, l'amertume des victimes du

fisc ; qu'une réalisation aussi surprenante, par exemple, que la gratuité des soins médicaux devienne un jour la règle dans tout État civilisé, c'est là une éventualité que l'évolution sociale des dernières années rend fort possible... Cela dit, on ne saurait passer sous silence le prix auquel se payent ces mesures généreuses, ni sous-estimer les risques qu'elles font courir à l'avenir de la nation britannique.

On ne saurait même, par comparaison avec ce qui a été fait en France — et du strict point de vue social — leur épargner au moins une critique sur la manière dont elles répartissent le produit de l'impôt entre les classes besogneuses. Je veux parler ici des allocations familiales, presque insignifiantes. Si la Grande-Bretagne a imposé quelque discrétion à l'étrange publicité qui se faisait chez elle, avant la guerre, autour des pratiques anticonceptionnelles, il semble qu'elle n'ait pas encore défini sa politique de natalité et contemple avec indifférence l'augmentation régulière de l'âge moyen de sa population. Peut-être se rassure-t-elle en voyant se relever depuis quelques années la courbe de ses naissances ? Toujours est-il qu'elle ignore la prime de salaire unique et n'accorde aux familles nombreuses qu'une aumône de 1.060 francs par mois et par enfant à partir du deuxième. L'allocation versée à un foyer de cinq enfants est cinq fois moins élevée à Londres qu'à Paris.

La modicité de ce précieux complément de ressources affecte particulièrement les classes moyennes, soumises au dilemme de la restriction volontaire des naissances ou de la perte du minimum d'aisance par lequel elles peuvent échapper au prolétariat. Or, d'une façon générale, le travaillisme condamne les classes moyennes. Achèvent déjà de disparaître celles qui vivaient de traitements fixes : non seulement ces traitements n'ont augmenté depuis la guerre que dans une proportion très inférieure à celle des salaires ouvriers et à celle du coût de la vie, mais l'impôt prélève sur cette augmentation la part du lion. En voici un exemple concret : employé dans une grande banque de Piccadilly, M. B..., chef de service, gagnait, en 1939, 320 livres par an, sur lesquelles il en versait 8 au percepteur ; aujourd'hui, en dépit de son avancement et de dépenses qui ont presque triplé, il n'en gagne que 540, sur lesquelles le fisc en prend 78.

Sur un tout autre plan, l'exemple de beaucoup d'entreprises industrielles évoque celui de M. B... Évaluées en pour cent du chiffre d'affaires, non seulement les dividendes distribués ont fortement baissé, mais aussi et surtout la part de bénéfice laissée dans l'entreprise pour y constituer des réserves destinées au rééquipement technique. De là le cri d'alarme des adversaires du travaillisme en ce qui concerne l'avenir des usines anglaises.

Mais le mal que les conservateurs s'acharnent le plus à dénoncer, c'est le découragement systématique des initiatives individuelles, que ne stimule plus l'intérêt et que paralyse, par surcroît, un dirigisme plus tracassier que ne l'a jamais été le nôtre : quel moteur d'action subsiste pour des

hommes qui voient saisir tous leurs profits au fur et à mesure qu'ils les réalisent ?

A ceux qui contestent la nécessité de profits capitalistes, les conservateurs répondent que le profit ouvrier — celui qui correspond à un surcroît de travail — est, dans les conditions actuelles, tout aussi menacé : l'impôt réduit la paye effective des heures supplémentaires autant qu'il majore le coût des paquets de cigarettes ou verres de bière indispensables aux coups de collier. Il y a longtemps que les mineurs de Newcastle s'en sont aperçus et préfèrent des loisirs gratuits à la duperie de la « prime »...

Le travaillisme s'enorgueillit de la résorption du chômage, cet épouvantail de la main-d'œuvre anglaise ; la vérité ne serait-elle pas que l'ouvrier se change, si l'on peut dire, en chômeur volontaire dès qu'il a accompli ses quarante-quatre heures de travail hebdomadaire [1]. Or, c'est une durée insuffisante, comme l'a démontré la dévaluation de la livre, comme l'ont plus récemment affirmé tant d'appels du Gouvernement britannique en faveur d'une production accrue. Et il est fort possible que la politique actuelle ait, par la suite, de fâcheuses conséquences dans l'ordre économique.

Telles sont, sans doute, les principales considérations qui détermineront, le 23 février, maints électeurs à se prononcer contre le parti de M. Attlee. Leur nombre dépassera-t-il celui des bénéficiaires du travaillisme, anxieux de voir reconduire leurs avantages ? Beaucoup d'observateurs qualifiés en doutent : l'annonce de catastrophes à venir trouve difficilement créance, estiment-ils, auprès de gens qui profitent du présent. Surtout à l'âge atomique...

JACQUES LE BOURGEOIS

1. L'augmentation du nombre de fonctionnaires et l'extension de l'âge scolaire ont non moins efficacement contribué à résorber le chômage.

LA ROUTE DE LA FAMINE

L'*AUXONIA* était encore à 500 milles de la côte australienne quand il pénétra dans un nuage de poussière apporté par le vent de terre. Le capitaine retira sa main de la rambarde de la passerelle : elle était déjà toute brune. « La bonne terre d'Australie, desséchée par le soleil, se disperse dans la mer! » grommela-t-il.

Au même moment, dans un village de l'Ouest des États-Unis, un paysan se disposait à déménager. Il n'y avait pourtant guère plus de dix années qu'il s'était installé là, plein d'espoir. Et voilà qu'il était maintenant obligé de fuir, avec sa femme, ses enfants et les débris de son ancienne fortune — cela parce que la terre ne rendait plus. En vertu de quel sortilège cette diablesse de terre avait-elle donc perdu sa fertilité de naguère?

Au même moment encore, au seuil d'une pagode hindoue, des cadavres efflanqués rôtissaient au soleil caniculaire. La foule grouillait, tenaillée par la famine. Des enfants squelettiques erraient, à la recherche d'un croûton. Dans la campagne aride, d'innombrables vaches vagabondaient, sacrées et intouchables, arrachant, pour se nourrir, les derniers arbrisseaux.

... Et il en était ainsi presque partout autour du vaste monde, la terre, jadis nourricière, désormais desséchée, s'envolant sans cesse ; les grasses prairies d'hier faisant place à des déserts calcinés ; les champs de blé peu à peu rétrécis sur le sol épuisé, et les forêts, éclaircies par la hache et le feu, ne montrant plus que des roches stériles sous la marée montante des sables. Ainsi, vaincus par la faim, parce que la bonne terre de jadis s'était changée en une poussière inféconde, des hommes, des villages, des populations entières étaient condamnés à disparaître... comme ont disparu, vaincues par la mort du sol, les civilisations de Mésopotamie et de l'Indus d'il y a cinq mille ans.

Ces tableaux ne sont empruntés ni à un roman, ni à une histoire d'autrefois. C'est aujourd'hui, sous nos yeux, que, sournoisement, insensiblement, implacablement, les forêts s'évanouissent, les champs se méta-

morphosent en déserts, et le manteau végétal qui tapisse la planète diminue comme la peau de chagrin.

Il y a longtemps que les géologues annonçaient l'événement. Mais comment les politiciens eussent-ils pu les comprendre? Par bonheur, leur cri d'alarme fut entendu et répercuté par les économistes et les sociologues. Plusieurs livres dénonçant le péril et destinés au grand public tombèrent même, ces derniers temps, dans la mare des idées stagnantes. Ce fut d'abord celui de M. Raymond Furon, du Muséum de Paris, *L'Érosion du Sol ;* puis celui du zoologiste américain Fairfield Osborn, *Our plundered Planet ;* et celui, enfin, d'un autre Américain, le journaliste William Vogt qui, dans *The Road of Survival*[1], tirant, avec une impitoyable rigueur, les déductions des faits, mit carrément l'humanité en face de ce dilemme : ou se résigner à la fin du monde par la famine ou appliquer le malthusianisme. C'est à lui que nous avons emprunté les exemples qui ont pris place en tête de cet article.

***

Un paradis humain, tel était, comme le dépeint Vogt, le territoire des États-Unis il y a trois cents ans. La moitié du pays était couverte de forêts. Dans l'Est humide, l'herbe poussait à hauteur de selle. Il y avait des bisons par millions, des pigeons par milliards, les colonies de castors foisonnaient, et les domestiques de ferme faisaient insérer dans leurs contrats une clause limitant le nombre de repas hebdomadaires où ils auraient à manger saumon et coq de bruyère.

C'est que là, comme partout où la nature est livrée à elle-même, un équilibre s'était établi entre les facteurs naturels constructifs et les facteurs limitatifs. Les espèces animales tendaient bien à se multiplier, mais les bêtes de proie, les parasites, les luttes issues de la concurrence s'opposaient au pullulement ; la végétation aurait bien tout envahi, mais les maladies, la constitution du sol, le climat, le parasitisme en maintenaient strictement le niveau ; l'érosion par le vent ou par le ruissellement des eaux s'efforçait bien de dégrader le sol et d'en raboter les couches superficielles de terre arable, mais une épaisse couverture végétale s'interposait en écran protecteur.

Or, un jour, l'Européen tomba dans cet éden. Affamé, prêt à tout sacrifier pour faire une fortune rapide, il se jeta sur cette nature vierge et entreprit d'en arracher les trésors. Ne parlons pas des richesses minérales auxquelles il s'attaqua d'abord : celles-ci s'épuisent et ne se renouvellent pas. Le malheur est qu'il se mit à exploiter les ressources animales et végétales de la même façon qu'une mine de fer ou de charbon. Sans se préoccuper d'en assurer le renouvellement, il se hâta

1. Doit paraître prochainement chez Hachette sous le titre : *La Faim du Monde.*

de mettre avidement en valeur son « espace vital », et bouleversa sauvagement l'équilibre maintenu par la nature depuis des millénaires.

« Nos ancêtres étaient parmi les êtres les plus destructeurs qui aient jamais violé la terre, déclare Vogt... En quelques décades, ils transformèrent des millions d'hectares en étal de boucherie. » Ils coupèrent les arbres, arrachèrent les prairies et, sur les emplacements nettoyés, passèrent la charrue. Dépouillé de son revêtement protecteur, le sol fut livré sans défense à l'action des agents atmosphériques. Les grosses pluies commencèrent à en affouiller, à en désagréger la surface, cette terre végétale formée par l'accumulation séculaire des débris de plantes. Sur les pentes, sitôt creusé le premier sillon, une impressionnante dégradation s'amorça ; l'écorchure se propagea, tout un réseau de ravins sinua, par lequel les eaux sauvages entraînèrent le terreau.

Les géologues ont réussi à chiffrer l'étendue de cette dégradation. Ils savent ainsi qu'un sol en pente couvert de céréales (blé, avoine, orge, seigle) est seize à quarante fois plus endommagé par l'érosion que s'il était couvert de bois ou de prairies ; les plantes cultivées en sillons l'endommagent cent fois autant [1]. Le maïs, à lui seul, est l'un des pires fléaux de la terre, puisque l'érosion qu'il entraîne se fait sentir jusqu'à la dixième génération. En outre, comme les eaux s'écoulent à la surface au lieu de pénétrer à l'intérieur, le même phénomène produit l'abaissement du niveau des eaux souterraines : « La présence de champs de blé dans un coin d'un État, dit Vogt, peut tarir les puits dans un rayon de 80 kilomètres. »

Ce n'est pas tout : à cette intervention directe de l'homme s'ajoutent les dégâts causés par les troupeaux. Les bêtes dévorent d'abord les prairies, broutant l'herbe à ras de terre et l'empêchant de repousser ; puis elles rongent les arbustes et, sous leur incessant piétinement, la terre finit par n'être plus qu'une poussière que disperse le vent. Ainsi les Arabes ont-ils tué le Moyen-Orient, qui fut jadis le « Croissant fertile ». Lentement promenés d'un bout à l'autre de l'Islam, moutons, chèvres et chameaux ont tout ravagé, tout réduit à l'état de désert, sur lequel l'érosion peut s'exercer sans contrainte.

Dès que l'Européen commença de porter le fer dans les forêts du Nouveau Monde, à saccager la terre, à faire pacager ses troupeaux, l'ancien éden fut la proie d'une érosion géante s'étendant à l'instar d'un cancer. Quelle épaisseur de bonne terre fut ainsi arrachée ? Recourons à M. Furon. « Dans l'ensemble, écrit ce savant, sous un climat tempéré et sur une pente faible, l'enlèvement de 15 centimètres de sol se fait en cinquante ans sur terre labourée, en trois mille cinq cents ans sous une prairie. » Et le Dr Hugh H. Bennett ajoutait, en 1939, devant le Congrès améri-

1. C'est à ce phénomène que se réfère le roman de Conrad Richter, *le Maître de la Prairie*, publié l'an dernier par la *Revue de Paris*.

cain : « Au cours de la brève existence de ce pays, nous avons ravagé 12 700 000 hectares de champs et de pâturages. L'érosion est en train d'en anéantir 349 millions de plus ; 45 millions d'hectares sont à bout... Il faut de trois cents à mille ans pour que se reconstitue une couche de terrain de 2 centimètres, et une seule pluie suffit parfois à la détruire... »

« Mais, demanderez-vous, cette terre charriée par les eaux de ruissellement, où s'en va-t-elle ? » Eh bien ! C'est là un autre aspect tragique du phénomène : transportée des torrents aux rivières et des rivières aux fleuves, la terre s'engloutit finalement dans la mer, comblant les ports, ensablant les estuaires et emplissant peu à peu les bassins de retenue des barrages. En cent ans, le Potomac charria plus d'un demi-milliard de tonnes de terre ; à la pointe de la baie de Chesapeake, 85 millions de mètres cubes d'alluvions se déposèrent entre 1846 et 1938 ; et, en 1947, pendant la crue du Missouri, 115 millions de tonnes de terre de l'Iowa, l'une des meilleures régions agricoles du monde, furent entraînées par les eaux.

Dévêtue de ses couches cultivables ou bien, au contraire, ensevelie, au cours des inondations, sous un manteau de sédiments inféconds, certaines terres américaines, naguère fertiles, se plaquent maintenant d'étendues de plus en plus grandes de *bad-lands*, désormais rebelles à la vie. D'ailleurs, comme le soulignait le Dr Hugh H. Bennett, il s'agit là, non pas d'un phénomène géologique étalé sur des millénaires, mais d'événements rapides, ainsi que le confirme M. Furon : « Des terrains vierges et en bon état, il y a vingt ans, sont maintenant inutilisables. »

Il n'y a pas que la bonne terre nourricière qui disparaisse : les eaux souterraines aussi baissent ou se tarissent. Aux environs de Baltimore, le niveau n'en est-il pas tombé de 50 centimètres en trente-deux ans, à la suite de l'érosion et de l'ensablement ?

De leur côté, les insectes ont pris l'offensive et détruisent aujourd'hui, aux États-Unis, un dixième des récoltes. Cela signifie que le fermier américain consacre une journée sur dix et un hectare sur dix à l'entretien des insectes sur son sol... Ajoutons-y les rongeurs, qui dévorent le quart de la récolte de maïs, et surtout le régime de la grande propriété, à lui seul plus destructeur que tout le reste.

A cette décrépitude de la terre, un machinisme outrancier a puissamment contribué. Comme tout fermier veut avoir sa salle de bains et sa voiture, il faut qu'il fasse rendre à la terre le maximum. Ainsi l'objectif du standard de vie a aidé à la dégradation du sol ; ainsi une large part de la fameuse prospérité américaine est fondée sur la destruction continue du tiers du territoire superficiel. Au temps des Incas, il suffisait de 2 ou 3 hectares pour nourrir une famille entière ; aujourd'hui, ils ne pourraient même pas payer la voiture familiale...

***

Que les Américains se consolent! Tous leurs États ne sont pas menacés, et leur patrie est bien loin d'avoir atteint la désastreuse situation de certains grands pays. La Chine est, de ce point de vue, particulièrement défavorisée. Épuisée par plus de deux mille ans de culture barbare, en violation de toutes les lois naturelles, sa malheureuse terre s'assoupit de temps à autre pour de terribles famines. 100 millions de Chinois sont morts de faim au siècle dernier. De même pour l'Inde, qui, peuplée déjà de plus de 400 millions d'habitants, ne peut en nourrir que 300. De même encore pour une grande partie de l'Union Soviétique, toute la Russie du Sud étant dégradée par l'érosion. Et aussi pour l'Amérique latine : le Chili n'a pas un seul garde forestier... Quant à l'Afrique, la plus pauvre des cinq parties du monde, le désert y est en marche, même sans la collaboration de l'homme, et il n'y a plus que de misérables traces de la chaîne ininterrompue de villages à l'ombre desquels, à l'époque de l'invasion arabe, on pouvait cheminer de Tripoli à Alger.

Et l'Europe? Eh bien! dans ce lamentable inventaire, elle occupe une place favorisée. Mère de la civilisation, elle a acquis, par une expérience menée avec intelligence depuis vingt siècles, le secret d'une exploitation raisonnable de la terre. Seule, elle sait obtenir de celle-ci le meilleur rendement compatible avec sa bonne conservation. Les États-Unis produisent 252 hectolitres de grain à l'hectare en exterminant leur sol, tandis que des pays d'Europe surpeuplés, comme la Grande-Bretagne ou la Belgique, en produisent respectivement 430 et 520 en respectant leur terre. Alors qu'il faut 100 ares de terre arable pour assurer à une personne un niveau de vie convenable, chaque Anglais dispose de 110 ares, chaque Italien de 300, chaque Français de 500 et chaque Danois de 700. Félicitons-nous qu'au sein de cette vieille Europe, notre pays occupe lui-même une place de choix, garanti contre un proche péril par la prudence bien connue de ses agriculteurs.

***

S'il existait, sur la planète Mars, des habitants et qu'ils fussent capables d'observer notre monde comme nous observons le leur, ils y verraient avec étonnement, depuis quelques siècles, des plages de plus en plus vastes virer du vert au jaune. Peut-être soupçonneraient-ils qu'ils assistent à la lente progression du désert, rongeant de plus en plus profondément les aires fertiles.

Aujourd'hui, sur les 14 milliards 900 millions d'hectares que totalisent les terres émergées de notre globe, 1 milliard 40 millions seulement — soit moins de 7 p. 100 — sont cultivables. Et cette portion, entamée par l'érosion, diminue constamment. Au contraire, la population augmente.

Au nombre de 400 millions vers 1630, elle a doublé en 1830, doublé encore en 1900. Elle avoisine actuellement 2 milliards 300 millions d'habitants et s'accroît de quelque 20 millions par an. A cette augmentation contribuent d'ailleurs les progrès de la médecine, en prolongeant la vie des vieillards et préservant celle des malades et des infirmes. Ainsi la science, en accroissant la population, donc les besoins alimentaires de la société, force-t-elle à exiger encore davantage du sol, donc à surexploiter les terres cultivées. Pour un pays à terre usée, la dépopulation serait-elle donc un bienfait ? Vogt le pense et écrit audacieusement : « L'un des biens essentiels du Chili, le plus grand peut-être, est le taux élevé de sa mortalité. »

Mais tous les pays n'ont pas la chance (!) d'avoir une forte mortalité, de sorte que le problème commence à se poser : la Terre fournira-t-elle toujours suffisamment pour nourrir tous ses enfants ? Ne croyez pas que la solution puisse en être reportée à une échéance plus ou moins lointaine : la population de la Chine et de l'Inde réunies s'élève à près d'un milliard d'habitants, contre 580 millions pour l'Europe (y compris l'U.R.S.S.), et elle s'accroît à un rythme vertigineux. Leurs terres complètement dégradées étant désormais incapables de leur assurer la subsistance, n'est-il pas à craindre que, poussés par la famine, les Asiatiques ne se jettent un jour sur les vieilles et bonnes terres d'Europe ?

C'est là une question dont personne ne se dissimulera la gravité, et qui prouve avec quelle légèreté ont agi les colons qui ont, les premiers, rasé la couverture végétale. Comme le dit Vogt, « l'homme s'est placé dans une situation intenable en violant continuellement les lois naturelles », et il s'aperçoit qu'il paie aujourd'hui les sottises d'hier. Car nous avons vécu jusqu'ici sur des billets à ordre, mais ils arrivent maintenant à échéance, et nous nous demandons comment nous pourrons y faire face.

Comme disait Lincoln Steffens, il est grand temps de songer à aménager nos ressources « avec nos têtes et non plus avec nos ventres », et d'envisager nettement le problème qui consiste à nourrir une population sans cesse croissante avec des ressources sans cesse décroissantes.

Que faire pour cela ? Deux choses, déclare Vogt : d'abord utiliser nos ressources renouvelables, de manière à en tirer le maximum de richesses sur une base de long rendement ; ensuite, adapter la demande à la production, c'est-à-dire soit abaisser le standard de vie, soit devenir moins nombreux.

La première condition est du ressort des gouvernements conseillés par les spécialistes. Elle conduit à régler le cycle de l'eau, à reboiser, à surveiller les modes de culture, à développer les petites exploitations, à éviter le gaspillage. La seconde condition est plus difficile à satisfaire. Alors que tant d'êtres humains sont au-dessous du minimum vital, comment diminuer encore leur standard de vie ? Vaut-il mieux freiner la repopulation et mettre en vigueur un strict malthusianisme ? C'est cette

solution que préconise Vogt. D'après lui, en fin de compte, beaucoup de nations devraient réviser leur jugement et leur législation en ce qui concerne l'accroissement de la population.

***

Convenons-en : la thèse de William Vogt est un pavé dans l'onde limpide des idées toutes faites. Prêcher la restriction des naissances au moment même où toutes les autorités politiques et religieuses acclament le relèvement de la natalité, voilà, pensez-vous sans doute, la marque d'un esprit dangereusement original!

Le malheur est que le jugement de Vogt est partagé par un nombre de plus en plus grand d'hommes de science et de sociologues.

Notre pays est, du reste, hors de cause. C'est une des régions les plus fertiles du globe. Comme il est dit plus haut, l'expérience séculaire de ses paysans en a préservé les terres cultivables, si bien que, loin d'obliger à y restreindre les naissances, l'état du sol permettrait, moyennant un défrichage plus développé et l'emploi de méthodes plus modernes, d'y porter la population à 50 ou 60 millions d'habitants. Le reboisement y est raisonnablement poursuivi, et l'on récupère même, sur l'eau, d'excellents terrains, comme le marais Vernier, asséché au début de cette année.

Désireux de connaître l'opinion des spécialistes sur la thèse de Vogt nous avons voulu questionner deux savants français particulièrement qualifiés : le premier géologue de notre pays, M. Charles Jacob, professeur à la Sorbonne et ancien président de l'Académie des Sciences et de l'Institut, et M. Raymond Furon, professeur de géologie coloniale et sous-directeur au Muséum, spécialiste de l'érosion et auteur du seul ouvrage français traitant l'ensemble de la question. Regrettons que l'éminent botaniste M. Auguste Chevalier, dont l'avis aurait été si précieux, se soit, à ce moment, trouvé absent de Paris.

Ancien professeur à la Faculté des Sciences de Téhéran et grand voyageur, M. Furon nous cita l'exemple de l'Afrique : « Tout le sol africain est terriblement dégradé, nous déclara-t-il. Il ne reste plus guère trace des forêts qui en couvraient le Nord, et moutons, chèvres et chameaux dévorent les jeunes arbres à peine nés. L'érosion est telle que les bassins des barrages seront comblés en moins de cinquante ans! Des grandes forêts du Massif central saharien, il ne reste plus qu'un cyprès, de 2 m. 50 de diamètre, au Tassili des Ajjers! Dans toute l'Afrique, d'ailleurs, les forêts sont coupées et incendiées ; des cultures mal conduites, comme celles de l'arachide et du cacao, épuisent le sol en deux ou trois ans, et partout la roche nue apparaît.

» Peut-être, au reste, continue M. Furon, le mal accompli par l'érosion naturelle n'est-il pas plus grand que les dégâts dus aux indigènes... Non

seulement, avec leurs chèvres, ils détruisent toute la végétation (la chèvre est un animal particulièrement nuisible), mais, par leur pratique des feux de brousse et de la culture extensive, ils anéantissent la terre cultivable elle-même. Impossible, naturellement, de leur faire comprendre que leur intérêt est d'adopter d'autres méthodes! Résignons-nous à le dire : en attendant mieux, il faudrait d'énergiques moyens de coercition pour vaincre leur indolence et les empêcher de détruire l'équilibre naturel.

» Mais l'Afrique n'est qu'un cas particulier. Et sans doute le plus gros problème est-il celui de ces fourmilières géantes, l'Inde et la Chine. Pensez que, dans cinquante ans, l'Inde aura 1 milliard d'habitants! Le problème géologique se double ici d'un problème social. Comme nous allons au malthusianisme des cultures, il est possible que certains pays doivent appliquer un malthusianisme des naissances. C'est là, d'ailleurs, un remède radical et, avant de l'employer, il sera nécessaire de tirer parti de toutes les ressources possibles pour essayer d'enrayer le mal. C'est ce qu'ont fait les Américains dans la vallée du Tennessee ; c'est ce que font en ce moment les Russes sur une échelle grandiose, en plantant des rideaux d'arbres et en semant des herbes capables de retenir le sol.

» En tous cas, le plus urgent, comme je l'ai dit à l'U.N.E.S.C.O., est d'entreprendre dans les écoles une propagande systématique pour faire connaître et arrêter le fléau. Car si celui-ci continue, ne nous leurrons pas : nous allons à la famine... »

***

La pipe à la bouche, sa chevelure blanche en bataille, le professeur Charles Jacob, comme toujours alerte et dynamique, arpentait son cabinet de travail de la Sorbonne.

« Pourquoi la terre cultivable diminue-t-elle? nous dit-il à bâtons rompus. D'abord, parce que les sels minéraux qu'elle contient et qui interviennent dans l'alimentation des plantes sont absorbés peu à peu par la végétation, ou bien dissous et entraînés par les eaux d'infiltration. D'où la nécessité de revivifier le sol par des engrais minéraux — ce qui ne réussit d'ailleurs pas toujours. Dans la vallée du Rhône, par exemple, ce magnifique jardin d'arbres fruitiers, la terre ne nourrit guère convenablement les pêchers que pendant une ou deux périodes d'une quinzaine d'années. Après quoi, il faut s'adresser à d'autres parcelles, en attendant que plus tard, beaucoup plus tard, la terre se soit peut-être rajeunie.

» *La Terre qui meurt*, de René Bazin, mourait parce qu'elle se dépeuplait. Aujourd'hui, non seulement elle se dépeuple, mais elle meurt réellement. Tout ce que dit Vogt, dont j'ai parcouru l'ouvrage très rapidement, me paraît bien informé : si l'on ne remédie pas promptement à l'appauvrissement du sol arable, et aussi à sa disparition par entraînement, peut-être devrons-nous nous résigner à un malthusianisme relatif...

» Le machinisme, qui semble précipiter l'épuisement de la terre, est-il véritablement un bien pour l'humanité? On en peut douter. Les régions montagneuses, qui paraissent protégées contre les excès du machinisme, deviendraient-elles, dans l'avenir, des « oasis du bonheur » comme tendent à le suggérer les *Questions* de Ramuz? Ainsi, à condition que l'on y préserve ou reconstitue les forêts, les pays accidentés resteraient cultivables, alors que les grandes plaines auront été ravagées par l'érosion naturelle, la surexploitation par l'homme et... la guerre.

» Vous parlez de la France? Rassurez-vous. De culture malgré tout morcelée et très variée, c'est un pays qui présente une forte proportion de terrains accidentés. Pour croupir dans des méthodes parfois archaïques, la dégradation du sol ira moins vite... Et l'expérience des autres pourra aussi nous servir... »

***

Et nous voici amenés à conclure.

Oui, la vie de l'humanité et la civilisation sont basées sur l'exploitation des ressources agricoles du globe. Sans agriculture, pas d'humanité. La menace n'est pas pour après-demain : elle est pour demain. Si nous voulons éviter la famine, il nous faut obliger les gouvernements à prendre conscience du péril ; il nous faut dénoncer celui-ci sans relâche, et obtenir des Pouvoirs publics d'énergiques mesures propres à stopper la destruction continue de cette richesse commune : la terre [1].

Peut-être, d'ailleurs, ces mesures ne suffiront-elles pas ; peut-être une grande partie de l'humanité sera-t-elle acculée à la nécessité d'adapter sa consommation à sa production, c'est-à-dire à envisager de restreindre les naissances. Mais quelle révolution cela supposera! Et, auparavant, quels remous dans les fourmilières de la Chine et de l'Inde!

Cependant, il est possible que Vogt se soit montré un peu trop pessimiste et qu'il ait sous-estimé les possibilités de la science. Les progrès de la génétique, de la zootechnique, de la pédologie n'autorisent-ils pas les plus grands espoirs en perfectionnant les ressources animales et végétales? L'emploi de l'énergie atomique ne permettra-t-il pas, demain, d'aménager de nouveaux domaines, par exemple en irriguant les déserts? Qui sait même si l'éclair fulgurant de la bombe ne procurera pas les ressources de la *photosynthèse*, c'est-à-dire le pouvoir de créer de toutes pièces les substances que nous fournissent aujourd'hui les plantes?

Mais ce ne sont là que des hypothèses. Et la menace demeure, avec la nécessité de préserver cet empire du sol cultivable, dont, seule, la crainte de le voir disparaître a pu nous apprendre la valeur.

PIERRE ROUSSEAU

1. En ce qui concerne la France, ces mesures ne viseraient, le plus souvent, que notre domaine colonial. Dans l'ensemble la France, nous l'avons dit, est sagement exploitée.

IMAGES DE PARIS

HUITIÈME ARRONDISSEMENT

Les Champs-Élysées sont un des centres du monde, et à force d'évoquer le cœur même de Paris, leur nom a perdu le pouvoir de rappeler le souterrain séjour des ombres vertueuses. Il ne fait plus penser à la promenade de Virgile et d'Énée, mais à une avenue où coule un fleuve d'automobiles et de piétons, à des cinémas devant lesquels stagne la foule, à des magasins de luxe, des restaurants, des théâtres. C'est à peine si l'on se souvient que c'est aussi un jardin : c'est si peu un jardin qu'il n'est pas clos de grilles ou de murs. Pourtant, et alors il mérite son nom, c'est le paradis des enfants. Derrière le théâtre Marigny, le guignol, les ânes, la voiture aux chèvres, les manèges de chevaux de bois, les gaufres et les sucres d'orge sont la récompense de ceux qui sont sages ou seulement gâtés. Mais le jeudi et le dimanche, ce *vert paradis des amours enfantines* qu'est le carré Marigny perd tout à coup de sa pureté et de son insouciance. Une foule préoccupée et de tous âges envahit l'avenue Gabriel : fini le patinage à roulettes sur l'asphalte des trottoirs. Ils sont encombrés d'éventaires d'images, mais défense de toucher à celles-ci autrement qu'avec une pince nickelée, et c'est avec une loupe qu'il faut les regarder. Même les moins de quinze ans se soumettent sans murmurer à cet usage, c'est qu'ils sont déjà *timbromanes* ou, pour être plus aimable, *timbrophiles*.

Le premier timbre postal date de janvier 1840. Il est anglais et à l'effigie de la jeune reine Victoria. Le philatélisme a le même âge que lui. Rowland Hill, secrétaire général du Post-Office à Londres, commença aussitôt à faire une collection des exemplaires des émissions anglaises dont il avait été le promoteur. En France, c'est en janvier 1849 que furent utilisées pour la première fois les vignettes représentant la déesse Cérès qui, collées sur une lettre, certifiaient à son destinataire que le port en avait été payé par l'expéditeur. Cette innovation, en donnant pour un poids déterminé un prix unique au transport des lettres, faci-

litait le travail des postiers qui, jusque-là, devaient pour chacune d'elles multiplier le chiffre du prix de son envoi par celui des kilomètres qu'elle avait à parcourir. Tous les pays du monde se mirent à suivre cet exemple, et cette simplification apportée au système postal engendra une espèce nouvelle de collection, la plus compliquée qu'il soit.

Les collectionneurs sont souvent de drôles de gens, presque des maniaques. La recherche patiente de l'objet désiré ou de celui qui ressemble à ceux qu'ils ont déjà peut les mener doucement jusqu'aux obsessions qui empoisonneront leur vie. Encore la plupart d'entre eux ont-ils l'excuse de rechercher une forme de beauté qui plaît à leurs yeux, à leurs sens. Il n'est pas de collections, depuis celles des plus petites choses, les dés à coudre par exemple, ou des plus fragiles comme les porcelaines, les verreries, les terres cuites, les insectes ou les papillons, qui ne puissent être exposées, et même maniées. Mais les timbres... gardés dans des coffres-forts, catalogués dans des albums empilés dans des caisses, protégés par du papier cristal, invisibles à l'œil nu, intouchables sans instruments chirurgicaux, ils sont un plaisir d'érudits, voire de spéculateurs.

Pour l'enfant à qui l'on donne sa première collection de timbres, c'est d'abord une leçon de géographie, une manière de lui mettre dans la tête le nom des colonies françaises ou anglaises ; c'est aussi une leçon de prudence, un frein mis à d'instinctives gentillesses. « N'échange jamais tes timbres avant de réfléchir longuement. Souviens-toi que ton grand-père, au collège, a troqué trois timbres de 50 centimes de la Nouvelle-Zélande contre trois timbres de 50 centimes français : cinquante ans plus tard, ceux qu'il avait passés à son camarade valaient 75 000 francs, et les siens seulement 1 500 francs. Il a donc perdu à ce marché 73 500 francs. » Et le petit garçon (c'est presque toujours un garçon, les femmes ne collectionnent que rarement, et plutôt dans leur âge mûr, les timbres) de comprendre que ces rectangles multicolores ne sont pas des images comme les autres, qu'elles sont plus importantes à amasser que des bons points, et que les choisir et les garder ce n'est pas un jeu. Évidemment, il pourra être tenté d'abord par les vignettes de bateaux, d'aéroplanes, de paysages, de personnages fameux, mais il découvrira bientôt en les recherchant des subtilités qui empoisonneront sa joie simple. S'il pouvait trouver une carte postale qui soit la photo du même navire, du même avion, du même site, de la même célébrité, y coller le timbre approprié et le faire oblitérer dans le pays d'origine de ces différents sujets, alors du coup il entrerait dans la catégorie des *maximaphiles*, c'est-à-dire de ceux qui ont l'ingéniosité de combiner la carte *maxima*. Il peut aussi être séduit, à cause du mot qui lui rappellera des plaisirs oubliés, par la *mécanotélie*, et collectionner les affranchissements mécaniques qui impriment à la fois le coût du port, la date, la localité et souvent le nom d'une firme qui fait une réclame pour ses produits, ou un slogan qui résume les avantages d'une ville : *Luchon, la reine des Pyrénées*

et donne parfois un conseil inattendu : *Passez l'hiver à Dinan*, comme *Visitez Toulouse, arrêt facultatif* (heureusement, mais pourquoi?) *de vingt-quatre heures*. Alors c'en sera fini pour lui de lire *Zig et Puce* ou *le Journal des Pieds Nickelés*. Il achètera *l'Echangiste Universel* ou *la Vie Philatéliste*, négligera le cinéma pour le musée postal de la rue Saint-Romain et comprendra que ses soucis de timbrophile ne font que commencer.

S'il a une série de timbres types, il voudra posséder la gamme entière de leur ton et trouver des épreuves de luxe. Cependant, bientôt il se rendra compte que la perfection de tirage d'un timbre, c'est une qualité décevante. Il préférera ces adorables défauts qui sont une attraction en amour, et recherchera les non dentelés qui auraient dû l'être, les essais, les timbres annulés, les surcharges, les oublis et surtout — ah! surtout! — les *tête-bêche*. Car les erreurs de planches, l'avarie survenue à un cliché au cours de l'impression et réparée avec un repérage inexact font la fortune des collectionneurs. Un point ajouté ou supprimé, un jambage allongé ou raccourci, un fleuron altéré donnent, disent les experts, une plus-value considérable au moindre timbre. On en arrive à se demander si certaines de ces malfaçons ne sont pas volontaires, comme celle de cet ouvrier facétieux, ou spéculateur, qui avait ajouté une corne à l'effigie de Napoléon III. Quant aux faussaires, comme ceux qui, en 1900, imprimèrent et répandirent chez les débitants des fausses Semeuses à 10 centimes, ils créèrent, bénis des collectionneurs, une variété de plus : *les faux pour servir*. Et notre enfant rêvera peut-être de se faire *variétiste*. A moins que ne lui tombe sous les yeux une feuille de timbres français marquée dans le coin droit au millésime de l'année du tirage. S'il peut se procurer les deux timbres neufs qui encadrent ce chiffre, il passera *coindatiste*.

Tout cela, on le devine, donne de graves préoccupations à son jeune âge, ajoutées à celles que lui impose le choix d'une carrière. Mais après tout, se dira-t-il, on peut faire fortune aussi avec des timbres. La collection de M. Ferrari de la Renotière, fils de la duchesse de Galliera, s'est vendue aux enchères, en 1924, 20 millions, ce qui ferait à peu près aujourd'hui 300 millions. Il est vrai qu'elle contenait le seul tête-bêche du 15 centimes de France 1849, les deux Post-Office de l'île Maurice, des Hawaï rarissimes et l'unique exemplaire du 1 centime carmin de la Guyane anglaise, lequel d'ailleurs vient de se revendre en Amérique pour 80 000 dollars.

En outre, pensera-t-il encore, rien ne m'empêche comme tant d'autres d'être un jour académicien, puisqu'il y a une Académie de Philatélie. Et en attendant, pratique et rassuré sur son avenir, il demandera pour sa première communion, au lieu d'un missel ou d'un chapelet, un timbre brésilien du *Christ du mont Corcovado*, ou argentin du *Christ des Andes*.

SIXIÈME ARRONDISSEMENT

Il y a un coin de la rive gauche, limité par la rue Dauphine, le quai des Grands-Augustins, la place Saint-Michel et la rue Saint-André-des-Arts, que l'on pourrait appeler le quartier Picasso. Chacun sait que le peintre y a son atelier, ses habitudes, et on l'aperçoit souvent dans les petits restaurants avoisinants. Mais ce que l'on ignore généralement, c'est qu'il y a aussi son musée. C'est dans une vieille maison assez délabrée du XVIIe siècle un appartement plutôt sombre, où une quarantaine de ses œuvres sont accrochées aux boiseries anciennes. Appartement habité, fleuri, chauffé par de grands radiateurs en verre lumineux, meublé de fauteuils confortables, où sur un sofa de crin couleur caramel un beau caniche blanc étendu regarde, avec des yeux las que l'âge a bleuis, ces peintures qui lui sont familières et dont les visiteurs s'étonnent encore. C'est Basket, le chien de Gertrude Stein, et c'est, conservée pieusement telle qu'elle était en 1946 quand elle mourut, sa demeure, la seconde qu'elle eut à Paris depuis l'année 1903 où elle décida d'y vivre.

Elle était née à Alleghany, en Pensylvanie ; elle habita Vienne, la Californie et San-Francisco, fit des études à la Medical School de Baltimore et, après la mort de ses parents, donna rendez-vous à Paris à son frère qui vivait à Florence. Celui-ci avait vu là-bas, chez un collectionneur, un Cézanne qui l'avait frappé. Il en parlait à sa sœur et un jour ils allèrent tous deux chez Vollard, rue Lafitte, et demandèrent à voir des paysages de Cézanne. Dans l'étonnant pêle-mêle des toiles tournées à l'envers contre le mur, Vollard parvint à en extraire une, toute petite, et la leur montra. Elle représentait une pomme. « Mais, dirent-ils, nous voudrions voir un paysage. » Vollard monta au premier, et redescendit avec un nu. « Non, dirent-ils, nous désirons vraiment un paysage, une de ces vues d'Aix dorée par le soleil. » Vollard regrimpa son escalier et réapparut cette fois avec une immense toile, mais où il n'y avait qu'un tout petit bout de paysage. « Non, répétèrent-ils, doucement obstinés, nous voulons une toile moins grande, mais entièrement couverte. » Vollard disparut encore et, après un long moment, leur apporta enfin un paysage vert, puis un portrait de femme. Ces deux tableaux furent le premier achat de ces « toqués d'Américains, comme les appelait Vollard, qui rient tout le temps et qui n'achètent jamais davantage que quand ils rient le plus. » Et profitant de leurs accès de gaîté, il leur vendit peu à peu un Manet, des Renoir, un Gauguin.

Allant constamment rue Lafitte, le frère et la sœur entrèrent un jour dans une galerie de tableaux tenue par un ancien clown, Sagot. Ils y virent les œuvres de deux jeunes Espagnols. L'un d'eux resta inconnu, mais l'autre, c'était Picasso. Ils achetèrent pour 1 500 francs — presque aussi cher qu'un Cézanne — le grand nu sur fond bleu, aujourd'hui célèbre, d'une jeune fille brune qui tient un panier de fleurs rouges.

Celui même qui est encore accroché dans le salon de la rue Christine, à côté d'un autre de l'époque rose, d'innombrables visages sur fond beige de l'époque nègre, d'un portrait d'homme à chapeau haut de forme et de natures mortes de l'époque cubiste.

Rien n'est à vendre parmi les chefs-d'œuvre entassés dans cet appartement où une amie fidèle obéit encore à l'ombre de Gertrude Stein. La tête de plâtre sculptée au couteau par Picasso, la construction de papier, objet léger et surprenant qu'il s'amusa à faire un jour pour celle-ci, sont toujours posées là où elle les avait mises. Aucune photographie de la célèbre Américaine n'est exposée sur aucun meuble. Et même le portrait que Picasso fit d'elle, et pour lequel elle posa quatre-vingt-dix fois, est maintenant au Metropolitan Museum, à New-York. Couronnée des nattes noires de sa jeunesse, on n'y retrouvait plus d'ailleurs que par l'intensité du regard et la pensive inclinaison du front, la vieille femme à tête rase d'empereur romain qu'elle fut à la fin de ses jours. Invisible chez elle à présent, mais non effacée, et tellement mieux représentée par ces œuvres choisies avec l'audacieux instinct de son goût que par des images qui fixeraient quelques instants précis de sa vie. On croit la voir toujours passer au milieu de ces choses, silhouette massive habillée de tweed, et le soir vêtue de dalmatiques en soie brochée avec de grosses bagues à ses mains de chanoine.

Ni livres, ni journaux français n'ont jamais traîné autour d'elle. Elle a appris à parler en allemand, puis en français, qu'elle n'a jamais oublié, mais c'est en Amérique qu'elle a appris à lire et à écrire, et l'anglais est le seul langage dont elle aimait à user. « Cela ne fait aucune différence pour moi, disait-elle, que l'on parle une langue ou l'autre : je n'entends que le ton des voix et le rythme, et j'aime rester seule avec l'anglais et moi-même. »

Car cette Américaine qui a préféré Paris à toute ville au monde, qui y est restée durant deux guerres à travers mille difficultés, a toujours été chez nous comme une plante exotique transportée avec sa terre natale autour de ses racines. Durant plus de quarante ans, c'est en France que ses graines ont germé, mais c'est aux États-Unis qu'elles ont donné leurs fruits. Ce sont les Américains de Montparnasse qui ont, en parlant d'elle en Amérique, créé là-bas une curiosité de ses œuvres. Elle les garda longtemps ici sans les publier, les traduire semblait difficile. Pourtant son style paraît enfantin dans sa simplicité. Mais il obéit à un système et à un rythme dont la langue française ne peut donner qu'un à-peu-près. Elle le complique par la construction de la phrase, ne la ponctue qu'à peine, et un mot — sans parler de ceux qu'elle invente — répété avec une insistance voulue prend une valeur essentielle bien plus qu'il ne cherche à exprimer une idée. Elle avait comme devise sur son papier à lettres, et cela est resté célèbre : *A rose is a rose is a rose is a rose.* A quoi quelqu'un répondit par : *A pose is a pose is a pose is a pose.*

Gertrude Stein a écrit des pièces, des opéras, des romans, des souve-

nirs, des portraits (entre autres ceux de Cézanne, Matisse, Picasso, Max Jacob, Apollinaire, Erik Satie, Jean Cocteau, Christian Bérard qui furent tous ses amis), mais peut-être n'est-elle qu'un poète intraduisible, chez nous. Elle a eu une grande influence sur la jeunesse d'écrivains américains comme Hemingway, Thornton Wilder ou Carl Van Vechten. Et pour les G. I. de 44, elle était encore la grande miss Stein et la chère Gertie qui les accueillait si maternellement dans son singulier logis parisien.

Pour nous, elle représente avant tout la muse, l'oracle des peintres au début du siècle. Etre remarqués par elle, avoir une toile accrochée chez elle les rassurait sur leur talent. Elle achetait leurs tableaux à une époque où nul ne les appréciait. Au Salon d'Automne de 1905, elle et son frère acquirent pour 500 francs la fameuse *Femme au Chapeau* de Matisse, alors pauvre et inconnu. « Plus tard, quand Matisse fut riche, racontait Gertrude Stein, il acheta des Cézanne et des Gauguin. Quand Picasso commença à gagner beaucoup d'argent, il se mit aussi à acheter de la peinture, mais c'était la sienne. »

Elle habitait à l'époque, rue de Fleurus, un grand atelier séparé par une cour d'un petit appartement. Elle tenait là table ouverte, elle aidait les jeunes artistes de mille façons et était ingénieuse à leur plaire. A dîner, elle s'arrangeait pour que chacun fût placé devant son propre tableau : « Ainsi, disait-elle, ils sont tous de bonne humeur. » Le samedi soir, elle recevait ses amis et les amis de leurs amis. Mais tous ne lui plaisaient pas. Sa forte personnalité l'empêchait de céder à la facile amabilité. Et elle haïssait toute affectation, toute recherche de manière ou de pensée. Ce ne peut être que par simplicité, évidemment, qu'elle admettait son propre génie. N'a-t-elle pas écrit elle-même qu'Alice Toklas reconnaissait n'avoir rencontré que trois créatures géniales : Picasso, Whitehead et Gertrude Stein ? Simplicité encore, sans doute, quand elle déclarait : « Je déteste l'anormal, il est trop évident. Le normal est beaucoup plus *simplement compliqué* et intéressant. » Reste à savoir où pour elle commençait le normal et finissait l'anormal.

Quoi qu'il en soit, qui n'a-t-elle pas vu défiler chez elle ? Tous ceux pour qui la vie de l'esprit compte, en tout cas ceux qui se piquent d'y attacher de l'importance. On voulait voir sa collection de tableaux, d'abord plus par curiosité que par admiration. Quand son frère retourna habiter l'Italie, ils se partagèrent celle-ci suivant leurs préférences, sans songer à sa valeur marchande. Elle prit un Gauguin, lui un Greco, il emporta les Matisse et les Renoir, elle garda les Cézanne et les Picasso. Trésors toujours enfouis là ou elle les a laissés, au cœur secret d'un vieux quartier des bords de la Seine, où nul acheteur ne peut pénétrer, où de rares personnes seulement sont admises. Et c'est assez touchant de penser que l'amour d'une Américaine pour Paris a fait de celui-ci le dépositaire de quelques chefs-d'œuvre longuement rassemblés avec une intuition que l'on peut bien, il est vrai, qualifier de géniale.

DIXIÈME ARRONDISSEMENT

Commençant au Faubourg-Saint-Denis, la rue de Paradis ne ressemble à aucune autre rue commerçante. Pas un magasin dont les vitrines n'étincellent, on n'y vend que de la verrerie et des cristaux. Et ces étalages brillants descendent en ruisseaux parallèles jusqu'au confluent de la rue Bleue et de la rue Papillon, noms choisis, croirait-on, pour évoquer la légèreté irisée des fragiles objets dont le négoce est rassemblé là.

Parmi ceux-ci, les plus célèbres viennent de Baccarat ; sa manufacture remonte au règne de Louis XV. L'immeuble que ses entrepôts occupent rue de Paradis est un Palais des Mirages. En haut du grand escalier, l'enchantement commence. C'est à peine, dans les salons de vente, si l'on distingue d'autres matières que celle du cristal tant les tables et les étagères sont surchargées de verres, de coupes, de flacons, de carafes et de vases. Aux plafonds, les lustres se touchent, les girandoles couvrent les murs, les portes sont gardées par d'immenses lampadaires scintillants : on se croirait emprisonné au centre d'un diamant. Des fêtes mystérieuses ont l'air organisées dans des pièces plus intimes où le couvert est mis avec raffinement sur des nappes de luxe ; sur quelques dessertes sont posés des objets précieusement translucides ; on n'attend plus que les invités, les mets et les vins. A côté, est-ce un parterre de tulipes ? Non, ce sont serrées l'une contre l'autre des coupes multicolores de vin du Rhin. Et pour mieux encore faire penser au printemps, il y a aussi, de toute taille et de toute espèce, adroitement perchés çà et là, des oiseaux transparents, des fantômes d'oiseaux.

Pareil enchantement, il faut un effort pour imaginer qu'il est dû aux sables blancs de la Meurthe, au charbon de la Moselle, à l'habileté de la main des hommes, au long perfectionnement d'un métier. A Baccarat, le premier four fut installé en 1764. Aujourd'hui, l'usine a sa cité ouvrière, son hôpital, son église, son école, et deux mille quatre cents artisans français, presque tous descendants de ceux de la première heure, travaillent à la cristallerie. Un seul verre passe par seize ou dix-sept mains différentes, même ceux clairs et profilés comme des bulles de savon, dont les bords sont si minces qu'ils plient entre les doigts. Leur élégance les fait appeler *Brummel*. D'autres sont nommés *Michel-Ange* parce qu'ils sont gravés à l'acide d'après un dessin de l'artiste, ou *Napoléon*, *Louis XVIII*, *Charles X* parce qu'ils ont été créés exprès pour ces monarques. Il existe à Baccarat soixante-dix-huit mille modèles différents. Ils sont toujours suivis et l'on peut commander le service lauré de *Joffre*, celui de l'*Empereur du Japon*, du *Shah de Perse*, du *Sultan du Maroc*, de l'*Aga Khan*, du *Président Roosevelt*, etc. si l'on croit à l'influence de ces personnalités sur le goût de ce que l'on servira dans les verres faits pour eux...

L'emballage de ces fragilités se fait, pour les longs voyages, non dans des caisses dont les angles répercutent les chocs, mais dans des tonneaux

où l'on évite toute casse. Ils sont garnis de fibre de bois et chaque objet enveloppé de papier y est posé très serré contre le voisin. Les lustres, eux, y sont accrochés comme au plafond d'une chambre, et l'adresse des employés à la manutention est telle que tout se passe avec rapidité et sans dommage. Il n'y a pas de pays lointains pour lesquels ne partent ces tonneaux de pêche miraculeuse. Avant la guerre de 1914, la Russie des tzars absorbait à elle seule la moitié du marché mondial de l'usine de Meurthe-et-Moselle. Elle commandait même des meubles étonnants, des consoles et des fauteuils de féerie tout en cristal taillé, ainsi que des kiosques de jardin où le ciment qui assemblait les différentes parties de l'édifice était en pâte de verre transparente et invisible. Aujourd'hui, ce vaste débouché qu'offraient l'Empire russe et l'Asie à l'une de nos plus belles industries est fermé. L'Amérique va lui en ouvrir un nouveau. Baccarat depuis quelques mois a un magasin à New-York qui est la propriété d'une Société américaine de distribution, composée de personnalités qui s'attachent à développer chez leurs compatriotes le goût des choses françaises de qualité. Initiative heureuse et féconde que celle permettant d'échanger en dollars des produits cent pour cent français et à prouver la suprématie de notre main-d'œuvre dans un métier dont la noblesse permit chez nous aux gentilshommes de ne point déroger en l'exerçant.

REPRISE DE MANON A L'OPÉRA-COMIQUE

Dans des décors de Drian, l'Opéra-Comique vient de remonter *Manon* avec madame Geori Boué, le ténor Libero de Luca et Roger Bourdin dans les rôles principaux.

Créé en 1884, l'opéra de Massenet — car pourquoi appeler cette triste histoire un opéra-comique? — se joue encore aujourd'hui à bureaux fermés. Bien calés dans leurs fauteuils, tassés sur les strapontins ou le buste dangereusement penché hors des stalles de galerie, il n'est pas de spectateurs qui ne succombent au charme de Manon, « sphinx étonnant, véritable sirène ». La faiblesse du livret, la convention des récitatifs parlés (alors que, à part Bourdin, pas un chanteur ne dit juste) ne peuvent empêcher personne de se laisser prendre à la mélodie exquise d'une musique sensible et si intelligemment faite pour la scène.

Drian avait d'abord pensé monter *Manon* dans le style dix-huitième revu et corrigé par le goût 1880, époque de sa création. Craignant que son intention soit mal comprise dans un théâtre traditionnel comme est celui de la rue Favart, il a renoncé à son idée et il a bien fait. L'ironie ne sied pas à cette œuvre faite pour toucher les cœurs, et que l'on doit servir ou écouter avec bonne foi. Aussi n'y-a-t-il rien de déconcertant dans ses décors, où l'originalité de la présentation, l'imprévu d'une couleur ou d'un détail cherchent à passer inaperçus pour se fondre harmonieu-

sement dans un goût d'apparence classique. Et c'est, peinte sur tulle, une cathédrale bleue de Claude Monet qui se dresse au lointain des murs roses qui ferment la cour de l'hôtellerie d'Amiens ; le Cours la Reine, où descend des cintres un charmant petit théâtre en grillage Trianon, est une fête vue par Lancret ; le parloir de Saint-Sulpice n'eût pas été désavoué par Servandoni, et la route du Havre, avec son pont en dos d'âne parmi les feuillages, a l'air d'un site d'Hubert Robert. Drian encore s'est inspiré du tableau *Le thé à l'Anglais chez le prince de Conti* pour l'hôtel de Transylvanie. Même hauteur surprenante des fenêtres, mêmes boiseries élégantes, seulement le piano du petit Mozart est remplacé par les tables de pharaon. Des jeunes gens sobrement vêtus de drap vert bouteille y sont assis, mais les robes des femmes chatoient, et l'un des seigneurs a la taille prise dans un habit qui, de façon inattendue, est en peau de panthère.

Quant à la chambre des amants au deuxième acte, celle-là ne ressemble a rien de ce que l'on a vu jusqu'ici. Les boiseries et même la cheminée sont gainées de velours noir. « Cela ne pourra jamais s'éclairer », disaient les électriciens consternés. Mais un feu rose, un bouquet rose, la soie rose des costumes de des Grieux et de Manon, l'uniforme de garde-française blanc à revers rouge de Lescaut y mettent des clartés suffisantes, et le sombre profond des murs donnent au *Rêve* et aux *Adieux à la petite table* une singulière poésie.

Même les vieux habitués de l'Opéra-Comique ont apprécié cette audace de Drian, qui les assurait de l'originalité d'un talent qui n'avait pas dédaigné de se plier, ailleurs, aux exigences de la tradition.

DENISE BOURDET

COMMENT FAUT-IL JOUER LES CLASSIQUES ?

La querelle des classiques est toujours ouverte. Faut-il les jouer selon la tradition ? Faut-il chercher à les renouveler selon le style, la sensibilité, les pensées de chaque époque ? N'est-ce pas leur manquer de respect que de prétendre ajouter quelque chose, ou changer quelque chose, à ce qu'a conçu et voulu l'auteur ? N'est-ce pas, au contraire, leur manquer de respect que de considérer leurs œuvres comme des objets figés dans leur éternité, incapables de ces métamorphoses qu'accomplit toute vie, que toute vie doit accomplir pour rester vivante ? Faut-il les traiter comme des antiquités précieuses, fragiles et vénérables, que l'on remet de temps à autre sur la scène pour je ne sais quel rituel de célébration, pour je ne sais quel culte ? Faut-il, au contraire, les considérer du même œil que ce qui *vient de paraître ?*

Les champions de la tradition et les champions de la nouveauté s'affrontent. Mais leurs mots d'ordre sont équivoques. De quelle tradition s'agit-il ? De quelle nouveauté ? Ce que certains critiques appellent le respect des œuvres, n'est-ce pas seulement le respect de leurs habitudes, la conformité du spectacle qu'on leur présente à l'*idée qu'ils se font* de *Polyeucte*, ou de l'*École des Femmes* d'après leurs souvenirs de classe ou leurs premières émotions théâtrales ? Nous avons vu protester contre certaines innovations qui rompaient, dans la représentation des tragédies, avec le costume grec ou romain consacré. Mais nos censeurs songeaient-ils que l'héritage vestimentaire dont ils prenaient la défense ne remonte pas plus loin que Talma, et que, du vivant de Racine, les princesses homériques portaient en scène des robes à paniers ? Et Molière ? Comment réglerons-nous la question en ce qui concerne Molière ? Par des costumes de pur style Louis XIV ? Je le veux bien. Mais ces costumes, au temps de Molière, étaient des costumes *modernes*, qui habillaient une humanité moderne. En représentant cette humanité, aujourd'hui, dans des atours vieux de trois cents ans, on modifie radicalement, sous prétexte de fidélité, le rapport du spectateur aux personnages. Les comédies de

Molière devraient donc être jouées dans les vêtements et le décor de 1950? Ce serait alors entre les personnages, entre ce que disent les personnages, et leur vêtement que le désaccord apparaîtrait. La vérité est que, figées dans une tradition invariable, les représentations des classiques nous ennuient le plus souvent, mais que, lorsque l'œuvre sert de prétexte à un metteur en scène pour se mettre en avant et pour solliciter le public par des inventions gratuites et provocantes, nous nous sentons irrités. En fait, il n'y a pas de solution, ou il y en a mille. Tout, en ce domaine, est affaire de tact, de goût, de finesse, de culture, de talent.

Un point mérite pourtant d'être noté. Le public proteste quand un metteur en scène trop audacieux bouleverse, avec quelque irrévérence, les images qu'il se fait des personnages et des scènes illustres du répertoire. Il proteste contre la mise en scène, mais si elle est signée d'un nom qui lui garantit l'éclat ou l'intérêt du spectacle, il va la voir. Endormis dans la routine, la pompe et la poussière, les classiques sont désertés. Bousculés par les metteurs en scène en vogue, ils retrouvent la vogue eux-mêmes, car d'autres raisons d'intérêt, d'autres dimensions des personnages apparaissent. Il faut, de temps en temps, que l'occasion nous soit donnée de voir avec des yeux neufs ce que nous avons trop vu. Les innovations du metteur en scène réagissent contre ce que nous pourrions appeler l'usure de l'attention ; elles revivifient les couleurs ternies, et elles font recette. Qu'on se rappelle le point où la Comédie-Française en était venue, quelques années avant la guerre, quand M. Édouard Bourdet en prit en main l'administration. Le public l'avait désertée, et les représentations qui y étaient données provoquaient dans la jeunesse (dont j'étais) une ironie peu charitable. M. Édouard Bourdet eut l'idée, très simple, de confier les œuvres de nos grands classiques aux metteurs en scène qui constituaient, à l'époque, l'avant-garde. Les mises en scène furent contestées, et certaines étaient contestables. Mais le succès vint en quelques mois.

Plus proche de nous est l'exemple du *Don Juan* de Molière, monté par Louis Jouvet. Le *Don Juan* de Jouvet est, à mon sens, un spectable inoubliable : on peut supposer qu'il ait surpris Molière, si Molière avait pu le voir, mais le sens véritable que prend pour nous l'énigmatique personnage de Molière, sa grandeur métaphysique, sa rébellion contre Dieu, sa marche en même temps résolue et traquée vers la damnation, c'est chez Jouvet que nous l'avons trouvé. Supposons pourtant que Jouvet se soit trompé. Supposons qu'il n'ait pas touché ce qui est pour nous le fond de la pièce, qu'il se soit borné à l'illustrer de façon paradoxale et provocante, en cherchant à nous surprendre et peut-être à nous scandaliser. Il n'en reste pas moins que jusqu'à Jouvet, le *Don Juan* de Molière n'avait jamais pu être joué avec succès, et que Jouvet l'a représenté deux cents fois consécutives. Ce qui veut dire que cent cinquante mille personnes ont eu l'occasion, grâce à Jouvet, d'être frappées, secouées, prises à la gorge par cette œuvre extraordinaire, une des plus fortes, des plus étranges, des plus inquiétantes de l'histoire du théâtre. La « tradition »

de l'ancienne Comédie-Française n'aurait sans doute pas pu cela.

C'est le moment, semble-t-il, de faire ces remarques, puisque les représentations d'*Othello*, précisément à la Comédie-Française, et surtout les représentations du *Tartuffe*, précisément chez Louis Jouvet, viennent de provoquer des protestations souvent véhémentes.

Non que la mise en scène d'*Othello*, à la Comédie-Française soit révolutionnaire. Il est vrai que la traduction choisie — elle est de M. Georges Neveux — prend quelques libertés avec le texte et se permet un certain nombre de coupures, qui allègent la pièce de façon très heureuse : c'est un travail excellent, et qu'on s'est accordé, en général, pour juger tel. C'est le choix des interprètes, peu conforme à l'image habituelle que nous nous faisons des personnages, qui a provoqué les critiques. Le rôle du redoutable Maure a été confié à M. Clariond, et l'on a discuté ce choix. Oserai-je avouer que je l'estime, pour moi, excellent? Il est entendu que M. Clariond manque de puissance vocale et d'animalité, peut-être de carrure. Mais il a composé, avec une extrême intelligence, l'*Othello* qui nous intéresse, hanté par le double complexe d'infériorité de la race et de l'âge, prompt à douter de la vertu de Desdémone parce que cet ange « est tombé dans le lit d'un nègre », et conduit au meurtre moins par la jalousie bestiale et banale que par le doute, éveillé en lui par Iago, au sujet de celle qui est capable de tous les dévergondages, puisqu'elle a pu lui céder. Othello ou le jaloux de soi-même. ..

M. Jean Debucourt, à qui le rôle d'Iago avait été confié, a reçu beaucoup d'éloges. Pourtant, son Iago me paraît plus contestable que l'Othello de M. Clariond. M. Jean Debucourt est, certes, un de nos meilleurs comédiens, un de ceux dont le jeu est le plus fin, le plus juste. Mais son Iago est comme embourgeoisé. Inattaquable selon les perspectives de la logique (un traître ne tromperait personne s'il n'avait l'air d'un brave homme), Iago-Debucourt est un personnage cordial et bonhomme, à qui manquent la sombre grandeur, la rage froide et désinvolte du Iago de Shakespeare, cette espèce de hauteur qu'il prend à l'égard des autres hommes qu'il méprise, cette dimension démoniaque qui constitue sa poésie.

Quant à Desdémone, c'est madame Renée Faure qui a été chargée d'en apporter sur la scène l'éclat immatériel, le cristal fragile. Ici encore, en dépit des immenses qualités de l'artiste, il y a eu erreur sur la personne. Madame Renée Faure a trop de force, de « défense » pour être Desdémone. Si Desdémone n'est pas la transparence même, la poésie même, un personnage plutôt rêvé que vivant, elle n'est presque plus rien.

Nous voici au gros morceau, au *Tartuffe* de Molière, et à celui de Jouvet, dont de nombreux « bons esprits », comme on dit, ou comme on disait, estiment que ce n'est pas le même Tartuffe. Mais le Tartuffe de

Molière est-il dans une telle lumière qu'il ne subsiste en lui aucune ombre, n'est-il pas, comme tous les grands personnages du théâtre, mille personnages en un seul (et mille pièces en une seule), ne peut-il pas se transformer sans perdre sa vérité essentielle, ne doit-il pas, parfois, se transformer pour la garder ?

Certes, toute la mise en scène de Jouvet, et le choix des acteurs, et les indications de jeu données aux acteurs, résultent d'un parti pris : le parti pris de ne pas jouer le Tartuffe qu'on joue d'habitude, ou plutôt — car il ne s'agit pas d'une suite de paradoxes systématiques, mais d'une tentative, analogue à celle du *Don Juan*, pour *reconstruire* la pièce selon une unité d'interprétation nouvelle. Ce parti pris est sensible jusque dans les détails visuels, le décor de Braque, riche, nu, sombre, tragique, les personnages qui ont troqué pour une autre silhouette, un autre âge, leur âge et leur silhouette consacrés, les accessoires même (dans la fameuse scène de la table) qui ont cessé de se trouver à leur place accoutumée. Mais cela, qui a surtout frappé les spectateurs, et qui est extérieur — tout comme est extérieure la transformation en tableau à grand spectacle de la scène de l'exempt — reflète dans l'accessoire la lutte entreprise par le metteur en scène contre les lieux communs de l'expression dramatique quant à la pièce dont il s'agit. Il est impossible, pour le spectateur du *Tartuffe* reconsidéré par Jouvet, d'attendre et de saluer au passage les effets consacrés, les joyeuses invectives de Dorine, les « Le pauvre homme ! » d'Orgon ou les progrès égrillards de Tartuffe sur la personne d'Elmire, cependant qu'Orgon, caché sous sa table, tarde à intervenir. Il est certain qu'il y a là, pour le spectateur, une sorte de déception, car nous allons volontiers voir les œuvres classiques pour y retrouver des « numéros » que la tradition y a installés, pour voir comment la nouvelle interprète arrivera au bout de son contre-ut dans la déclaration de Phèdre, dans les imprécations de Camille ou dans les portraits du *Misanthrope*. Chez Jouvet, rien à faire, ce qui était « sorti » est rentré. L'angle est effacé, là où il y avait un angle ; l'angle apparaît, là où tout était plat. Les articulations de la pièce ont changé de place.

Orgon n'est plus le benêt de la tradition, mais un homme épais, solide, impassible, de la race dont on fait les fanatiques ; Damis a troqué sa silhouette de jeune premier pour celle d'un agité burlesque ; la joyeuse et éclatante Dorine est devenue, en la personne de Gabrielle Dorziat, une digne gouvernante qui règne sur la maison avec l'autorité de la soixantaine ; Elmire — Monique Mélinand — a la minceur et l'élégance d'une grande dame, et, dans la scabreuse scène de la table, ne se laissera même pas toucher (les effets produits résulteront de sa gêne de femme bien élevée, non de l'audace des entreprises de Tartuffe). Quant à Tartuffe, c'est naturellement en lui que s'opère la plus grande révolution.

Il n'a rien, Tartuffe-Jouvet, du goinfre en teint fleuri et au rot sonore qu'a peint Molière, et dont la description s'accorde d'ailleurs assez mal avec l'autre description, celle de l'hypocrite paré d'austérité et de décence

qui trompe si bien son monde. C'est un aventurier de grande allure, à la marche lente et presque somnambulique, au regard hanté, aux convoitises implacables, avec une lubricité un peu hésitante, un peu tremblante, et pourtant prête à tout. Il s'impose à nous, à chacune de ses entrées en scène, avec la puissance envoûtante d'une apparition, et sa grandeur est telle que nous comprenons que si les personnages, autour de lui, ont pris eux aussi — Orgon, Elmire, Dorine — une sorte de grandeur inhabituelle, c'est par contagion théâtrale, et pour que la pièce ne se trouvât pas désaccordée. Rien n'est tenté pour faire passer « la rampe » aux effets comiques voulus par Molière. Tout l'effort tend à la discrétion. Tout est joué par la bande. Cela ne va pas sans inconvénients. D'abord, le public rit peu, car on lui fait oublier que *Tartuffe* est une comédie. Ensuite, Dorine, devenue par la volonté de Jouvet, qui s'est manifestée dans le choix de madame Gabrielle Dorziat, un personnage presque sévère, l'effet de contraste que la Dorine de Molière apporte dans la pièce, avec sa chair généreuse et lumineuse, sa beauté appétissante, son bonheur de vivre, son rire jusque dans le malheur — effet de contraste qui eût éclaté d'autant plus, avec une autre interprète, dans l'assombrissement général de la pièce, voulu par Jouvet — cet effet de contraste se trouve entièrement perdu. Le *Tartuffe* est devenu un drame ; Tartuffe lui-même a perdu sa simple et si j'ose dire franche dualité d'hypocrite pour se charger de tous les complexes, de toutes les hantises qu'une condition médiocre, des inhibitions religieuses, la nécessité de biaiser et de feindre peuvent mettre dans une âme ambitieuse, tourmentée et cruelle, faite pour le mal. On a le droit de ne pas approuver cette reconstruction de la pièce dont je parlais tout à l'heure, soit parce que l'on n'aime pas être choqué dans ces habitudes, soit pour des raisons plus solides. Mais il est difficile de contester l'impression produite par le personnage même de Tartuffe, tel que Jouvet nous le montre, et de n'en pas garder dans la mémoire une trace profonde.

THIERRY MAULNIER

LES LIVRES D'HISTOIRE

LE RÊVE ET L'ÉRUDITION

MARIER le rêve à l'érudition est une entreprise difficile ; elle n'est permise qu'aux époques lointaines où les documents sont rares, et où l'on est sûr, ce qui s'appelle sûr, qu'aucune découverte malencontreuse ne viendra briser le fil de votre savante rêverie. Mais quand on possède cette certitude, quel jeu merveilleux que la reconstitution d'un puzzle où les pièces manquantes sont si nombreuses qu'elles permettent de combler les vides par la poésie !

Pour goûter un tel jeu, il convient que les spectateurs soient déjà d'une certaine force : l'on ne conseillerait pas la lecture des deux volumes — passionnants — que M. Émile Mireaux, de l'Institut, a intitulés *Les Poèmes homériques et l'Histoire grecque* [1], aux profanes pour lesquels le grec serait de l'hébreu. Mais si le souvenir du vieil Homère chante encore en votre mémoire, si vous n'avez pas oublié Nausicaa aux bras blancs, la mer aux rumeurs innombrables et l'apparition radieuse d'Hélène sur les remparts de Troie, alors vous serez pris dans les filets de l'oiseleur, M. Émile Mireaux vous insufflera peu à peu sa flamme, ses convictions, ses certitudes ; il vous engagera, quoi que vous en ayez, dans ces hautes querelles qui, depuis deux mille cinq cents ans, se livrent autour de l'*Iliade* et de *l'Odyssée*, et vous devrez, bon gré mal gré, prendre parti sur des questions qui vous dépassent de cent coudées.

Quel champ pour la rêverie érudite ! Dès le ve siècle, avant notre ère, on ne savait plus quels étaient les auteurs des deux plus fameuses épopées helléniques ; les scoliastes et les grammairiens forgeurs d'hypothèses s'en donnaient à cœur joie ; plus tard, l'incendie de la bibliothèque d'Alex-

1. Albin Michel.

andrie détruisit irrémédiablement un contexte qui aurait pu éclairer les historiens modernes. Autour de ces textes vénérables, on combat donc aujourd'hui à mains nues, avec les seules armes de l'esprit, de l'ingéniosité, de la subtilité ; nulle crainte qu'un document-massue, brusquement, vous assomme. Dans ces conditions, la discussion devient enivrante. Avec Victor Bérard, Willamovitz-Moellendorf, Erich Bethe, Paul Mazon, tous docteurs ès sciences homériques, M. Émile Mireaux entre dans un tournoi enchanté où les lances plient et ne rompent pas.

Quelles sont les conclusions — le mot *thèmes* serait plus exact — de M. Émile Mireaux (car il est impossible de dévider en quelques lignes un écheveau de 800 pages)? D'abord l'*Iliade* et l'*Odyssée* ne sont point des mosaïques composées par quelques assembleurs de textes ou rapiéceurs de poèmes ; ce sont, à l'exception des passages visiblement interpolés, des œuvres dues à de grands poètes, à des rajeunisseurs de génie qui ont fondu dans leur propre creuset des matériaux déjà légendaires. Sans doute, il est permis de croire que Homère exista, on peut même supposer qu'il était de Chios, et il n'est pas défendu de penser que dans l'*Iliade*, la partie qu'on pourrait nommer *Le Courroux d'Achille*, dans l'*Odyssée* celle qui pourrait s'intituler *Le Retour de l'Ulysse*, lui appartiennent plus ou moins, mais cent ans plus tard, ceux qui ont construit l'*Iliade et* l'*Odyssée*, telles qu'elles ont été transmises à la postérité, bien qu'ils fussent aussi de grands poètes, avaient des préoccupations autres que celles des anciens aëdes dont Homère de Chios était, peut-être, l'un des plus jeunes.

Il s'ensuit que les épopées homériques présentent deux aspects bien différents : d'un côté, elles se rattachent, par leur fonds légendaire, à des mythes de caractère évidemment religieux ; d'un autre côté, elles sont des œuvres de brûlante actualité, entendez qu'au VIIe siècle les contemporains y voient des allusions transparentes à des faits qui les intéressent directement. Il semble même probable, pense M. Émile Mireaux, que c'est justement en raison de leur application à l'actualité que les vieux poèmes furent rajeunis. M. Émile Mireaux est frappé par l'analogie qui existe, à ses yeux, entre les épopées homériques et notre *Chanson de Roland* : l'auteur de cette chanson de geste, un très grand poète, lui aussi, a « rajeuni » une histoire légendaire de caractère religieux, en l'appliquant à un événement qui mettait l'Occident en effervescence : les Croisades.

Ainsi, M. Émile Mireaux nous conduit de surprise en surprise, selon qu'il fait miroiter le mystère ou la propagande contenue dans les épopées. Tantôt les aventures d'Ulysse, par exemple, se réfèrent à des rites tels que celui du bouc émissaire, tantôt elles visent à vanter les commerçants de Corinthe et les marins de Corcyre, l'île des Phéaciens, que nous appelons Corfou. « Pour les grandes traversées, confiez-vous aux gars de Corcyre : les meilleurs pilotes, les plus sûrs », aurait suggéré Homère. Un peu comme l'on dit : « Pour les longs parcours : Air France ». En

auscultant attentivement les vieux livres, M. Émile Mireaux entend mille échos : rivalités coloniales, très âpres, pour les routes de l'étain ou la surveillance des Détroits — déjà! — qui conduisent aux paradis de Colchide ; luttes entre régimes aristocratiques et régimes dictatoriaux ; justifications ou condamnations des conquêtes territoriales ou politiques ; appuis donnés à des « tyrans » encore mal confirmés. Et M. Émile Mireaux cite des noms, avance des dates avec une telle précision que le scepticisme fait place successivement à : « Peut-être », « Pourquoi pas ? », « Cela pourrait bien être ». D'ailleurs, il importe peu que triomphent les tenants de telle ou telle vérité ; l'essentiel est que, pour la joie de notre esprit, le tournoi enchanté se poursuive, et que des champions aussi alertes que M. Émile Mireaux veuillent bien descendre, à leur tour, dans l'arène millénaire.

En survolant notre propre histoire, il n'est pas interdit non plus de rêver, mais ces rêveries à haute altitude, qu'on nomme aussi synthèses, sont en général peu prisées des sévères historiens : l'érudition, solidement nantie, refuse de se conjuguer avec le rêve, pauvre hère ; elle tient ces *Histoires de France* pour des œuvres de fantaisie qui ne valent que ce que vaut l'imagination ou le style de leurs auteurs. N'y a-t-il donc, pour l'amateur d'histoire, que l'alternative entre un bataillon d'in-folios et le fameux comprimé du docteur Anatole France : « Ils sont nés, ils ont souffert, ils sont morts » ? M. Joseph Calmette, de l'Institut, dont l'érudition repose sur de larges assises, a eu la charité de faire quelque chose pour les curieux de bonne volonté en composant une *Trilogie de l'Histoire de France* dont le deuxième volume : *L'Ère classique* [1], vient d'être publié. Condenser trois siècles en 800 pages, fussent-elles bien tassées, c'est un minimum, car dès qu'on délaisse les considérations pour la démonstration, dès qu'on « entre dans les détails », il faut une maîtrise et une poigne de fer pour demeurer dans des limites relativement étroites. M. Joseph Calmette réussit à maintenir un équilibre parfait dans son ouvrage ; tout est en place, la distribution des faits sur les plans convenables crée de claires perspectives, les mots historiques — et généralement controuvés — figurent même, mais à leur rang, c'est-à-dire en notes, les allusions aux œuvres les plus récentes prouvent que M. Joseph Calmette est attentif aux recherches de ses confrères, et les références à ses propres livres montrent que son érudition a de multiples cantonnements : le monde féodal, l'empire de Charlemagne, le XVe siècle, l'Espagne, la Bourgogne, pour n'en citer que quelques-uns.

De la fin du XVe siècle à la fin du XVIIIe, de Charles VIII à Louis XVI, la France échappe au danger qu'elle avait elle-même suscité : celui d'une coalition européenne qui l'aurait écrasée. Car c'est bien l'imprudente équipée de Charles VIII en Italie, ses prétentions, en tant qu'héritier

1. Arthème Fayard.

des princes d'Anjou, sur les royaumes de Naples et des Sicile qui provoquèrent la création des ligues entre états européens, inquiets de voir l'un d'eux tendre à l'hégémonie ; il fallut un siècle — le XVIe — pour nous tirer de ce fâcheux guêpier, et il en fallut un autre — le XVIIe — pour que fût définitivement brisé l'encerclement austro-espagnol, terrible menace pour notre pays. L'installation d'un prince français à Madrid fut la plus grande réussite de Louis XIV ; même les déboires de la guerre de Succession d'Espagne ont été largement compensés, estime M. Joseph Calmette, par la fin d'un cauchemar toujours renaissant. Si la politique, incohérente et parfois absurde, de notre XVIIIe siècle n'avait pas compromis les avantages antérieurement acquis, la stabilisation et la paix auraient pu régner en Europe, mais à quoi sert de refaire l'histoire? M. Joseph Calmette s'attache davantage à restituer leur physionomie véritable aux grands hommes toujours reflétés en des miroirs déformants, à analyser la structure d'un régime qu'un abîme — la notion du roi tenant tous les pouvoirs, législatif, exécutif, judiciaire, de Dieu lui-même — sépare des régimes modernes, à nous mettre en garde contre les contre sens et les faux sens. Ainsi les seules pages consacrées à la terminologie ministérielle : ministres d'État, secrétaires d'État, ministres, Conseil d'En-Haut, Conseil d'État, nous en apprennent plus long sur le mécanisme du pouvoir, durant l'ancien régime, qu'un traité de droit constitutionnel.

TRAGÉDIE A L'ÉTAT PUR

Classées, scrutées, triées par une commission d'historiens alliés, quatre cents tonnes d'archives secrètes allemandes commencent à être débitées en gros volumes. Le premier qui soit livré au lecteur français, dans une traduction due à M. Michel Tournier, est intitulé — sous le titre général *Les Archives secrètes de la Wilhelmstrasse* [1] — *De Neurath à Ribbentropp* (septembre 1937-septembre 1938), mais l'événement le plus pathétique de cette période : la Tchécoslovaquie dévorée, ne figurera que dans le tome II.

En dehors d'une introduction où sont contées les aventures des archives de la Wilhelmstrasse, dispersées en de multiples cachettes, mais particulièrement dans le Harz et en Thuringe, aucun commentaire n'historie ces documents de caractère diplomatique : ils nous sont communiqués à l'état brut ; seule la mise en ordre, d'après l'objet et la date de ces papiers, appartient aux éditeurs. On ne saurait pousser plus loin l'objectivité. Pourtant ces centaines de notes, de rapports, de télégrammes, de procès-verbaux, avec leurs nécessaires redites, leurs développements parfois redondants, leurs échos répercutés, constituent une tragédie de ligne classique, une tragédie à l'état pur, pourrait-on dire, puisque, appa-

1. M. Jean Allary a déjà rendu compte dans cette revue de certains aspects de ce livre.

remment, aucun dramaturge n'en avait préalablement monté le mécanisme. Vous retrouvez même ici la grande scène initiale des épopées antiques, celle où les dieux assemblés délibèrent et arrêtent un scénario que joueront les mortels. Scène prodigieuse que cette scène I : le 5 novembre 1937, à la chancellerie du Reich, Hitler a réuni Blomberg, Fritsch, Goering, Neurath, Hossbach, en conseil ultra-secret et leur dévoile ses plans : absorber l'Autriche et la Tchécoslovaquie, fût-ce au prix d'une guerre, mais saisir l'occasion où cette guerre, sans doute inévitable, s'engagerait dans les meilleures conditions pour l'Allemagne. L'époque optima serait 1943-1945, mais la guerre peut être déclenchée plus tôt, si une crise intérieure éclate en France, ou si la France est engagée dans une guerre contre un autre état. Hitler précise : la question des Baléares, où les Italiens sont provisoirement installés, pourrait bien aboutir à un conflit entre l'Italie d'une part, la France et l'Angleterre d'autre part. Alors l'Allemagne « liquiderait la question tchèque et autrichienne » aux moindres risques, mais quoi qu'il advienne, le but est assigné, les proies désignées... Nous savons, nous, qu'en moins de deux ans le destin s'accomplira. Alors tout s'éclaire : ces archives, où sont consignées les marches et contre-marches d'une armée d'hommes d'État et de diplomates, ne font que refléter la plus sinistre des comédies. Des hommes, tels que lord Halifax ou Neville Chamberlain, apparaissent, dans leurs tentatives de conciliation, comme les dupes d'un fourbe sanglant, et lorsqu'en mars 1938 se joue en Autriche la fable du loup et de l'agneau, nous frémissons, sachant aujourd'hui que ce jeu prélude aux drames du printemps et de l'automne 1939.

Alors ces pages, qui en elles-mêmes paraîtraient monotones et parfois fastidieuses, s'animent d'une vie extraordinaire : nous apercevons les criminels, les complices, les traîtres, les imprudents, les naïfs — par idéalisme ou par faiblesse —, nous connaissons leurs noms, ils ont signé eux-mêmes leur condamnation ou leur non-lieu. Et nous attendons, avec impatience, la tragédie tchécoslovaque, la deuxième du cycle hitlérien.

En 1937-1938, le comte Ciano, qui dirige, sous Mussolini, la politique étrangère de l'Italie, est encore auréolé d'illusions : il ignore les plans diaboliques de son partenaire allemand, il croit que l'Italie, qui a gagné la partie éthiopienne, et semble, en misant sur Franco, avoir misé sur la bonne carte, est en pleine ascension. Son *Journal* [1] personnel déborde donc d'euphorie et d'enthousiasme : à tout instant il se félicite de la clairvoyance, de la sûreté de jugement, de la finesse machiavélique de Mussolini, et, bien sûr! des siennes propres. Dans quelques années, ce contentement de soi-même fera place à un désenchantement progressif, qui tournera à l'ironie aigre, mais le Journal 1937-1938 constitue un témoignage lourd contre la politique extérieure du fascisme. Il révèle

1. Les Éditions de Paris.

même une duplicité dont on ne soupçonnait pas la profondeur. Les journées de Munich prennent un aspect nouveau, s'il faut tenir les lignes suivantes comme authentiques :

28 *septembre*, seize heures (l'intervention de Mussolini vient d'être acceptée par Hitler) : « Je reste seul avec le Duce. Il me dit : « Comme tu » vois, je ne suis que modérément heureux, puisque, à un prix très élevé » sans doute, nous pouvions liquider pour toujours la France et la Grande-» Bretagne. Nous en avons maintenant des preuves écrasantes. »

« 29-30 *septembre* (à Munich) : « Chamberlain, Daladier prennent tour à tour la parole ; et enfin le Duce, qui affirme la nécessité d'en arriver à une décision rapide, concrète, et propose, pour cela, de prendre comme base de discussion un document qui en réalité nous a été téléphoné la veille au soir, par l'ambassade, comme étant désiré par le Gouvernement allemand. »

La comédie et la tragédie s'entremêlent, la crise approche.

LE DRAME INACHEVÉ

Une fois l'orage déchaîné, les hommes ne pèsent guère plus lourd qu'un fétu ; même ceux qui croient conduire les événements sont alors menés par eux ; les équipages ont beau manœuvrer, la tempête est la plus forte. C'est l'impression générale que donnent les nombreux livres de mémoires écrits par les témoins de la guerre et de l'après-guerre. Celui de M. François Charles-Roux, ambassadeur de France, membre de l'Institut : *Cinq Mois tragiques aux Affaires étrangères*[1] éclaire d'un jour franc la sombre politique du Gouvernement de Vichy pendant et après l'armistice. Secrétaire général du Ministère des Affaires étrangères, M. Charles Roux a occupé son poste du 21 mai au 1er novembre 1940, c'est-à-dire qu'il eut pour ministres MM. Daladier, Paul Reynaud — au Quai d'Orsay — puis M. Paul Baudouin — à Vichy. Très haut fonctionnaire, mais seulement fonctionnaire, le Secrétaire général n'avait pas les responsabilités d'une politique qui, en fait, fut double et contradictoire. Devenu rapidement vice-président du Conseil, s'arrogeant la direction complète des relations franco-allemandes, Pierre Laval misa, dès le début, sur la victoire de l'Allemagne et entraîna le Gouvernement dans une collaboration étroite avec celle-ci, prélude à un renversement des alliances. Inversement, M. Paul Baudoin et, plus nettement encore, M. Charles-Roux pesèrent de toutes leurs forces pour freiner et empêcher la dislocation complète entre la France et la Grande-Bretagne. On peut dire qu'ils y réussirent ; tout porte à croire en effet que, sans eux, après Mers-El-Kébir, Dakar, la dissidence du Tchad, les liens eussent été

1. Plon.

rompus entre Vichy, Londres et Washington. Ces divergences créèrent parfois même des situations tragi-comiques : tandis que Pierre Laval préparait l'entrevue de Montoire, notre ambassadeur à Madrid, M. de La Baume, avait des entrevues avec l'ambassadeur britannique, sir Samuel Hoare, en vue d'établir un *modus vivendi*. Mais les entrevues de Montoire neutralisèrent tous les efforts accomplis ; c'est alors que le Secrétaire général, voyant son impuissance à retenir le char gouvernemental sur une pente désastreuse, démissionna.

M. Charles-Roux ne gonfle pas son rôle ; il parle modestement « des cinq mois pendant lesquels j'ai pu agir un peu, observer davantage, apprendre quelque chose de ce qui se passait et, sans doute, en ignorer beaucoup ». Mais un rôle, pour n'être pas spectaculaire, peut être important. On comparerait volontiers M. Charles-Roux à ces mécanos patriotes qui glissaient du sable dans les moteurs ennemis. Quelques grains de sable, ce n'est rien, cela suffit quelquefois à arrêter une machine.

Bien qu'il s'attache surtout à retracer son œuvre politique et diplomatique, l'auteur ne néglige pas les anecdotes quand elles sont typiques et les « mots » quand ils sont révélateurs. Ainsi, c'est en apprenant que Pierre Laval était parti, le 21 octobre 1940, en automobile pour Paris, en emportant un *chapeau haut de forme*, que M. Charles-Roux pressentit l'entrevue de Montoire, ce couvre-chef indiquant une « rencontre avec un Allemand plus haut placé qu'Abetz ».

Cela tendrait à prouver que les mieux placés ne sont pas toujours les mieux informés ou que les secrets des grands ne sont connus que de leurs valets de chambre. Encore faut-il que les valets de chambre aient de la curiosité et de la pénétration. Une secrétaire particulière de Hitler nous livre ses confidences dans *Douze Ans auprès de Hitler*[1] ; recueillies par un officier français, M. Albert Zoller, qui interrogea, durant l'été 1945, les personnages nazis, petits et grands, rassemblés dans un camp improvisé à Ausbourg, elles portent des marques évidentes d'authenticité. L'ouvrage, très « public », est loin d'être dépourvu d'intérêt : il fait apparaître un Hitler mi-bourgeois, mi-despote, comediante-tragediante, vrai sans doute, et même vraisemblable, mais il semble qu'en douze ans, cette secrétaire n'ait pas réussi à percer le mystère de son étrange patron, qu'elle n'ait pas arraché au monstre son secret. Peut-être sommes-nous trop exigeants, peut-être mystère et secret n'existent-ils que dans notre imagination ; il reste que nous nous disons : « Il devait y avoir *autre chose* ».

Par contraste, Gerhard Boldt, qui n'a fait qu'entrevoir Hitler dans les derniers jours de sa vie, l'illumine d'une flamme plus brève et plus crue : un éclair de magnésium. *La Fin de Hitler*[2] est le récit — traduit par M. René Jouan — fait par l'officier d'ordonnance du général Krebs, chef d'état-major général, des suprêmes conseils de guerre tenus par

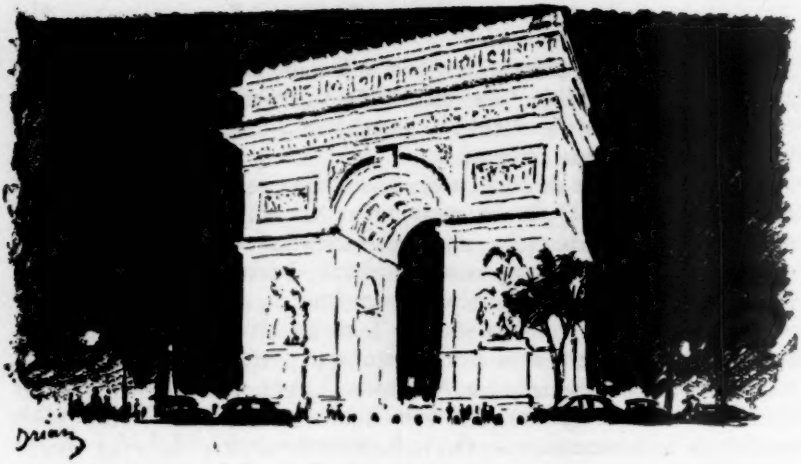
1. Julliard.
2. Corrêa.

Hitler dans son abri cuirassé pendant la bataille de Berlin. Prodigieuses et saisissantes images du fauve traqué dans sa tanière : grondant, tremblant, encore chimérique, épuisé, gagné par la rage et la folie, plutôt halluciné que stoïque. Inhumain.

Au contraire, rien de plus méthodique, dans son inhumanité, que la tyrannie soviétique. Qu'il s'agisse de briser les individus dans des camps de travail ou de courber toute une nation sous un joug écrasant, la Russie soviétique a recours à des procédés si précis, à une mécanique si rigoureuse que l'on pourrait aisément reconstituer le *Manuel de l'Esclavage* en vigueur derrière le rideau de fer. Tous les récits des évadés ou des survivants se ressemblent si étrangement que par un seul on les connaît tous. *Échappé de Russie* [1], par M. Anton Eckart — dont la *Revue de Paris* a publié un fragment — donne l'idée la plus nette de l'impitoyable machine à dépersonnaliser les êtres ; *le Drame hongrois* [2], dû à M. François Honti, qui fut longtemps correspondant du *Petsi-Hirlap* à Paris, présente le schéma-standard de l'engrenage qui prend, les uns après les autres, les États satellites et les concasse jusqu'à les réduire en poussière. Pourtant, il s'en faut, ni M. Anton Eckart, ni M. François Honti n'ont recours à l'abstraction ; ce sont les corps torturés et les âmes violées qu'ils nous montrent tout au long de leurs terrifiantes dépositions ; mais, malgré eux, malgré nous, nous voyons se profiler la silhouette de la gigantesque broyeuse, construite par des ingénieurs brevetés. Seul espoir : ces grains de sable que, peut-être, des mains obscures glisseront dans la machine épouvantable.

PIERRE AUDIAT

1. Hachette.
2. Éditions du Triolet.



LE MOIS A PARIS

Politique intérieure. — Le brouillard s'épaissit.

Le Conseil de la République a, à la fin de janvier, profondément modifié le projet de budget qui lui avait été transmis par l'Assemblée nationale. Moins d'impôts, davantage d'économies. « Dieu et les sénateurs soient loués ! » firent les contribuables. Point du tout : ces modifications n'ayant été votées par le Conseil qu'à la majorité relative et non à la majorité absolue, elles étaient comme non avenues.

Par une petite entorse à la Constitution, la Commission des Finances de l'Assemblée en tint néanmoins compte, retrancha quelques taxes, proposa quelques économies. « Bravo ! » dirent les contribuables. Mais le Gouvernement n'entendit point de cette oreille. Il reprit, devant l'Assemblée, plusieurs des dispositions fiscales écartées par la Commission et posa, à leur sujet, la question de confiance. Un amendement ainsi soutenu n'en fut pas moins repoussé par 293 voix contre 293. « Le Cabinet est par terre ! » s'exclamèrent les bonnes gens. Nenni. La fameuse majorité absolue fit sa réapparition : elle n'avait pas été acquise et, si le texte sur lequel le chef du Gouvernement avait posé la question de confiance se trouvait rejeté, le Gouvernement, lui, était censé avoir obtenu cette confiance.

« Au moins, se réjouirent alors les optimistes, nous avons un budget équilibré, équilibré à 2 238 milliards, ce qui est cher, mais équilibré. » « Erreur, répliquèrent les pessimistes, cet équilibre est illusoire ; il fait état d'emprunts que, dans la situation du marché, il sera impossible d'émettre, et d'ailleurs les hausses de salaires, désormais inévitables, ne vont pas tarder à bouleverser les prévisions de recettes. »

M. Bidault n'en poussa pas moins un soupir de soulagement : vaille que vaille, il avait évité un deuxième douzième provisoire et il restait

au pouvoir. Brève euphorie : quelques jours plus tard, les ministres socialistes quittaient le Gouvernement en expliquant leur démission par l'insuffisance de la « prime d'attente » attribuée aux salariés.

Mais le président du Conseil, on le sait, n'est point homme à abandonner aisément son poste. Il remplaça sur-le-champ les démissionnaires par des membres des autres groupes de la majorité. Tout semblait aller au mieux : les radicaux, pour qui la place Beauvau était une Jérusalem perdue, se réjouissaient de voir l'Intérieur confié à M. Queuille, et M. Blum promettait, dans *le Populaire*, que les socialistes continueraient à soutenir le Gouvernement... Nouvelle déception : à l'issue du débat qui s'institua devant l'Assemblée, les socialistes s'abstinrent, et le Ministère ne fut sauvé que parce que les modérés s'abstinrent également.

« L'axe de la majorité glisse vers la droite », opinèrent les experts. Que non pas! Presque simultanément, le projet de loi sur les conventions collectives (dans lequel ne se trouvait pas trace des raisonnables suggestions émises par le Conseil de la République) se vit adopté par une majorité comprenant les M.R.P., les socialistes et les communistes — bref l'ancien tripartisme.

Que conclure? Que la politique est faite en France par des écervelés? Pas tout à fait. Plutôt qu'elle comporte de multiples faux-semblants.

Nombre de députés qui refusèrent les impôts demandés par le Gouvernement eussent été fort marris que ce vote entraînât une crise ministérielle et risquât du même coup de provoquer une dissolution qu'ils redoutent, même quand ils feignent de la réclamer. Beaucoup de sénateurs qui votèrent les amendements modifiant les textes adoptés par l'Assemblée nationale ne se souciaient guère de susciter, par une obstination prolongée, un conflit dont ils n'étaient pas assurés de sortir vainqueurs. Bien des gaullistes accepteraient des alliances que le général de Gaulle écarte toujours avec dédain. Quant aux socialistes, s'ils ont estimé opportun de se retirer un moment sur l'Aventin pour y prendre figure de défenseurs intransigeants des salaires et aussi d'adversaires de l'impopulaire aventure indochinoise, ils n'envisagent nullement de se priver longtemps des avantages du pouvoir.

Aussi bien, au-delà des mesquins calculs, devine-t-on quelque chose de sérieux : la France est actuellement un des champs de bataille de la guerre froide, et on s'attend à une recrudescence de l'activité révolutionnaire des organisations communistes. D'où, d'une part, le danger de procéder, en pleine crise, à une dissolution et à des élections anticipées. D'où, d'autre part, la nécessité de constituer un gouvernement fort. Mais un tel gouvernement ne saurait, sous peine de verser dans la « réaction », se passer de l'appui des socialistes, et ceux-ci estiment qu'ils le donneront d'autant plus efficacement que, par une brève cure de semi-opposition, ils auront persuadé les masses ouvrières qu'ils ont toujours cause liée avec elles.

On admet généralement que les jours du Cabinet Bidault sont comptés. Mais l'affaire Revers-Mast introduit dans les calculs politiques un élément aberrant. Au sein de ces brumes et parmi ces récifs, il est bien difficile de prévoir le tour des pilotes et l'horaire des escales.

JACQUES CHASTENET,
de l'Institut.

La Vie littéraire. — L'Académie Goncourt s'est enrichie d'un nouveau « Montmartrois ». Né à Péronne, d'ailleurs. Mais, dès 1900, Pierre Mac Orlan, de son vrai nom Pierre Dumarchais, vivait dans les « impasses » de la Butte. Il y vivait mal. « *J'ai pratiqué des métiers ridicules*, a-t-il écrit avec une froide ironie, *pour le seul plaisir de manger.* » En 1901, il travaillait par éclipses à Rouen comme correcteur d'imprimerie, fréquentait les matelots, les « terreurs » et les filles de la rue. Ce monde fuyant avait déjà pour lui l'attrait du romanesque. Il a évoqué ces souvenirs dans *Villes*. Un marin anglais lui donnait des leçons d'accordéon dans un bar ; il lisait Lautréamont ; se passionnait pour le cyclisme ; s'associait avec un inquiétant photographe qui dissimulait une matraque sous l'apparence d'un sucre de pomme.

Revenu bientôt à Paris, il se muait en peintre, en marchand de billets, en chansonnier. On le voyait le soir à Montmartre, au *Lapin agile*, chez le fameux père Frédé, dont il devait plus tard épouser la fille. Ce n'était pas un endroit de tout repos. Dans les vergers voisins, « *les revolvers claquaient chaque nuit, et l'on retrouvait des lames ensanglantées dans la rue des Saules* ». Mais les artistes aiment les émotions. Mac Orlan retrouvait là André Salmon, Apollinaire, Carco.

Vaguement en quête de la fortune, Mac Orlan poussa ses flâneries au-delà des frontières. On le vit à Bruges, à Anvers, à Amsterdam, et deux ans à Florence. La guerre l'avala, comme tout le monde. La paix en fit un journaliste, chargé de cueillir l'extraordinaire en Rhénanie. Puis ce fut l'installation à Saint-Cyr-sur-Morin, dans cette petite maison astiquée à la flamande qu'André Billy a décrite dans cette revue [1]. C'est là que les reporters l'ont assailli, après son élection. A cent pas de chez lui *l'Auberge de l'Œuf Dur* de Julien Callé propose ses pancartes fantasques. C'est un peu de Montmartre en Seine-et-Marne.

Les œuvres de Mac Orlan sont presque toutes consacrées aux aventuriers : boucaniers de l'*Etoile Matutine*, légionnaires de *la Bandera*, rôdeurs du *Quai des Brumes*. Le tavernier du quai des brumes, c'est le père Frédé. Autour de lui, le romancier a groupé ses souvenirs retouchés par le temps et l'imagination. Assassins et déserteurs jouent aux quatre coins dans la nuit avec la tête coupée de « Bébert ». Mais on ne croit pas

1. Novembre 1948.

à Bébert. Il y a toujours des veines d'humour chez Mac Orlan. La blague éclate au milieu des nostalgies d'accordéon, et le sang se mue en grenadine. Dans *la Cavalière Elsa*, la France est envahie par les armées bolcheviques russo-chinoises. On s'attend à des massacres dignes du Kremlin. Mais la cavalière seule est égorgée dans une boîte de Montmartre. Aux Tuileries, les grands chefs rouges font les clowns pour amuser les badauds. Dans la Brie, les Chinois travaillent pour nos paysans étonnés.

Mac Orlan aime le mystère et la farce. Lecteur attentif de démonologies, il invite le Diable dans ses romans et goguenardise avec lui. A la fin du *Nègre Léonard*, le Malin n'est plus qu'un bouc captif et fatigué. Comme il a renoncé au mal, tous les hommes meurent de bonté. Ce petit roman monte d'abord en fusée, puis l'auteur se lasse, se détache de ses inventions. Mac Orlan se moque vite de ce qui l'a tenté ; alors il fait une pirouette et sort. C'est pour cela sans doute qu'il aime les voyages. On peut détacher de ses livres des pages d'anthologie, par exemple le fameux exode des loups dans *la Vénus internationale*, mais on ne s'émeut pas avec lui un livre durant. D'ailleurs, il ne le demande pas. Dans *le Nègre Léonard* il écrit « *J'aurais tout donné pour que le père de Katje exerçât la profession de bourreau.* » Souhait insolite. Dans ses autres livres, le père de Katje eût été bourreau : en lisant Mac Orlan, on voit de ligne en ligne se former des « vies imaginaires ». Il y a en lui du Marcel Schwob et, pour l'humour, du Laforgue. Plus que l'émotion, il aime l'atmosphère qui pourrait la faire naître ; plus que l'événement, l'attente de l'événement (voyez *la Nuit de Zeebrugge*) ; plus que les mauvais garçons, leurs appels dans la nuit. En face de ses personnages, il prend toujours des distances comme un joueur de complaintes ou un voyageur ironiste. Il y a du dilettantisme dans ses mélancolies. Des échos de foire vont droit au cœur de ses drames et les tuent. Ce n'est pas un créateur obsédé, mais un décorateur de l'étrange.

— *La Société de Poésie*, naguère fondée par Paul Valéry, a tenu une réunion à la fin de janvier. Après un discours de bienvenue prononcé par la duchesse de la Rochefoucauld, M. Torrès Bodet, directeur général de l'Unesco, a rendu hommage à ceux qui, à l'âge atomique, « *restent résolus à affirmer leur vision singulière du réel et à garder jusqu'à la tombe loyauté à la poésie* ». Puis la parole a été donnée aux représentants de ces pays élus où, même passé l'âge de l'amour, tout le monde est disposé à transcrire sa vie en vers de douze pieds : aux poètes de l'Amérique latine. Beaucoup d'entre eux ont un talent original et tous une autre originalité précieuse à nos yeux : ils aiment la France. Il passe au-dessus de la mer chaque jour, de Buenos-Ayres à Bordeaux, plus de strophes qu'on ne croit. Jules Supervielle a sonné le ralliement de tous ces messages musicaux :

O poètes, a-t-il dit, *rapprochons nos chaises à travers tout l'océan.*
Elles n'en seront pas troublées, ni le moins du monde mouillées,
Etant chaises de poètes,
Et s'il en est de boiteuses, c'est que la terre a souffert.

Il a récité cet appel : *Champs Elysées*, avec une discrétion de prélat persuasif — et pendant une heure, grâce à lui, et à Pablo et à Carlos et à Roberto, quelques centaines de personnes ont pu se convaincre que la seule internationale tolérable était vraiment l'internationale de poésie.

MARCEL THIÉBAUT

Cent Portraits de Femmes à la Galerie Charpentier. — Réunir cent portraits de femmes dans la galerie la plus mondaine, voilà l'exposition parisienne par excellence. C'est un véritable sourire sur le visage renfrogné de notre temps et nous sommes ramenés par elle vers les grâces de ces époques où l'art était plus aimable, plus spontané, moins profondément préoccupé de recherches techniques ingrates et de considérations politico-sociales.

C'est pourquoi les peintres modernes sont à peu près absents de cette exposition. L'art du portrait est assez négligé aujourd'hui et pour cause : il exige du peintre une soumission au réel, une subordination au modèle que beaucoup d'artistes se refusent à accepter. L'ovale d'un visage sur une robe à fleurs, à côté d'un guéridon supportant un compotier, peut offrir une grande puissance de suggestion, mais ne peut prétendre être un portrait si aucun des traits du modèle n'est représenté.

Aussi, on regrettera que tant de peintres de talent nous privent de la joie que font naître ces beaux portraits de femmes qui incarnent l'élégance, la tendresse, l'esprit d'une époque comme ceux que l'on a réunis et qui, de Clouet et Corneille de Lyon à Mary Cassatt et Berthe Morizot, synthétisent les grâces spirituelles et corporelles de la femme pendant cinq siècles.

Une exposition de ce genre apporte toujours quelque révélation précieuse en dehors d'œuvres de qualité qu'on est heureux de revoir, et parmi lesquelles je citerai, au hasard, la Jeanne Samary, de Renoir, les dames David, si vulgaires, mais si admirablement peintes et toutes ces comtesses et ces marquises du XVIIIe dont nous trouvons ici toute une assemblée pleine de séductions : la marquise de La Tour Maubourg, par Largillière ; la comtesse de Sabran et la duchesse de Guiche, par Vigée-Lebrun ; madame Adélaïde, par Nattier ; la marquise du Châtelet, par Lépicié ; la comtesse de Waldegrave, par Gainsborough ; madame de Cluzel, par Danloux, etc...

Les révélations, ce sont les portraits de Millet, d'une puissance et d'une vérité absolument remarquables ; celui de la mère de Guillaume d'Orange, par un maître flamand qui a su rendre toute l'énergie concentrée de cette vieille femme ; la jolie et presque enfantine Béatrice d'Este, par Cosimo Tura ; la jeune musicienne d'un peintre flamand italianisant ; la petite Madrilène à la rose, de Goya ; sœur Catherine de Port-Royal, par Philippe de Champaigne ; la fille au brasero, de Georges de la Tour.

Enfin, les portraitistes à la mode d'il y a cinquante ans font une figure très honorable : Boldini, La Gandara, Sargent, Stevens, Zuloaga. On s'aperçoit qu'en plus de leur virtuosité, ils ne manquaient pas de talent, et il y a surtout un portrait de Carolus Duran qui est aussi beau qu'un Manet.

GEORGES PILLEMENT

Le Mois musical. — L'événement musical du mois dernier fut assurément l'audition intégrale des *Six Quatuors* de Bela Bartok, donnée par le Quatuor Vegh. Par trois fois, la salle de l'ancien Conservatoire se trouva, comme par miracle, emplie jusqu'au faîte d'un public fervent, batailleur et très particulier : beaucoup de jeunes gens, des étrangers ; par là-dessus, le monde des snobs, venus par curiosité, en quête d'un sujet de conversation. Cela dit, Bartok est, aujourd'hui à Paris, le musicien à la mode. On le loue, on le dénigre, on se bat pour lui : bref, il anime notre vie musicale, qui en avait grand besoin.

Sans doute les spécialistes savaient-ils, dès avant 1940, qu'il existait un musicien hongrois de ce nom. Bartok s'était signalé à l'attention générale en partant à la recherche du folklore national, quêtant ici un refrain de métier, notant ailleurs une chanson populaire, bref remontant aux sources fraîches de la tradition. Il en nourrit sa mémoire, il en emplit ses carnets de notes. Il lui fallut alors utiliser ces matériaux si divers sans en altérer la substance : l'âme d'une nation est, avec le cœur d'un homme, ce qu'il y a de plus fragile au monde.

La musique de Bartok est ensemble barbare et raffinée. D'essence populaire, elle fait appel à toutes les subtilités de l'écriture savante. Elle est assurément sincère. Cependant, elle évoque parfois le travail de laboratoire quand l'auteur, cessant de s'appuyer à la donnée populaire, se livre à des recherches de pure virtuosité, lorsqu'il veut à tout prix extraire d'un quatuor à cordes des sonorités inédites. Chacun de ses quatuors recèle ainsi, à profusion : *pizzicati*, *glissandos*, *harmoniques*, traits en *octaves*, utilisation du registre suraigu, feulements étouffés dans la nuit, cris stridents d'insectes, bruits étranges et autres manifestations qui sont à la frontière de la musique et du silence peuplé de la nature.

Le public parisien s'est jeté sur l'œuvre de Bartok, reconnaissant d'instinct une de ces nourritures vitaminées que, par dégoût d'un art décadent et frelaté, l'on recherche, par une sorte de nécessité physiologique. Ce qui menace l'art français, par essence aristocratique, c'est la préciosité. Aussi, étouffons-nous parfois dans les frontières de l'exquis, du rare et du compliqué ; nous ouvrons alors les fenêtres toutes grandes sur l'étranger, quitte à les refermer soigneusement après avoir un instant humé

l'air qui vient de l'Est ou du Sud... Parvenus au faîte de la maîtrise, il n'est pas mauvais de s'apercevoir que l'excès de raffinement est un danger ; qu'à nos portes, de vieux pays engendrent de jeunes musiques et qu'une cure de barbarie peut, artistiquement parlant, revigorer des organismes affaiblis par la civilisation.

BERNARD GAVOTY

La « Crise » du Cinéma français. — Le cinéma français traverse une nouvelle crise. « Mal d'argent », disent certains. Et il est vrai que de bons auteurs, comme Carné et Grémillon, chôment depuis quelques mois. Il est vrai aussi que ces auteurs sont célèbres pour leur goût de la dépense. Un film signé Carné ou Grémillon ne coûte guère moins de 200 millions. Autant-Lara a choisi une autre voie, celle du vaudeville, avec *Occupe-toi d'Amélie*. En même temps, il nous a fait savoir qu'il n'en était pas plus fier pour cela et que, seule, la nécessité l'avait poussé sur le territoire du commerce. Il paraît que Clouzot s'excuse pareillement d'avoir tourné *Miquette et sa mère*.

Ces doléances ou ces arguments ne nous convainquent pas. Il y a longtemps que le cinéma est aussi un commerce et que les metteurs en scène le savent. Je leur concède volontiers que, dans les studios comme ailleurs, la qualité se paie et que les économies ne sont pas forcément bonnes à faire. Mais on peut aussi mettre en avant les arguments de la thèse opposée, qui disent que le vrai génie naît de la nécessité, témoin le cinéma italien d'après-guerre. Le plus amusant des films français de 1949, *Jour de fête*, a coûté moins de 20 millions, et le meilleur film mondial de la même année (avec *Le troisième homme*), *Le Voleur de bicyclette*, n'a pas dû coûter davantage. Donc, plaie d'argent n'est pas forcément mortelle.

D'autres ont travaillé. Trois films parus le mois dernier prouvent que le cinéma français vit encore. *Manèges* appartient à « l'Ecole noire ». A vrai dire, je n'aime guère cette histoire sordide et ces personnages affreux. Mais Yves Allégret et madame Yves Allégret (qui s'appelle aussi Simone Signoret) nous confirment qu'ils ont du talent.

Henri Calef avait fait *Jéricho*. Il vient de signer *La Souricière*, film moins ambitieux, mais habile. Et il a pris soin de composer un reportage très précis et très valable sur les usages et les gens du Palais.

Enfin, Dréville a donné avec *Le grand Rendez-vous* un très bon documentaire romancé sur le complot des résistants algériens, prélude au débarquement américain en Afrique du Nord.

Ces efforts sont en ordre dispersé. Ils ne permettent guère de fixer une tendance d'ensemble du cinéma français. Ils ne prouvent pas moins que le malade a encore quelque vitalité.

JEAN FAYARD

Cabarets. — A longueur d'ondes et de journées, la radio nous fait entendre des refrains du début du siècle. Vous vous éveillez avec *Nini peau d'chien*, vous déjeunez avec *La P'tite Tonkinoise*, vous prenez le thé avec *La Jolie Boiteuse*, vous dînez aux *P'tits Pois* de Dranem, et vous vous couchez avec *Nina ma Belle*.

En voulez-vous du 1900? En veux-tu? En voilà! Dans les revues de chansonniers, qui n'a pas son final 1900 avec évocation du joyeux tourlourou, de la gommeuse, de l'excentrique et du fin diseur? Attendrissons-nous tous en chœur... Nos grands-pères avaient raison. La barbe de Vincent Hyspa refleurit au Central de la Chanson. Agnès Capri, chez elle, abandonne Prévert pour Alphonse Allais. Franc-Nohain, au Big Ben, redevient à la mode. Bref, tous les cabarets sacrifient à l'an 1900. Au Saint-Yves ou à La Grande Roue, place du Tertre ou chez Tonton, il est de bon ton d'évoquer Dickson, Fragson, Mayol ou Polin. Les deux Paul, Delmet et Marinier, imposent leur répertoire qui couvait sous la cendre de la troisième République. Plongeons-nous dans un bain de valses ensorceleuses : *Froufrou*, *Fascination*, *Amoureuse* ou *Nuits de Chine*... Unissons-nous d'une même voix autour de *Ma Grosse Julie* et de *L'Ami Bidasse*. Entonnons d'un même cœur *L'Hirondelle du Faubourg* ou *La Vipère du Trottoir*, et rappelons aux étrangers un peu déconcertés du « Gay Paris » qu'Elle est épatante cette petit' femme là, et qu'Ils sont toujours dans les vignes les moineaux! Cependant que partout, du bois de Vincennes à la Bastoche, en passant par la Roquette et Belleville, Aristide Bruant, règne en maître. Paris la nuit n'est plus qu'un immense hymne à la gloire du petit père Loubet. Et de se tenir les coudes et les côtes en braillant de conserve et en oscillant en mesure. Atmosphère berlinoise d'avant Hitler. On se croirait dans une capitale étrangère où l'on singerait grossièrement la Ville Lumière.

Afin de mieux rendre l'ambiance 1900, on a adopté la formule des petites tables autour desquelles on consomme et l'on fume. Ainsi le renouveau du café-chantant atténue-t-il la vogue des caves be-bopiennes ou branquignolesques. Par delà le demi-siècle, Procope tend la main à Saint-Germain-des-Prés. Cependant, à La Tomate, à Montmartre, qui est l'endroit le plus *up-to-date*, comme on disait sous Boni de Castellane, on ne parle pas une seule fois de l'époque bénie, et sur l'écran miniature, le premier magistrat de la quatrième République a remplacé le président Fallières. C'est encore là qu'on retrouve le plus l'esprit de la Butte. Ailleurs, par-dessus les têtes des joyeux fêtards, ou vous lance des cerises qui furent à l'eau-de-vie et des gaudrioles qui furent à la mode.

Et dire qu'en l'an 2000, les cabarets célébreront sans doute l'atmosphère charmante et la douceur de vivre de la belle époque 1950 !

SERGE VEBER

★ ★ NOTES SUR SAO-PAULO ★ ★

Ville-Champignon, cette expression nous paraît réservée à certaines cités industrielles de l'Amérique du Nord ; pourtant, il est une ville de l'autre hémisphère à qui elle conviendrait tout aussi bien : Sao-Paulo, la deuxième capitale du Brésil, ville-champignon s'il en fut...

Lorsque les Jésuites fondèrent Sao-Paulo, il y a de cela presque quatre cents ans, aurait-on jamais pu imaginer la prodigieuse cité industrielle qui voyait le jour?

Au départ, quelques huttes, quelques cases d'indigènes perdues au sein d'une végétation hostile et luxuriante. Puis, à la fin du XIXe siècle, le brusque essor : en 1872, 26 000 habitants ; en 1900, 240 000 ; en 1944, 1 600 000. Aujourd'hui, presque 2 millions, le même chiffre que Rio, sa voisine et rivale. Séparées par une heure et demie de vol, les deux capitales du Brésil se développent parallèlement, mais la première est plus industrielle, plus commerçante ; la seconde, plus somptueuse et parfois, du fait du climat tropical, plus nonchalante.

Entre ces deux cités, il règne un va-et-vient ininterrompu de véritables autobus volants, en partance des aérodromes toutes les demi-heures. Le voyageur s'envole à Rio d'une plate-forme située au bord de l'océan dans un site féerique pour atterrir sur le sol rouge de Sao-Paulo, dont on devine, dès l'abord, l'incroyable étendue.

C'est la ville du monde qui croît le plus rapidement. Le « Paulista », s'il s'absente six mois de sa ville, ne reconnaît plus sa capitale, car les milliers de fourmis humaines acharnées sur ce gigantesque chantier ne reculent devant aucune transformation.

40 habitations se dressent chaque jour, 14 000 l'an dernier ; et cette fièvre assez récente explique les contrastes du centre de la ville : l'éblouissant building est encadré de chétives et humbles maisons à deux étages qui doivent leur précaire existence aux difficultés de logement. La « zone » voisine avec les habitations de luxe... Partout des échafaudages, les squelettes encore rouges des futurs monstres de pierre, le bruit des machines, des scies ; les plâtras. Les architectes modernes se livrent à toutes les fantaisies, transformant en cages de verre les façades jadis opaques des maisons. Ils dressent des cubes, des boîtes à joujoux, d'étranges paralélépipèdes ; ici, c'est l'opulent building Matarasso, de lointaine inspiration florentine ; là, l'immeuble de la Pia City, l'un des plus élancés de la ville ; plus loin, d'imposantes écoles modernes...

On se croirait dans quelque ville d'Amérique du Nord ; pourtant, la forêt vierge est toute proche, à la lisière de laquelle se trouve le prestigieux parc de Butantan, célèbre par ses reptiles.

L'activité est fébrile à Sao-Paulo. Dès huit heures du matin, l'homme d'affaires se hâte vers son bureau ; il donne ses premiers rendez-vous et se garde bien d'arriver en retard : cinq minutes lui coûteraient un kilomètre de marche à pied ; seuls, les gens matinaux trouvent une place pour garer leur voiture. Le repas de midi compte peu, un sandwich, un bock, souvent le « Paulista » les supprime pour gagner du temps. Entre cinq heures et demie et six heures, la journée de travail s'achève... pour l'employé. Aussitôt, d'interminables queues de gens aimables et patients se forment devant les stations de transport en commun. Sur la route, quelques instants plus tard, de longues files d'autos s'écoulent lentement, dans un tonnerre de klaksons, vers le quartier résidentiel ; là, à quelque dix minutes de la bruyante cité, sur l'emplacement d'anciens marécages, se sont édifiées, depuis peu, d'exquises villas de tous styles entourées de jardins, éclairées d'hibiscus rouges ou de kopsia rose pâle ; c'est la campagne. D'ailleurs les noms mêmes de ces quartiers sont significatifs : le « Jardin Paulista », le « Jardin America », le « Jardin Europa ».

Leur terrain vendu, il y a une vingtaine d'années, entre 2 et 15 cruseros le mètre carré, vaut maintenant deux cents fois plus. Les acquéreurs, sociétés ou particuliers, le cèdent par petites parts, mais grevé de servitudes, obligeant, par exemple, le futur propriétaire à ne pas élever plus d'un étage, à s'entourer d'un jardin, etc., mesures d'urbanisme couronnées d'un beau succès.

Dans ces charmantes résidences, les Paulistes se reçoivent volontiers. Le soir, on joue au pif-paf, à la canasta, au bridge — on boit le douzième café de la journée ; mais les invités se retirent de bonne heure. Pas de night-club : Sao-Paulo est la ville du travail où l'industrie est reine.

Reléguant au second plan les richesses pourtant considérables de l'or blanc et vert de l'arrière-pays (coton et café), celle-ci doit son prodigieux essor au faible coût de la force motrice, énergie hydraulique bon marché obtenue grâce au célèbre réservoir de Cubacao, construit près de Santos, en 1922, par un Canadien, sir Alexander Mackensie, le fondateur de la *Light and Power*. Les usines

qu'elle alimente — usines mécaniques, chimiques, électriques — sont installées dans la banlieue, si bien que cité, quartiers résidentiels et industriels se trouvent de ce fait séparés. C'est ce qui explique l'incroyable étendue de la ville. Cette énorme agglomération devient le creuset où se fondent races et nationalités diverses — exilés, victimes de régimes politiques hostiles, émigrants, conquistadores des temps modernes, industriels, commerçants. La première génération s'adapte avec plus ou moins de facilité, mais les enfants nés sur le sol brésilien manifestent une grande fierté de leur nouvelle patrie, avec une tendance très nette au chauvinisme, surtout depuis la guerre.

Nos compatriotes se demanderont sans doute s'ils sont représentés à Sao-Paulo — et de quelle manière? La réponse ne les décevra pas.

Une petite colonie française, importante, sinon au point de vue numérique — elle compte 6 000 membres — mais au point de vue économique et culturel, s'est développée de façon très heureuse, encouragée par la bienveillance et le dynamisme de notre consul. On la voit représentée parmi les groupes industriels les plus importants de la ville. Le Parisien égaré dans la banlieue de Sao-Paulo est tout surpris de découvrir sur les usines des noms familiers : usines Rhodia, Valisère, Lyonnaise des Eaux...

Dans cette ville où l'on entend parler toutes les langues, l'époque n'est hélas pas éloignée où l'élite de la société suivait ses classes en français. Malheureusement, il n'en va pas de même dans la jeune génération, plus attirée par les États-Unis (facilité d'obtenir des bourses d'études, enseignement technique perfectionné, cinéma, vie moderne et aussi nombreuses perspectives d'affaires).

Un étrange concours de circonstances fit cesser par amour de notre pays, l'enseignement en français dans les collèges brésiliens : voulant interdire, au début de la guerre, l'emploi de l'allemand et de l'italien, d'un usage courant dans le sud du pays, le Gouvernement promulgua un décret supprimant l'enseignement en langues étrangères. C'était la fin, à Sao-Paulo, de nos maisons religieuses, chères à tant de Brésiliennes qui y avaient été élevées. Désormais, ces établissements existent toujours, mais on y parle portugais. Pourtant, la sympathie pour la France reste vive : nos tableaux occupent une place d'honneur dans le musée d'Art moderne, ouvert depuis un an. Lorsque l'une de nos troupes théâtrales vient en tournée, les salles ne désemplissent pas; nos expositions connaissent un grand succès; on parle encore du passage, même lointain de certains de nos conférenciers.

A côté de quelques anciennes familles, « les Quatrocento », datant de la colonie, vous trouvez à Sao Paulo de nombreux Italiens venus, il y a environ soixante ans — presque 300 000 — dont certains occupent maintenant des postes de commande, les plus nombreux s'étant spécialisés dans le petit commerce. On voit, dans un quartier de la ville, maints restaurants dont les devantures sont garnies de gorgonzolas, de fettucini et d'interminables spaghettis dignes d'Alfredo. Plus loin, c'est une véritable cité japonaise, vous vous croyez transporté dans les faubourgs de Tokio. Connaissez-vous des amis suisses? Ils vous emmèneront, dans le club qui leur est réservé, manger une fondue à rendre jaloux tout le canton de Berne. Il existe aussi de nombreux groupes disséminés de Tchèques, de Polonais, de Russes blancs qui essaient, eux aussi, de faire revivre les traditions du lointain pays natal.

Babel des temps modernes, Sao-Paulo accueille actuellement de nouveaux flots d'émigrants. Dans les environs sont installés des camps de reclassement destinés aux évadés de l'Europe centrale. Tchèques, Polonais d'aujourd'hui... Brésiliens de demain... qui apporteront une énergie et des forces nouvelles dans ce Chicago de l'Amérique latine.

HÉLÈNE DE LA BAUME

★ CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE ★

LA VIE DES ANIMAUX

par L. Bertin (tome premier, *Larousse*, 1949)

S'il est un livre bien fait pour répondre à la curiosité des fervents de la nature et pour susciter, parmi les jeunes gens, des vocations de naturalistes, c'est assurément celui que L. Bertin, professeur au Muséum d'Histoire naturelle, vient de consacrer à la « vie des animaux ». Seul paru, le premier tome de l'ouvrage traite des Invertébrés et des Vertébrés inférieurs, poissons et batraciens; reptiles, oiseaux et mammifères se partageront le tome suivant. Mais, d'ores et déjà, l'on doit enregistrer la parfaite réussite d'une tentative qui n'al-

lait pas sans de sérieuses difficultés, puisqu'il s'agissait de présenter au grand public une foule d'espèces animales dont la plupart lui sont complètement inconnues. L. Bertin a su éviter fort habilement l'abus des minuties anatomiques et les fastidieuses subtilités de la classification ; il a surtout insisté sur la biologie des êtres, sur les particularités curieuses de leurs mœurs et de leurs instincts ; il a donné une place très large à ceux qui ont avec l'homme quelque rapport, soit qu'ils lui transmettent de graves maladies, comme les poux et les moustiques, soit qu'ils travaillent à son profit, comme l'abeille et le vers à soie, soit qu'ils lui apportent un simple divertissement, comme les poissons d'aquarium.

Un tel ouvrage ne pouvait être composé que par un véritable savant, capable de dominer la masse des faits, pour en choisir les plus significatifs ; mais il y fallait aussi un vulgarisateur de haute classe. Ce double mérite appartient à L. Bertin, dont le style vivant, varié, pittoresque, sans sécheresse ni pédanterie, sait constamment retenir l'attention et instruire sans lasser.

D'excellentes figures, photographiques pour la plupart, animent cette *Vie des Animaux* qui, indépendamment du plaisir qu'y trouve l'esprit, réjouit les yeux et se laisse feuilleter comme un merveilleux livre d'images. La présentation matérielle est digne du texte ; la Maison Larousse, en ces temps difficiles sait se maintenir égale à elle-même.

JEAN ROSTAND.

□ □

⁂ LA ROUMANIE ⁂ SOUS LE JOUG SOVIÉTIQUE

par Reuben H. MARKHAM *(Calmann-Lévy)*

ORIGINAIRE du Middle-West, l'Américain Reuben Markham a été pendant une vingtaine d'années le correspondant à Sofia du *Christian Science Monitor*. Il est rentré dans les Balkans après l'armistice ; il a séjourné en Roumanie jusqu'à l'été 1946, date à laquelle le commandement soviétique l'expulsa. A défaut de cette longue expérience locale, on pourra n'accepter que sous bénéfice d'inventaire les jugements que porte le correspondant américain sur les hommes politiques roumains d'avant-guerre (sauf Maniu qui, incontestablement fut un des plus estimables). On pourrait aussi décrire plus impartialement les fautes énormes commises par la dictature roumaine à partir de 1941. Mais les faits d'après-guerre ne sont hélas que trop évidents pour qui n'est pas résolu à mentir ou à fermer les yeux. L'autorité soviétique s'est servie d'une poignée de fanatiques et d'un petit prolétariat ouvrier malheureux pour terroriser et pour asservir, au nom de la « volonté populaire », 80 ou 90 p. 100 du pays. Des milliers d'anciens gardes de fer, fascistes convaincus, n'ont pas eu à changer de méthodes pour s'intégrer dans les cadres du parti. C'est une histoire monotone, faite de violence et de démoralisation humaine. Celui qui ne peut émigrer doit aujourd'hui, nécessairement, hurler avec les mégaphones, ramper ou mourir.

P. F.

□ □

⁂ LE SOMMEIL ⁂ ET LES ÉTATS DE SOMMEIL

par P. CHAUCHARD *(Flammarion)*.

PLUS du tiers de notre vie se passe dans le sommeil ; le problème du sommeil est un des mystères qui préoccupe l'esprit humain. D'où vient le sommeil ? Pourquoi dort-on ? Peut-on dormir à volonté ? Que devient la pensée pendant le sommeil ? Les rêves ont-ils une signification ? Le sommeil nous met-il en rapport avec des puissances surnaturelles ?

Des techniques nouvelles ont permis d'étudier l'homme endormi, de préciser la nature de l'inhibition qui frappe le cerveau et qui détermine une modification de son psychisme et la disparition de sa conscience. Le sommeil apparaît comme une réaction de défense du cerveau, réaction commandée par un système régulateur spécial, véritable centre du sommeil, situé à la base du cerveau. « Nous ne dormons pas parce que nous sommes intoxiqués, mais pour éviter de l'être. » Au sommeil normal s'opposent de nombreuses déviations pathologiques : insomnies et hypersomnies, sommeils partiels du somnambulisme, de la cataplexie, de l'hypnose et de l'hystérie ; le coma est un sommeil toxique profond : coma de l'asphyxie, du froid, des intoxications, des anesthésiques, de l'électrochoc.

L'auteur explique les mécanismes du sommeil par une conception électrophysiologique qui relie l'état hypnique à un trouble de la régulation de la polarisation des neurones.

A. TÉTRY.

LE MUSÉE DU CAIRE

(Éditions Tel)

Voici un livre qu'on ne pourra feuilleter distraitement. Ces images des chefs-d'œuvre rassemblés au musée du Caire (photos d'André Vigneau, présentées par Drioton) sont à la lettre fascinantes. C'est l'entrée dans un monde que nos musées, malgré leur richesse, nous font imparfaitement connaître. Ce n'est pas seulement la beauté des visages ou des corps qui, en l'espèce, fixe impérieusement notre attention, c'est cette confrontation soudain imposée avec le destin humain et le temps. Quand apparaissent avec leurs yeux de quartz et de cristal Rahotep ou Nefret un manteau de siècles tombe et nous sommes en face de *vivants* engagés dans un univers de pensées et de rêves pour nous à jamais inaccessibles. Immobilisés dans le geste d'une seconde, mais toujours animés d'une vie intense, ces princes sont l'incarnation même du mystère. Toutes les lignes de leurs corps, leur port de tête, leurs parures apparaissent comme les sigles d'un art qui suscite en nous une douloureuse curiosité, tant nous sentons que la symphonie nous échappe et que quelques accords seulement nous parviennent magnifiques et figés. Il est certaines statues dans ce recueil d'où se dégage une impression de perfection si grande, sur un plan absolument différent de celui où nous gravitons, que beaucoup plus qu'en face des grands chefs-d'œuvre de l'art grec, source du nôtre, s'impose la pensée qu'il n'est pas en ce monde de *progrès*, mais seulement des *changements*. Feuilletez cet album, regardez ces statuettes, ces bas-reliefs, ces bijoux prodigieux, ces pâtres royaux, d'une si frappante majesté, ces visages d'une sensualité pensive, ces coffrets dont la parure évoque les plus beaux tapis d'Orient — et vous constaterez qu'on peut faire de bien étranges voyages sans quitter son fauteuil.

M. T.

□ □

LES HUNS ET LES AUTRES

par G.-A. Skousès *(Éditions de Carlo)*

Le petit livre de M. G.-A. Skousès qui a vécu à Budapest, entre 1943 et 1945, l'agonie de la Hongrie, est l'ouvrage d'un témoin oculaire, dépourvu de tout parti pris. Il est riche en informations de première main. On y voit comment avant la « libération » russe, la Hongrie a chèrement payé les erreurs et l'aveuglement de ses dirigeants, entièrement acquis à l'idée d'un Hitler invincible. Dès 1943, l'Allemagne occupe la Hongrie, son alliée, et les exactions, les persécutions commencent avec le concours des nazis hongrois, les Nylas. Ce que rapporte M. Skousès de la persécution des Juifs est proprement terrifiant, et montre qu'elle a été en Hongrie, plus atroce encore que dans les autres pays occupés par l'Allemagne sans susciter de protestations du Gouvernement hongrois. Après une réaction tardive, maladroite et vaine du régent Horthy, la Hongrie est entièrement livrée au parti des Nylas qui porte devant l'histoire la responsabilité des souffrances inutilement prolongées du peuple hongrois et de la destruction de Budapest.

Quant à la « libération » russe dont M. Skousès fait un récit vivant où le pittoresque se mélange à l'horreur, elle a rapidement déçu ceux qui persistaient à se faire de la démocratie populaire une conception optimiste.

SOLANGE DE LA BAUME.

□ □

※ ※ ※ RÉPERTOIRE ※ ※ ※ DE LA MAJOLIQUE ITALIENNE

par le Docteur J. Chompret

Préface de M. Pierre Verlet

(Éditions Nomis)

C'est à un travail considérable que s'est livré le docteur Chompret, un des plus grands connaisseurs français de la faïence, en constituant le répertoire de la majolique italienne. Aussi bien, comme le souligne le préfacier, aucune étude valable n'avait-elle paru en France sur un tel sujet depuis un demi-siècle. L'ouvrage remarquable du docteur Chompret, conçu sous forme d'un répertoire alphabétique dressé d'après les divers ateliers italiens des xve et xvie siècles, était, par conséquent, devenu indispensable. Doté de très belles planches en couleurs reproduisant, avec une fidélité qui doit être notée, quelques-unes des pièces les plus caractéristiques de cette production essentielle si mal connue en France, il est accompagné d'un second tome groupant plus d'un millier de figures monochromes qui forment une incomparable source de documentation. C'est là un livre de travail doublé d'un livre d'art dont l'intérêt est tout à fait exceptionnel.

YVAN CHRIST

Le Directeur-Gérant : Marcel THIÉBAUT

(Croquis et dessins de Drian, Grau-Sala, Christian Bérard, Malcles, Claude Tolmer et Paul Bret.)

IMP. CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 443-3-50.

le grand roman

LE TOUR DU MALHEUR

de

KESSEL

★

LA FONTAINE MÉDICIS

•

en Mars

LE TOUR DU MALHEUR

★★

L'AFFAIRE BERNAN

ALAIN-FOURNIER

Vient de paraître :

LETTRES A SA FAMILLE

1898-1914

AVANT-PROPOS D'ISABELLE RIVIÈRE

Nouvelle édition augmentée de

25 LETTRES INÉDITES

1 vol., 392 p. ★ 420 fr.

LETTRES AU PETIT B.

Précédées de La Fin de la Jeunesse

PAR CLAUDE AVELINE

1 vol. 300 fr.

ÉMILE-PAUL

Il n'est pas de plus grande RESPONSABILITÉ

que de documenter les porteurs de valeurs mobilières.

Si vous lisez chaque semaine

L'OPINION *ÉCONOMIQUE ET FINANCIÈRE*

" LE JOURNAL LE MIEUX INFORMÉ DE LA BOURSE "

Vous y trouverez des avis précis.

L'OPINION n'est pas infaillible, mais son équipe de journalistes spécialisés fait de son mieux et réussit souvent parce qu'elle est animée de la plus haute conscience professionnelle.

Editoriaux de Ch. RIST, de l'Institut ; A. SIEGFRIED, de l'Académie Française ; L. BAUDIN et J. PERCEROU ; F. TREVOUX, H. HORNBOSTEL, P. VIGREUX, professeurs des Facultés de Droit ; J. de RINCQUESEN, ancien inspecteur général des Finances ; A. THIERS, maître des Requêtes au Conseil d'Etat ; P. BRESSON, ancien élève de l'École Polytechnique ; H. BUFFANDEAU, etc ...

Enquêtes sur la situation de l'Industrie et du Commerce ;

Trois revues complètes :

I. — **Bourse de Paris** : Parquet et Courtiers (avec de nombreuses appréciations sur les valeurs) ;

II. — Les titres qui se négocient **" hors cote "** ;

III. — Les actions qui sont cotées seulement dans les **Bourses régionales** ;

Une étude critique pour **chaque augmentation de capital** ;

Des indications sur certaines valeurs **susceptibles de hausse** ;

Des renseignements périodiques sur les **Emprunts étrangers en souffrance** ;

Une **cote complète** des Bourses de Paris et de Province.

L'OPINION, ***l'hebdomadaire le plus précis de la Presse financière,***

ne se vend pas au numéro.

ABONNEMENTS : Un an : **600** fr. ; 6 mois : **350** fr. — *Essai : Un mois :* **50** fr.

Viennent de paraître *(Édition illustrée)* :

ROUBAIX-TOURCOING : 128 pages abondamment illustrées - Franco : **400** *fr.*

FRANCHE-COMTÉ : 168 pages - Franco : **475** *fr.*

LILLE ET LA FLANDRE : 144 pages - Franco : **475** *fr.*

1, rue Saint-Georges - PARIS (9e) • Compte postal : PARIS 51 40-71

CALMANN-LÉVY

FRANK LASKIER

SON DERNIER VOYAGE

Ce roman maritime a été salué aux U.S.A. comme la révélation d'un nouveau " Conrad ".

Un volume .. .. 420 frs

JOHAN BOJER

LE COMPAGNON

Cette suite des souvenirs du grand auteur norvégien évoque ses séjours en France, en Italie, en Allemagne, aux U.S.A., ses relations avec les personnalités célèbres du monde entier.

Un volume .. .. 400 frs

Collection " Châteaux, décors de l'Histoire "

JEAN GALLOTTI

LE PALAIS DES PAPES

En même temps que les transformations successives de ce monument grandiose, l'auteur nous retrace la vie des papes qui vécurent en Avignon.

Un vol. 12 hors-texte, 2 plans .. .. 450 frs

VIENT DE PARAITRE :

ANNUAIRE DESFOSSÉS 1949

En DEUX VOLUMES
totalisant 3 200 pages

comprenant :

NOTICES COMPLÈTES SUR SOCIÉTÉS ET LISTE DES ADMINISTRATEURS

●

PRIX

A nos Bureaux.....	4 000 fr.
Franco.....	4 200 fr.
Étranger (franco).....	5 000 fr.

TIRAGE LIMITÉ

●

Adresser commandes en joignant montant par chèque bancaire ou chèque postal 1889-86 PARIS, à

COTE DESFOSSÉS

42, rue N.-D.-des-Victoires — **PARIS** (2e)

Aucun envoi contre remboursement

DESCLEE & CIE
30, Rue St-Sulpice - PARIS-6e

VIENT DE PARAITRE

Un livre remarquable par un maître de l'histoire des religions sur un sujet trop peu connu du grand public cultivé.

LES RELIGIONS NON-CHRÉTIENNES

par G. BARDY

1 vol. in-18 de 362 pages : **320** Frs

CONFERENCIA

Publie les Conférences de l'Université des Annales

NUMÉRO DU 15 MARS

ANDRÉ SIEGFRIED
de l'Académie française
ESPRIT ET MÉTHODES DE LA PRODUCTION AMÉRICAINE

GEORGES DUHAMEL
de l'Académie française
CHRONIQUE DES PASQUIER

Rév. P. RIQUET S. J.
DANS LA LUMIÈRE DE MONSIEUR VINCENT

LE NUMÉRO : 40 FR.

Administration :
79, Bd Saint-Germain - PARIS-6e
Tél. : DANTON 97-40

NOUVEAUTÉS

UN SUCCÈS

PEARL BUCK
PIVOINE

"... Une exotique histoire d'amour prête à ravir les milliers de lecteurs que PEARL BUCK compte parmi nous."
JEAN BLANZAT.

90ème édition
375 fr.

JULIAN HUXLEY
LA GÉNÉTIQUE SOVIÉTIQUE
et
la Science mondiale
Traduit de l'anglais par
JULES CASTIER
1 vol. 285 fr.

GEORGE SAND
HISTOIRE DE MA VIE
Préface de J. et J. THARAUD
de l'Académie française

L'édition originale de cet ouvrage a paru dans la collection A LA PROMENADE (épuisé).

1 vol. 360 fr.

STOCK

SUZANNE CHANTAL

LA CHAÎNE ET LA TRAME

ROMAN

Métier d'espions, jeux d'amants

In-8° soleil. **495** fr.

HENRY BORDEAUX

de l'Académie française

IMAGES ROMAINES

DE PIE IX A PIE XII

Souvenirs d'audiences pontificales

In-16. **300** fr.

YVES BOUTHILLIER

Ancien ministre des Finances

Le Drame de Vichy

•

FACE A L'ENNEMI - FACE A L'ALLIE

In-8° carré. **420** fr

JACQUES SAINT-GERMAIN

LES FINANCIERS SOUS LOUIS XIV

PAUL POISSON DE BOURVALAIS

In-8° soleil avec 10 gravures hors-texte. **390** fr

Collection **"Présences"**

JEAN ROLIN

DROGUES DE POLICE

... Quand l'enquête devient torture et la justice avilissement

In-16. **300** fr.

PLON

PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE
108, *Boulevard Saint-Germain - PARIS-VI*e

GANDHI

EXPÉRIENCES DE VÉRITÉ ou
AUTOBIOGRAPHIE

Un volume in-8° carré de 728 pages..... 1000 Fr.

SIGMUND FREUD

ABRÉGÉ DE PSYCHANALYSE

Un volume in-8° carré *(Bibl. de Psychanalyse)*..... 180 Fr.

JEAN LACROIX

M A R X I S M E

EXISTENTIALISME - PERSONNALISME

Un volume in-8° carré..... 200 Fr.

O. BLOCH & W. v. WARTBURG

DICTIONNAIRE ÉTYMOLOGIQUE

DE LA LANGUE FRANÇAISE

Un volume in-8° raisin *Broché:* 1600 Fr. *Relié pl. toile:* 2000 Fr.

JEAN DELORME

CHRONOLOGIE
DES
CIVILISATIONS

Un volume in-4° tellière, *Broché:* 1000 Fr. *Relié pl. toile:* 1500 Fr.

LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD
18-20, rue du Saint-Gothard, PARIS-14e

NOUVEAUTÉS

Édouard Peisson

LE GARÇON SAUVAGE

ROMAN

Ce nouveau roman mêle, dans une sorte de symphonie, les trois thèmes principaux du grand romancier : la mer, Marseille et l'enfance. C'est peut-être le roman d'Édouard Peisson qui a le plus de puissance d'envoûtement et aussi celui dans lequel il a mis le plus de lui-même.

Un volume. . . . . **275** fr.

◆ ◆ ◆

Maurice Garçon
de l'Académie française

PROCÈS SOMBRES

Dans ce volume, sont réunis quelques plaidoyers consacrés à des causes particulièrement dramatiques et qui toutes ont pour origine la période troublée qui s'étend de 1939 à 1945. Autant de causes, autant de cas de conscience.

Un volume. . . . . **225** fr.

LES MÉMOIRES DE WEYGAND

de l'Académie Française

RAPPELÉ AU SERVICE

ont paru

Un volume, cartes, documents : **650** fr.

FLAMMARION

ÉDITIONS DU PAVOIS

VIENT DE PARAITRE

Léopold SCHWARZSCHILD

KARL MARX

Pour mieux connaître la vie tragique et tourmentée de l'auteur du **"Capital"** *et son œuvre...*

Un volume 500 pages.. .. .. **495** fr.